N° 6 1939 Juin

NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

LE SACERDOCE ET LE SACRIFICE DE JÉSUS-CHRIST D'APRÈS L'ÉPITRE AUX HÉBREUX.

Théologie sacerdotale : ainsi peut-on définir la doctrine qu'expose l'épître aux Hébreux. *Sacerdotale* : tous les rapports de l'homme à Dieu, tous ses devoirs se ramènent à une attitude religieuse, la religion ayant elle-même son point culminant dans le sacrifice lequel est la chose des prêtres (1) ; c'est aussi autour du sacerdoce que se groupent naturellement presque toutes les idées abordées en ce « discours d'exhortation » (XIII, 22). *Théologie* : les notions prennent la forme de thèses au service d'une pensée une et cohérente. Toutefois, ainsi que dans toute théologie primitive et surtout dans la théologie révélée, le plus souvent les propositions se contentent d'affirmer les réalités mystérieuses sans chercher à montrer leur enchaînement interne ou leurs profondes raisons d'être ; nous trouverons pourtant des commencements d'argumentation théologique. En outre et surtout la progression du développement n'a rien de systématique : approximations et montées successives, réservant pour les derniers pas les principes éclairants et générateurs.

Il est donc légitime, nécessaire même, de s'essayer à restituer la synthèse, logique et organique, que l'auteur de cet écrit portait, vivante, dans son esprit. C'est l'objet de notre première partie. Nous rechercherons, dans une seconde très brève, quelles sont les sources et quelle est la signification de cette théologie.

(1) Le thème capital est d'abord annoncé (II, 17, 18 ; III, 1, 2 ; IV, 14, 16) ; puis développé (V, 1-10 ; VI, 20 ; VII, 1-X, 18) ; repris (XII, 24 ; XIII, 10-16).

I

THÉOLOGIE SACERDOTALE.

Assertions dogmatiques et directions morales viennent se ranger, sans peine, sous le point de vue général de l'économie divine : comment les hommes répondent-ils à Dieu, les appelant à son intimité, à constituer sa maison, sa famille (III, 2-6 ; X, 21) (2). A cet égard on distingue trois époques : l'époque primitive, l'époque ancienne ou économie israélite, l'époque actuelle ou économie chrétienne.

I. *L'époque primitive.*

1° *Dieu destine les hommes à son intimité.*

De toute éternité, celui qui est le principe et la fin de toutes choses (II, 10) (3) a voulu que les hommes partagent ce repos dans lequel il est entré après avoir terminé son œuvre de la création (IV, 3-11). Le repos dont Dieu jouit ne peut être que sa propre béatitude ; il l'ouvre à ceux qui le servent ; il l'offrait jadis à Israël sous la forme symbolique de la terre promise ; aujourd'hui il adresse aux chrétiens la même invitation : il leur promet qu'ils pourront s'approcher de lui (VII, 19, 25 ; XI, 6) (4) : déjà maintenant par ses faveurs, mais surtout dans l'au-delà par l'entrée au sanctuaire céleste, où Jésus nous précède à titre de précurseur (VI, 20 ; X, 19, 20). Cette image n'est pas à prendre en son sens matériel, local : comme l'entendait le P. de Condren, le Temple céleste, qui, à la consommation, prendra la place de tous les édifices sacrés visibles, n'est pas autre chose que le sein de Dieu, Dieu lui-même (5). Ainsi dès le début l'union à Dieu est présentée sous une forme cultuelle, impli-

(2) Les références aux textes parallèles ont pour but de faire ressortir le paulinisme de notre épître : *I Tim.* III, 15 ; *I Pet.* II, 5 ; IV, 17. On sait combien paulinienne est la première épître de saint Pierre.

(3) *Rom.* XI, 36 ; *I Cor.* VIII, 6.

(4) Accès à Dieu : *Eph.* II, 18 ; III, 12 ; *Rom.* V, 2.

(5) *L'idée du Sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ,* édition de Paris, 1725, p. 145-164 ; il s'appuie d'abord sur l'Apocalypse, ensuite sur les *Hébreux* (considérations sur les deux tentes : IX, 11, 12, 24 ; VI, 19, 20). Cette quatrième partie du petit volume a été rédigée par Quesnel, mais d'après les enseignements du grand oratorien.

quant un sacrifice et un sacerdoce. Autre forme de cette communication divine : la filiation : Dieu veut notre salut afin « d'introduire dans la gloire beaucoup de fils » (II, 10) (6). Il veut se constituer une maison qui sera en même temps un temple. Soulignons la richesse et la profondeur de ces vues sur les objectifs de la prédestination divine : aspect mystique de la communion immédiate ; aspect social et affectif de la famille des enfants de Dieu ; aspect cultuel du temple.

2° *Premiers gestes de religion.*

Dès les origines les hommes cherchent à honorer leur Créateur par des actes de religion extérieure, par des sacrifices (XI, 4), et aussi par des actes de religion intérieure, par la foi, qui procure de plaire à Dieu et d'être enlevé auprès de lui (XI, 5, 6).

Le recours aux sacrifices, les crimes d'un Caïn et des contemporains de Noé font résonner un thème qui prédomine tout au long de cette épître, comme du reste en presque tous les écrits du Nouveau Testament : le péché : le grand ennemi de l'humanité, l'obstacle qui l'empêche de réaliser sa destinée essentielle, l'accès plénier à son Dieu. Il est donc nécessaire que le principal effort religieux se porte sur le péché, pour le supprimer, tout au moins pour l'effacer, rompre cette entrave humiliante et funeste. Cette libération est la fin principale prescrite par Dieu aux économies de salut qu'il établit.

3° *La promesse faite à Abraham.*

Les deux économies, et toutes les faveurs que Dieu accorde aux hommes depuis Abraham, se rattachent, suivant le principe si fortement accusé dans la théologie paulinienne, à la promesse faite au Patriarche ; les hommes dont le Sauveur prend la nature sont « les enfants d'Abraham » (II, 16). Cette promesse, dont un serment divin attestait l'immutabilité (VI, 13-17), semblait avoir pour unique objet la terre sainte (XI, 9) et une postérité innombrable (XI, 12, 18) ; en réalité figures de la patrie céleste (XI, 10, 14-16). Aussi les biens accordés aux « pères », les promesses qu'ils ont reçues (VI, 12 ; XI, 33) ne sont pas la réalisation de la « promesse » (XI, 13, 39) ; l'accomplissement

(6) *Rom.* VIII, 29, 21, 23, 15 ; *Eph.* I, 5 ; *Gal.* IV, 5-7.

en est réservé aux membres de l'économie chrétienne (XI, 40 ; VI, 17 ; IX, 15) (7).

4° *Les deux économies.*

Cette différence oppose les deux économies. Pourtant l'économie israélite s'enracine également en Abraham puisque les Lévites sont ses fils (VII, 5, 9, 10). La loi, stérile, impuissante (VII, 18, 19), marque, dans le déroulement des plans divins, une sorte de lacune entre la promesse et sa réalisation dans le Christ (8). Mystère toujours affirmé, et à expliquer.

Il y a un lien étroit entre les deux économies. La première prépare la seconde ; elle est un pédagogue amenant au Christ (9). Son insuffisance appelle l'ère des accomplissements. Mais surtout l'Ancien Testament prépare le Nouveau à double titre : ses oracles, annonçant la lumière, serviront à l'attester ; notre épître utilise surabondamment cet argument prophétique (10) ; les figures, les ombres de la première révélation et les institutions antiques devaient orienter Israël vers les réalités futures et définitives et aussi instruire les bénéficiaires de ces dernières sur la signification de leur Christianisme (11). La première économie, bien que ne pouvant rien consommer, avait donc d'opportunes raisons d'être.

II. *La période ancienne : l'économie israélite.*

Présentée comme repoussoir, on s'applique plutôt à en relever les déficiences. Elle est pourtant une œuvre divine, mais d'un ordre inférieur : confiée à un serviteur, non à un Fils (III, 3-5) (12). Les institutions établies par Dieu sont envisagées, non comme un titre de gloire (*Rom.* IX, 4 ; III, 2), mais comme des moyens de salut insuffisants, provisoires, voués à s'effacer devant le définitif, fécond et parfait.

---

(7) *Gal.* III, 16, 22, 29 ; IV, 23, 28 ; *Rom.* XV, 8 ; *Eph.* II, 12 ; III, 6...
(8) *Gal.* III, 17, 19-22.
(9) *Gal.* III, 24 ; IV, 1-5.
(10) On sait combien, dans toute son œuvre, saint Paul recourt aux arguments scripturaires, même quand il pourrait invoquer une parole de Jésus. C'est que la nouvelle économie est « attestée par la Loi et les Prophètes » (*Rom.* III, 22). Voir notre : *Exégèse rabbinique et exégèse paulinienne*, Paris, 1939, p. 271, sq.
(11) Sur la typologie paulinienne voir *ibid.*, p. 268, sq. Principaux textes à retenir et comparer : *Héb.* X, 1 ; VIII, 5 ; IX, 23, 24 ; XI, 19 ; IV, 11 et *Col.* II, 17 ; I *Cor.* X, 6, 11 ; *Rom.* V, 14.
(12) *Gal.* IV, 21-31, 6 ; *Rom.* VIII, 15, sq.

Les institutions se ramènent à deux : la loi, à peu près identique à l'alliance, dont elle est l'expression, et le culte. Au culte revient la prépondérance : il est la base sur laquelle se fonde la loi (VII, 11), qui lui confère sa couleur spécifique, et c'est par un sacrifice que se conclut l'alliance, impliquant l'acceptation de la loi (IX, 18-21). Aussi bien dans les développements large place est faite aux sacrifices : et nécessairement, puisqu'ils sont ordonnés à supprimer le péché, cet ennemi de l'humanité, dont l'ombre obsédante bouche l'horizon.

1° *La loi et l'alliance.*

La loi est un bienfait par la révélation qu'elle comporte : révélation pourtant inférieure, vues fragmentaires sur la vérité (I, 1).

Inférieure aussi la loi en elle-même. D'abord dans sa promulgation : elle est essentiellement terrestre (XII, 25), elle est publiée par des anges (II, 2) (13), et dans un appareil terrifiant, qui repousse ses destinataires et qui la caractérise comme loi de crainte (XII, 18-21) (14). En elle-même : elle est un commandement de chair (VII, 16) (15), tout humain, ne réglementant que des pratiques corporelles (IX, 10 ; XIII, 9) (16). En droit et en fait elle ne pouvait être qu'infirme, stérile, impuissante (VII, 11, 18, 19) (17) et elle n'a pas procuré la consommation. Pourtant ses ordres étaient sanctionnés par de terribles châtiments (II, 2 ; X, 28) ; elle n'a pu ni empêcher, ni purifier les péchés qu'elle interdisait (IX, 15 (18). Pareillement stérile et occasion de fautes et de démérites, l'alliance qui était l'apanage d'Israël (VIII, 7-13).

Les reproches, adressés à cette alliance, atteignent en réalité les Hébreux, qui avaient conclu avec leur Dieu, par l'intermédiaire de Moïse, le pacte solennel (VIII, 7-13). Cette infidélité du peuple élu fut un fait constant, presque inéluctable, conséquence de son défaut de foi : dès la révélation du Sinaï les Hébreux se refusent à la parole divine (XII, 20, 25) ce qui

(13) *Gal.* III, 19 ; *Act.* VII, 53.
(14) *Rom.* VIII, 15 ; *2 Tim.* I, 7.
(15) Noter l'insistance sur le mandatum, ἐντολή ; cfr le decretum ἔν δόγμασιν de *Col.* II, 14 et surtout *Rom.* VIII, 3, sq.
(16) *Col.* II, 23, 18 ; *Rom.* XIV, 17.
(17) *Rom.* VIII, 3 ; VII, 14-25.
(18) *Rom.* VII, 14-25 ; III, 25 ; *Gal.* III, 22 ; *Act.* XIII, 38, sq.

est un refus de croire ; et surtout au désert éclate leur désobéissance, qui est définie une incrédulité (III, 7-11, 15-19 ; IV, 2, 11). Il convient de noter ces premières notions sur la foi : elle est plus qu'une adhésion de l'intelligence à des mystères, elle est plus qu'une confiance dans les assurances et les promesses divines, elle est aussi une obéissance, une remise totale à Dieu, à sa révélation, à ses commandements. La foi exemplaire des anciens (XI) présente ces caractères : c'est pourquoi le chapitre sur la foi des Pères et les autres exhortations à la foi ne sont aucunement un hors-d'œuvre.

2° *Sacerdoce et sacrifice.*

Une institution cultuelle comprend essentiellement un sacerdoce. Le prêtre est le représentant des hommes, ses frères, pour tout ce qui concerne leurs rapports avec Dieu (V, 1) : il est un médiateur. Médiateur tout extrinsèque, établi dans cette fonction par l'élection divine (V, 4), mais médiateur de droit divin : le sacerdoce, même dans cette nation de rois et de prêtres (*Exode*, XIX, 6), est une charge réservée. La vocation divine élève les prêtres au-dessus des autres descendants d'Abraham, comme le marque la loi leur accordant le privilège des dîmes (VII, 5). Cependant les prêtres lévitiques sont d'un rang inférieur : d'abord en raison de leur institution qui ne comporte pas de serment divin (VII, 20), ensuite en raison de leur mortalité qui les réduit à n'être que des ministres provisoires (VII, 23), surtout à cause de leur infirmité morale qui les oblige à sacrifier aussi pour leurs fautes personnelles (V, 3 ; VII, 27, 28), enfin et souverainement parce que leur ordre est au-dessous de l'ordre céleste du sacerdoce, de l'ordre de Melchisédech (VII, 4-10) : ce personnage, qui est tout un mystère, affirme sa supériorité, non seulement par ses qualités propres, mais surtout parce qu'il a béni le Patriarche, principe et chef des Lévites, et qu'il a sur lui perçu la dîme.

Ce parallélisme par contraste s'applique avant tout au grand-prêtre, qui représente et récapitule les autres prêtres, ce qui permet de le comparer à Jésus-Christ. A son occasion est formulée une remarque, simple déduction exégétique, mais d'une haute portée, non seulement en raison de sa teneur, mais parce qu'elle illustre les richesses que recèlent les Écritures et que

négligent les Juifs. Le psalmiste-prophète annonçait que le Messie serait prêtre de l'ordre de Melchisédech (*Ps,* CX, 4) : pour qui lit attentivement cet oracle, et donc aussi pour les Israélites, il en résulte d'abord que le Messie sera prêtre, mais surtout que son sacerdoce, et par conséquent le sacerdoce définitif, ne sera pas la continuation du sacerdoce lévitique. Pourquoi ? Une première conclusion s'impose : le sacerdoce lévitique n'était qu'une institution provisoire, condamnée à disparaître et à faire place à une autre ; mais, puisqu'elle n'est qu'un élément intégral d'un système cohérent d'institutions, avec elle doivent être changés, et le culte, et la loi elle-même (VII, 11, 12 ; X, 9). Du même coup est suggérée une seconde conclusion : si l'ordre ancien est aboli et transformé, c'est qu'il était insuffisant et stérile : même les sacrifices, moyen spécifique de purification des péchés.

C'est principalement pour offrir des sacrifices que les prêtres sont établis, si bien que sacerdoce et sacrifice coïncident, sont presque équivalents et interchangeables : c'est à cela que se ramène la médiation des prêtres (V, 1 ; VIII, 3, 4) et la compassion qu'ils témoignent à leurs frères, comme eux grevés de la souillure du péché (V, 2). Dans toute la religion hébraïque n'est considéré que le culte sacrificiel ; d'autre part, tous ceux qui avaient un but d'adoration, d'action de grâces et d'impétration étant laissés de côté, ne sont retenus que les sacrifices pour les péchés, et presque uniquement ceux du jour de l'Expiation (*Lévitique,* XVI), qui méritaient par excellence le titre de « sacrifices pour les péchés ». Cette exclusion simplificatrice trahit la préoccupation constante : le péché. La délivrance du péché est à double fin : mettre en échec, réduire à néant, débouter de ses droits et de son pouvoir cette puissance de mort (*Rom.* VI : VIII, 3 ; VII, 24...) ; et aussi effacer la souillure, éteindre la dette dont il nous charge : nous purifier. Le rituel lévitique et l'épître aux Hébreux ne retiennent que ce second objectif, mais chacun dans sa ligne. Le premier ne vise que la suppression d'une incapacité liturgique, d'un interdit empêchant l'accès du Temple et l'accomplissement des devoirs religieux. L'Apôtre chrétien veut aussi rendre la possibilité d'approcher Dieu (IX, 14), mais au sens profond qui est le sien : intimité, communion de grâce, laquelle est un acheminement vers l'union dans la gloire. Sous cet angle, on comprend que la purification

devienne une des fins capitales de la religion. Nos maîtres spirituels condensent pareillement leur doctrine spirituelle en ces deux points : pureté du cœur, docilité au Saint-Esprit.

Dans les sacrifices le rite proprement expiatoire était l'oblation du sang (IX, 22, 23), liée par conséquent à la mort de la victime, comme condition préalable (IX, 18-21) : ce principe était accusé dans tous les sacrifices comportant l'effusion du sang sur les parois de l'autel ; il régissait spécialement la liturgie de l'Expiation : l'entrée du grand-prêtre au Saint des Saints, qui marquait le sommet de l'action propitiatoire, comportait oblation et aspersion de sang (IX, 7, 12, 13, 19). Soulignons dans ces rites deux éléments qui fourniront matière à des développements dogmatiques : l'oblation qui est une attitude humaine, un geste extérieur signifiant normalement une disposition intérieure de religion ; la vertu expiatrice attribuée au sang.

Elle est affirmée et admise comme un principe incontesté, traditionnel. Il était inscrit dans tout le rituel lévitique et la Loi en suggérait la raison d'être : le sang étant l'âme de la vie animale, Dieu se l'est réservé pour son autel comme moyen d'expiation pour les âmes et les vies humaines (*Lévitique*, XVII, 10-14) : conception physiologique primitive qui permettait de voir dans l'oblation et l'effusion du sang l'hommage suprême d'adoration et, partant, le moyen infaillible d'expiation. La croyance est, en outre, attestée par les innombrables sacrifices, le sang animal et humain versé en tant de religions pour adorer Dieu et se le rendre propice. L'Apôtre, à l'encontre de la conviction universellement régnante autour de lui, à l'encontre des affirmations expresses de la Loi, refuse au sang animal cette vertu expiatoire : négation hérétique aux yeux des docteurs juifs. Comment la justifier ? Par deux séries d'arguments.

Les premières preuves, demandées à l'essence des choses, auraient pu et dû forcer l'assentiment des Juifs. Elles supposent toutes que le sacrifice se réduit au geste extérieur : immolation, effusion et oblation du sang ; sont laissées de côté les dispositions intérieures, qui souvent faisaient défaut et qui, seules, avaient efficacité spirituelle. De ce point de vue un effet est reconnu à l'action sacrificielle : la purification de la chair (IX, 13) : aspect tout juridique et extérieur, le seul supposé dans la formalité liturgique : habiliter un fidèle, temporaire-

ment impur et interdit, à participer aux liturgies officielles. Mais, à cela près, est exclue toute efficience intérieure ; les péchés ne sont pas effacés et toujours reste la conscience d'être coupables, débiteurs envers Dieu, bannis de son intimité (IX, 8, 9, 15 ; X, 2). N'est-ce pas évident ? Pour un juif d'abord qui arrête ses regards à l'extérieur, à une effusion de sang animal, sans valeur religieuse (X, 4), et qui se rappelle les condamnations portées par Dieu contre ces immolations, qu'il a en dégoût parce qu'elles sont trop souvent vides de justice et d'amour (*Ps.* XL, 7-9 cité X, 5-7 et commenté 8, 9 ; *Ps.* XLIX, 5-15 ; L, 18, 19 ; *Osée,* VI, 6 ; *Michée,* VI, 6-8...). Pour un chrétien surtout, qui oppose (X, 5-9) les sacrifices antiques au sacrifice du Christ, expression d'amour et de propitiation adoratrice. Dans la première série de preuves, il en est une autre qui ne prend toute sa valeur que dans la lumière du Christianisme, celle qui est tirée de la répétition constante des sacrifices et de la réitération annuelle de la fête de l'Expiation. Nous croyons, nous chrétiens, que le sacrifice unique du Christ a une valeur rédemptrice perpétuelle, tant pour l'avenir que pour le passé : jusqu'à la fin du monde, les fidèles qui, dans le baptême, reçoivent l'aspersion de son sang (XII, 24) sont assurés que leurs péchés antérieurs sont pardonnés ; ils y perçoivent aussi une grâce telle que, normalement, ils doivent être préservés des fautes graves qui les obligeraient à recourir de nouveau à l'application du sang divin. Pour eux aussi unique est le sacrifice auquel ils sont obligés de participer. Pour les Juifs il n'en est pas de même. Tous les ans ils sont heureux de retrouver dans les liturgies de l'Expiation une garantie de pardon. N'est-ce pas anormal ? N'est-il pas décourageant d'implorer toujours la purification des péchés commis depuis l'année précédente ? Pourquoi une âme droite, vraiment religieuse, qui veille à sa pureté intérieure, serait-elle tenue à renouveler indéfiniment cette confession ? N'y a-t-il pas présomption qu'elle s'est gardée de ces fautes graves qu'elle accuse, qu'elle ne se sent coupable envers Dieu que de légères offenses qui ne figurent pas dans les longues litanies pénitentielles de Kippur ? Si donc, en la personne du grand-prêtre, elle renouvelle ses accusations et pratique l'aspersion du sang, c'est qu'elle n'est jamais assurée du pardon, que sa conscience reste toujours chargée d'un poids. Bien plus, cette répétition régulière des rites de l'Expiation atteste que

les péchés ne sont pas remis (X, 1-3, 11 ; IX, 25). En conséquence l'accès intime à Dieu reste fermé (IX, 8).

La seconde série de preuves, typologiques, n'est recevable que pour un chrétien. Les sacrifices, ainsi que les autres éléments des institutions cultuelles mosaïques, n'étaient qu'une ombre, une image dégradée des réalités chrétiennes, seules fécondes X, 1 ; VIII, 5) : ils ne peuvent donc réaliser la consommation réservée à l'économie future, à l'action directe du Fils de Dieu : sanctuaire et rites terrestres (IX, 1, 11, 24 ; VIII, 5), incapables de la fécondité qui appartient à la liturgie céleste, celle qu'exerce le Christ et à laquelle l'Église participe. Cette stérilité foncière, cette incapacité d'ouvrir l'accès à Dieu, les Juifs auraient pu la lire dans la disposition du sanctuaire lévitique, vraie parabole en acte : tant que subsistent le Saint et le Saint des Saints, ce dernier accessible seulement au grand-prêtre et uniquement une fois par an, on doit comprendre que pareillement est fermé aux hommes le sanctuaire céleste, l'intimité divine (IX, 9).

Ces considérations ont leur valeur ; elles ne peuvent prévenir une question troublante : si les sacrifices étaient voués à la stérilité, pourquoi Dieu les a-t-il voulus, les prescrivant aux Hébreux, inspirant à toutes les religions la confiance instinctive dans la vertu expiatrice du sang ? Notre épître fournit un principe de solution ; elle ne dit rien de la condescendance divine, tolérant un rite grossier, mais inévitable en ces temps anciens, thèse soutenue par les docteurs juifs puis par les prédicateurs chrétiens. Mais, relevant le caractère figuratif des sacrifices, l'Apôtre laisse entendre qu'ils avaient pour raison d'être d'annoncer le vrai sacrifice propitiatoire, de le faire désirer et d'y préparer les cœurs. Cette vue, courante chez les Pères, est admirablement formulée par saint Augustin :

« Ce que Dieu atteste par la voix des Prophètes, qu'il n'a pas besoin de ces dons, est facile à comprendre puisqu'il n'a besoin de rien. Mais l'esprit humain est poussé à rechercher pourquoi il a voulu nous donner cet enseignement ; ce n'est pas en vain que lui, qui n'a pas besoin de ces choses, a commandé de les lui offrir ; il a signifié par là ce que nous avions avantage à connaître et que ces signes devaient préfigurer » (19).

(19) *Contra Faustum manichaeum*, VI, 5, *P. L.* 41, c. 231. Autres textes ecclésiastiques et vues abondantes sur le sujet : Thomassin, *Dogmata theolog., De Incarnatione*, lib. X, ch. 1, § 9 ; ch. 6 (édition Vivès, Paris, 1868, IV, p. 272, sq., 297-302).

3° *Abrogation des figures.*

Figures, foncièrement stériles et impuissantes, les institutions anciennes étaient condamnées à disparaître : sacrifices, sacerdoce, alliance et loi (X, 9 ; VII, 11, 12, 15-19 ; VIII, 7-13). Créations divines, elles ne pouvaient passer que pour faire place à d'autres œuvres divines supérieures (VII, 12) : les réalités chrétiennes, l'économie nouvelle. Stade provisoire, elles avaient préparé le stade définitif. Figures, elles devaient aider à saisir et à comprendre la lumière.

Nous avons déjà lu quelques-unes de ces interprétations figuratives. Il nous reste à voir les plus importantes, celles qui nous éclairent sur le sacerdoce et le sacrifice de Jésus-Christ. Il est indispensable de bien saisir le ressort de cette méthode typologique. Elle ne considère pas la figure pour y découvrir tout l'objet qu'elle représente : ainsi procèdent les théologiens catholiques qui, se livrant à une analyse minutieuse des sacrifices, juifs ou païens, veulent ensuite en retrouver tous les éléments dans le sacrifice de la Croix et dans celui de la Cène et de la Messe. La figure n'est qu'une ombre (X, 1 ; *Col.* II, 17), elle peut nous découvrir quelques-unes des propriétés du corps et du foyer lumineux qui la projettent, mais, loin de les expliquer, elle est expliquée par eux. Il ne faut pas l'entendre comme une allégorie, dont tous les termes ont une signification ; comparaison, analogie, elle indique tout à la fois des ressemblances, des contrastes et des excellences ou prééminences ; elle doit rester un point de départ, un symbole, un indice qui nous oriente vers des horizons, en partie familiers et en partie nouveaux et inattendus.

III. *La période actuelle : l'économie chrétienne.*

Elle est l'économie du Fils de Dieu, de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ prêtre. Elle est la période des consommations, celle que préparaient les figures : de ce point de vue elle est ordinairement appelée le « siècle futur ».

Conception eschatologique singulière, qui, tout à la fois, tient le présent pour un futur et attend un autre futur. Antinomie que résout la pleine compréhension du temps messianique. Par rapport au siècle de la préparation, siècle mauvais, siècle des prédispositions, ombres et figures, « siècle présent », disait-on, il

est le siècle à venir. Mais ayant lui-même pour cadre le monde matériel, se développant dans la lutte et les tentations, il se tend vers le moment de la béatitude sans mélange. Le croyant, voyant les prophéties accomplies dans le Christ et dans son économie, est convaincu qu'il vit à la maturité des âges, « à la fin des siècles » (IX, 26) ([20]), qu'il se trouve déjà dans « le monde futur » (II, 5 ; VI, 5), que les biens dont il jouit sont « les biens futurs » (IX, 11 ; X, 1 ; XII, 22-24). Et pourtant il sait aussi que sa patrie n'est pas ici-bas (XIII, 14 ; XI, 10, 14), que la période actuelle prendra fin, au jour du jugement, qui ouvrira l'ère des félicités infinies (III, 6 ; IX, 28 ; X, 25 ; XI, 39, 40 ; XII, 14 ; X, 12, 13). C'est la notion que nous trouvons dans toute la théologie paulinienne : dès maintenant le chrétien est en possession des biens spirituels, mais il n'en recevra la plénitude, le plein épanouissement que dans l'au-delà, dans le ciel soustrait aux vicissitudes : de ce point de vue il est déjà citoyen de la Jérusalem céleste, concitoyen des anges et des saints (XII, 22-24) ([21]). Le chrétien possède tout cela parce qu'il possède Jésus.

1° *Le Souverain-Prêtre des temps futurs : le Fils de Dieu, Jésus-Christ.*

Sa figure domine, illumine tout l'horizon chrétien de l'épître, c'est-à-dire sa majeure partie. Peu d'écrits du Nouveau Testament apparaissent aussi christocentriques ; nous verrons que le théocentrisme n'est pas moins vigoureusement marqué. Le personnage contemplé est le prêtre qui, purifiant les péchés, ouvre l'accès à Dieu : pour cela il importe qu'il soit homme, mais avant tout Fils de Dieu. De là le sens de la visée sous laquelle il est considéré : le regard se porte premièrement sur la divinité, sur l'unique personne du Fils préexistant en Dieu et assumant, le moment venu, une nature humaine ([22]).

---

(20) *I Cor.* X, 11 (cfr sa condamnation de « ce monde » auquel l'aliène la possession de la sagesse : I, 20 ; II, 6, 7 ; III, 18 ; *Gal.* I, 4) ; *Rom.* V, 14 ; *Col.* II, 17 ; *Eph.* I, 10 ; *Gal.* IV, 4.

(21) *Eph.* II, 19 (I, 10) ; *Gal.* IV, 25, 26. Théologie paulinienne : biens possédés déjà mais dont la plénitude est réservée aux temps de l'accomplissement : filiation divine (*Rom.* VIII, 15, 23), le salut (*Rom.* VIII, 24), la gloire (*2 Cor.* III, 18 ; IV, 17 ; *Rom.* VIII, 18 ; V, 2...).

(22) Sur cette visée et ce point de départ : J. Lebreton, *Histoire du dogme de la Trinité,* (7° édit.) Paris, 1927, p. 446 ; E. Masure, *Le sacrifice du chef,* Paris, 1932, p. 173, 99-179.

C'est ce point de vue qui explique l'unité parfaite qui caractérise la christologie de notre épître : « Impossible de briser la chaîne qui unit sa divinité, ses souffrances et sa gloire, écrit le P. Lebreton. C'est bien une seule et même personne qui est le rayonnement de Dieu et qui est semblable à nous, qui soutient le monde et qui prie » (23).

A. Le Fils de Dieu.

La divinité du grand-prêtre doit être établie par-dessus tout puisque le sacerdoce céleste doit son efficacité surnaturelle « à la puissance d'une vie indissoluble » (VII, 16).

Elle est affirmée clairement dans les dénominations de Jésus-Christ. Dès le commencement et souvent ensuite, avec prédilection, il est appelé le Fils de Dieu (IV, 14 ; V, 5 (I, 5) ; VI, 6 ; VII, 3 ; X, 29), son premier-né (I, 6) ; et mieux encore « le Fils, un Fils » (I, 2, 5, 8 ; III, 6 ; V, 8 ; VII, 28), cette forme absolue faisant mieux ressortir le caractère incommunicable, transcendant, de la filiation divine. Fils et consubstantiel à son principe, celui qui « est le rayonnement de la gloire et l'expression de l'être divin » (I, 3). Dieu aussi, celui que ses fidèles appellent « Seigneur » (I, 10 ; II, 3 ; VII, 14 ; XIII, 20). Seul, un Dieu jouit de cette éternité, de cette vie immuable, fondement du sacerdoce céleste et éternel (I, 11, 12 ; VII, 3, 8, (Melchisédech lui est assimilé), 22, 23, 25 ; 16, 17, 28 ; IX, 14 ; XIII, 8). Etre divin, il a droit aux adorations, même des anges (I, 6). Enfin il reçoit de Dieu des prérogatives, qui ne peuvent être exercées par la créature : Maître du monde entier qui est son héritage (I, 2), Créateur (I, 2, 10, 12), Providence soutenant toutes choses par la parole de sa puissance (I, 3), Roi universel à qui tout est soumis, actuellement en droit, et plus tard en fait (II, 5-8), assis à la droite de Dieu en suite de l'opprobre de sa passion (I, 3, 8, 9, 13 ; II, 9 ; IV, 14 ; VI, 20 ; VII, 26 ; VIII, 1 ; IX, 11, 12, 24 ; X, 12 ; XII, 2) : cette consommation de son sacerdoce ne pourrait pas s'accomplir si le souverain-prêtre n'était pas le Fils consubstantiel du Père. Son infinie prééminence au-dessus des anges (I, 4-14 ; II, 5-8) et de Moïse (III, 3-5) n'est qu'un reflet, bien pâli mais significatif, de sa transcendance.

(23) *Op. laud.* p. 457, sq.

En vertu de l'absolue unité de personne c'est non moins Jésus-Christ que le Fils de Dieu qui est en possession de la divinité.

B. Le prêtre pris d'entre les hommes.

Le Fils éternel de Dieu vient dans le monde (X, 5) ; il communie à la nature humaine, non pas par un simple mouvement de sympathie : il devient chair et sang comme les autres hommes, qu'il appelle en toute réalité ses frères ; il est un avec eux parce que membre du genre humain ; il leur devient semblable, non pas par une apparence extérieure, mais parce qu'il partage toutes leurs propriétés, y compris la tentation (II, 11-14, 17 ; IV, 15) ; il est fils d'Abraham (II, 16), de la tribu de Juda (VII, 13, 14).

Ce devenir, qu'on peut appeler Incarnation, bien que le mot ne soit pas prononcé, a une double raison d'être. Puisque le Fils allait sauver les hommes en qualité de grand-prêtre, il devait revêtir leur nature, subir toutes leurs épreuves afin de pouvoir y compatir (V, 1 ; II, 17 ; IV, 15). Dieu voulait la mort, et par conséquent l'humanité de son Fils, en vue d'introduire de nombreux fils en sa gloire (II, 10). Déclaration suggestive : Dieu ne peut se constituer des fils parmi ses créatures raisonnables que par le moyen de celui qui est, par excellence et le seul réellement par nature, son Fils. A cette fin il convient également que le Fils de Dieu devienne pleinement homme. Aussi bien c'est Dieu qui réalise l'Incarnation, qui introduit son Fils dans l'univers (I, 6), qui lui soumet toutes choses (I, 8, 9 ; 5-8).

C. Le Médiateur.

Ces dernières assertions nous ouvrent un nouveau jour sur les démarches providentielles. Rien n'est plus nettement affirmé dans notre épître que l'absolue souveraineté de Dieu, l'exclusif totalitarisme de son initiative : dans la création des cieux et de la terre (II, 10 ; VIII, 2, 5 ; XI, 3, 10 ; XII, 22, 23), dans l'appel des hommes à son intimité (IV, 1-10), dans l'octroi des grâces (II, 10 ; IV, 16 ; VI, 10 ; XI, 40 ; XIII, 16, 20, 21), dans la justice et la rétribution (VI, 10 ; X, 30, 31, 37-39 ; XII, 23 ; XIII, 4 ; XI, 2, 4, 5, 12, 16, 18, 29, 33 ; XII, 5-11), exercées par sa parole irrésistible (IV, 12, 13). Mais en même temps il est clairement indiqué que Dieu (appelé Père indirectement

I, 5) ne veut atteindre la création que médiatement, par son Fils. Par exemple c'est Dieu qui accorde aux hommes une alliance nouvelle, éternelle et débordante de bénédictions (VIII, 8-13 ; X, 16-18), mais il l'établit en Jésus-Christ, le médiateur de l'alliance (VIII, 6 ; IX, 15 ; XII, 24).

La médiation entre Dieu et sa création peut être soit morale, soit physique : morale si elle se réduit à un accord des esprits et des volontés, physique si elle comprend la possession de la nature divine et de la nature humaine. Il résulte de cette définition que le seul médiateur entre Dieu et les hommes est l'homme, le Christ Jésus (*I Tim.* II, 5) : suivant l'image concrète, le seul trait d'union qui puisse se placer entre les deux parties, donner les mains à l'une et à l'autre. De cette définition il résulte également que le Fils de Dieu n'est vrai médiateur que par l'Incarnation ([24]). Il est vrai que Dieu crée par son Fils, qu'il le constitue héritier de tout (I, 2, 3) ; mais dans la mesure où ces prérogatives appartiennent uniquement à la divinité, elles ne font pas du Fils un médiateur cosmique proprement dit, elles le désignent plutôt comme celui que l'Incarnation constituera médiateur de grâces.

Cette médiation peut être dite identique au sacerdoce. En effet l'Incarnation, œuvre de Dieu (I, 6), constitue l'investiture sacerdotale qu'il accorde à son Fils (V, 5, 6) ; de toute manière Jésus-Christ n'est prêtre que parce que Dieu l'établit en cette dignité (III, 2, 5 ; V, 6, 10 ; VII, 17, 20, 21). L'acte capital de ce sacerdoce, le sacrifice, c'est encore par la grâce et la volonté de Dieu qu'il est accompli (II, 9, 10 ; X, 9). La consommation du sacerdoce, qui fait du Christ le principe du salut (II, 10 ; V, 9), le pasteur, apôtre et prêtre du christianisme (XIII, 20 ; III, 1), est encore l'œuvre de Dieu, qui ressuscite son Fils (XIII, 20), l'exalte, le fait asseoir à sa droite et lui confère le règne universel (II, 10 ; X, 12, 13 ; II, 5-8 ; I, 13 ; XII, 2) ; c'est aussi en lui qu'il fait la révélation définitive (I, 2) ; et encore par lui qu'il accomplit dans les justes son bon plaisir (XIII, 21) ([25]).

---

(24) Sur cette question de la Médiation : S. Thomas, *Somme théologique,* III, q. 22, a.1. ; Petau (que nous suivons) : *Dogmata theologica, De Incarnatione,* XII, ch. 3 et 4 ; Thomassin, *Dogmata theologica. De Incarnatione,* IX, ch. 1-3 (Médiation substantielle).

(25) Sur la christologie nous ne notons pas les parallèles pauliniens, qui seraient souvent fallacieux : nous trouvons dans les autres épîtres des affirmations nettes sur la divinité de Jésus, sur sa nature humaine

2° *Le grand Souverain-Prêtre.*

Il est grand et unique par sa consécration et par sa dignité personnelle, plus que supérieure, transcendante.

A. Vocation et consécration sacerdotale.

Principe incontesté : le sacerdoce, étant une fonction publique, n'appartient légitimement qu'à celui qui est accrédité par

---

et sur son universelle médiation, mais fréquemment sous des formes différentes qu'expliquent : les différences de point de vue, la phraséologie parfois alexandrine de notre épître, son dessein de tout centrer sur le sacerdoce de Jésus. En conséquence, si l'on remarque des rencontres saisissantes d'expressions et de conceptions, on doit aussi reconnaître que tel point de vue très accusé ici est là fort estompé ou même absent.

Néanmoins des juges objectifs affirment : « Il y a une étroite connexion entre la christologie de l'auteur de l'épître aux Hébreux et celle de saint Paul » (Westcott, en son *Commentaire,* p. 429) ; « Cette épître présente la doctrine de saint Paul sous un aspect qui lui est particulier, sous une forme moins mystique et plus spéculative » (Lebreton, *Trinité,* p. 444, 445, 447 note 2).

Il est piquant de rapprocher le jugement d'un critique assez radical, Windisch (dans les conclusions de son *Commentaire,* p. 116, sq.). Il déclare, d'une part, que l'auteur de la lettre « élabore et accroît le donné traditionnel dans une construction théologique originale, indépendante pour l'essentiel de Paul... qu'il était un théologien indépendant et aucunement élève de Paul ou bien deutéropaulinien ». D'autre part il reconnaît que « nombreux sont les contacts en des assertions importantes et très apparentées » ; les voici : le Christ avant son Incarnation était auprès de Dieu, possédait la divinité, il a été associé à la création et il est la puissance qui donne cohésion au monde (I, 2, 3, 6 ; XII, 2 ; *Col.* I, 15-17 ; *1 Cor.* VIII, 6 ; *2 Cor.* IV, 4), il devint ensuite un homme humilié et juste (II, 14-17 : *Rom.* VIII, 3 ; *Gal.* IV, 4 ; *Phil.* II, 7) ; l'activité doctrinale du Jésus terrestre n'est touchée qu'en passant (II, 3), la Passion est présentée comme le point capital de son ministère (II, 10, 14, 18 ; VIII, 2 ; IX, 14 ; X, 18), le Christ, durant sa vie mortelle, s'est montré obéissant à Dieu (V, 8 : *Phil.* II, 8) ; il est demeuré sans péché (IV, 15 : *2 Cor.* V, 21 ; *1 Pet.* I, 19 ; II, 22 ; III, 18) ; il s'est offert pour nous (IX, 28, etc. : *1 Cor.* V, 7 ; *Eph.* V, 2 ; *Gal.* II, 20...), il a racheté nos péchés (IX, 15 : *Rom.* III, 24 ; *1 Cor.* I, 30...), maintenant il intercède pour nous (VII, 25 : *Rom.* VIII, 34), sa mort a provoqué l'abolition de la loi, œuvre des anges (VII, 19 : *Col.* II, 14, 15...), son activité salutaire a donné l'existence à une alliance supérieure (VIII, 6 sq. : *2 Cor.* III, 6 sq.), après l'accomplissement de sa mission il a obtenu un nom glorieux (I, 4 ; V, 10 : *Phil.* II, 9-11), les rachetés sont ses frères (II, 11-13, 17 : *Rom.* VIII, 29)... A ces rapprochements, qu'il serait facile de multiplier (v.g. pour la Médiation : *Eph.* I, 3-14), ne sont opposées que des divergences peu nombreuses, dont la plupart trouvent leur raison d'être dans la diversité des points de vue. Si l'on pèse équitablement les deux dossiers du procès, on doit conclure au paulinisme de la christologie des Hébreux.

Dieu, qui a reçu de lui une investiture officielle. Le sacerdoce de Jésus-Christ n'échappe pas à la règle. « Le Christ a été établi souverain-prêtre par celui qui lui a dit : *Toi, tu es mon Fils, c'est moi qui aujourd'hui t'engendre* ; de même qu'ailleurs il dit : *Toi, tu es prêtre à jamais suivant l'ordre de Melchisédech* » (V, 5, 6 ; VII, 17, 21). Il y a deux paroles d'investiture sacerdotale, la première étant donnée comme la plus fondamentale, la seconde apparaissant comme une promulgation extérieure.

La première parole « tu es mon Fils » est l'expression de la génération éternelle ; c'est constamment, dans l'infini instantané de l'éternité, que le Père, communiquant la nature divine à son Fils, lui murmure ce mot de certitude amoureuse. Comme cette affirmation solennelle condamne à la fois l'hérésie de Nestorius, assurant que Jésus est prêtre uniquement en son humanité, unie seulement moralement à la divinité, et celle des Ariens dénonçant dans le sacerdoce du Christ une preuve de son infériorité à Dieu ! (26)

Mais en même temps la proposition de l'épître peut induire en erreur les esprits irréfléchis. Des auteurs ecclésiastiques, parfaitement orthodoxes, ont pensé que le Verbe de Dieu était prêtre de toute éternité : dans un sens philonien ils le considéraient comme médiateur entre Dieu et ses créatures, particulièrement les hautes créatures intellectuelles, ce qui est un office sacerdotal ; ils estimaient souverainement honorable pour le Verbe de rendre à Dieu d'une manière suprême ce culte d'amour et d'action de grâces qui est l'éternelle liturgie des anges (27). C'était oublier que la médiation sacerdotale comporte à la fois une dépendance et la possession des deux natures à relier entre elles : l'humanité et la divinité. C'était aussi

(26) Petau, *Dogmata theologica, De Incarnat.* XII, ch. 11, § 2 sq. Il dénonce les influences philoniennes subies par ces hérétiques. Le sacerdoce de Jésus-Christ est un dogme de foi, défini au concile d'Ephèse (anathématisme 10 de saint Cyrille) et au concile de Trente (session XXII, ch. 1) : Denziger-Bannwart, *Enchiridion symbolorum et definitionum,* § 122, 938.

(27) Thomassin, *Dogmata theologica, De Incarnat.* X, ch. 9, § 1-7. Il attribue cette déviation à l'influence de Philon. Il cite plusieurs Pères anciens, v.g. Saint Cyrille d'Alexandrie, disant que le Christ a été oint par le Père comme prêtre avant les siècles (alors que l'anathématisme est entièrement correct), Clément d'Alexandrie, Grégoire le Thaumaturge, Eusèbe, Ambroise « qui semble avoir accordé quelque chose à son Philon ».

confondre la notion stricte du sacerdoce, fonction officielle, et sa notion plus large permettant d'appeler prêtre tout adorateur de Dieu. Confusions explicables, voire vénielles en des développements oratoires, dans lesquels la rhétorique l'emporte sur la rigueur théologique.

Mais le torrent de la tradition se conforme à la formule édictée au concile d'Éphèse :

« La divine Ecriture dit que le Christ est devenu « le souverain prêtre et apôtre de notre confession » (*Héb.* III, 1), qu'il s'est offert « lui-même pour nous en odeur de suavité à son Dieu et Père » (*Eph.* V, 2). Si donc quelqu'un dit que le Verbe de Dieu n'est pas devenu notre souverain-prêtre et apôtre quand il s'est fait chair et homme comme nous, mais qu'il l'a été comme homme né de la femme et différent du Verbe ; ou bien si quelqu'un dit qu'il a offert pour lui-même son oblation et non uniquement pour nous (car celui qui n'a pas connu le péché n'avait pas besoin d'oblation) : qu'il soit anathème ».

Des nombreux textes patristiques de même sens il suffira de citer ces remarques de saint Augustin : « En ce qu'il est né du Père, Dieu auprès de Dieu, il est coéternel à celui qui l'engendre, il n'est pas prêtre ; mais il est prêtre à cause de la chair qu'il a assumée, à cause de la victime, qu'il a reçue de nous, et qu'il offre pour nous » ([28]).

Il est donc constant que le Fils de Dieu n'est devenu prêtre qu'en raison de l'humanité qu'il a assumée. Il en résulte qu'il est prêtre depuis l'Incarnation et par l'Incarnation ; dès l'éveil de sa conscience, il entend le « tu es mon Fils », qui l'assure de sa Filiation divine et qui le consacre prêtre. Un de nos théologiens résume la doctrine classique en ces propositions denses :

« Il n'est formellement prêtre que *suivant la nature humaine,* car le sacerdoce comporte une véritable soumission à Dieu. Cependant la nature humaine ne possède en lui la dignité sacerdotale que parce qu'elle subsiste dans la personne du Verbe, en telle sorte que son sacerdoce tire de l'*union hypostatique* son existence, sa dignité, sa puissance et sa supériorité. Elle appartient, en effet, à la nature humaine du Christ *à titre de consécration sacerdotale,* laquelle lui a été conférée à l'heure même de l'Incarnation, dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, comme dans le sanctuaire voué spécialement à cette fin ; et puisqu'elle est indissoluble elle est aussi la raison pour laquelle le Christ est prêtre à jamais » ([29]).

---

(28) *Enar. in Psal.* CIX, 4, *P. L.* 37, c. 1459.

(29) P. Galtier, *De Incarnatione ac Redemptione,* Paris, 1926, p. 424. On trouvera abondance de textes dans Petau, *loc. cit.* et Thomassin, *De Incarnat.* lib. XII, ch. 8, 9.

De ce fait nous devons déduire quelques conclusions.

Chez les autres prêtres l'investiture sacerdotale est une consécration extrinsèque, qui confère des pouvoirs et infuse des grâces surnaturelles, aptes à aider la nature mais incapables de la transformer foncièrement. La consécration sacerdotale de Jésus-Christ atteint le fond de la nature, elle est entièrement intrinsèque. Il est donc prêtre, non point par une désignation arbitraire, il l'est par essence. Par suite il est assuré de posséder toutes les qualités qui lui permettront de satisfaire en toute plénitude aux obligations de sa charge. Et, en effet, elle se confond avec son office de médiateur qui est inscrit dans la loi de son être et qu'il ne peut pas ne pas remplir en perfection.

Il s'ensuit que toutes ses activités sont aussi des activités sacerdotales, une partie de sa liturgie.

Jouissant d'une telle perfection sacerdotale, il peut être dit : l'unique prêtre de Dieu, suivant la splendide expression de Tertullien (30) : *Christus Iesus catholicus Patris sacerdos.* Non seulement il l'emporte, d'une transcendante prééminence, sur tous les autres prêtres ; mais le ministère des autres prêtres n'a valeur que dans la mesure où il est l'expression, la manifestation et l'extension de cet unique sacerdoce.

B. Le Souverain-Prêtre suivant l'ordre de Melchisédech.

Jésus-Christ, souverain-prêtre, le seul, au-dessus de tous les autres : comment établir cette thèse ? Ne pouvait-on lui opposer la question préalable : Dieu a institué le sacerdoce lévitique qui ne peut être conféré au Messie, à Jésus, né de la tribu de Juda ?

Les partisans des Hasmonéens, prêtres-rois, avaient imaginé que le Messie pourrait sortir d'une souche sacerdotale, et ils avaient célébré leurs rêves dans le livre des *Jubilés* et dans celui des *Testaments,* qui exaltent la tribu de Lévi. On concevait donc que les frontières et les prédestinations des tribus n'étaient pas immuables. Toutefois c'est la révélation seule qui éclaire le théologien inspiré : l'oracle divin, rapporté par le psalmiste (CX, 4), contient l'investiture sacerdotale du Messie : « *Le*

(30) *Contra Marcionem,* IV, 9, *P. L.* 2, c. 376 : les prières doivent être offertes dans le temple de Dieu, à savoir dans l'église, par le Christ Jésus, le prêtre catholique (universel) du Père.

Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira pas : Tu es prêtre à jamais suivant l'ordre de Melchisédech ». Base largement suffisante pour fonder le sacerdoce d'un descendant de Juda et surtout pour affirmer l'incomparable supériorité de ce sacerdoce.

Ce n'est pas au clan des Aaronides, alors déshonorés par les vices de leurs chefs, mais à l'antique et mystérieux prêtre du Très-Haut, que se rattache le sacerdoce de Jésus. Celui-ci possède donc en perfection toutes les excellences qui distinguent Melchisédech. D'autant que cette figure du Christ, « assimilée au Fils de Dieu » (VII, 3), se voit couronnée d'une auréole surhumaine.

« Roi de justice, roi de paix », s'appliquent plus véritablement au fils de David qu'au roi de Salem. De la ligne de Melchisédech, qui a béni Abraham et a sur lui prélevé la dîme, Jésus est supérieur au patriarche et aux prêtres lévitiques ses descendants (VII, 4-10). La prééminence suprême est l'éternité, celle que préfigure la situation supra-historique de Melchisédech, sans père ni mère, sans généalogie : le vrai souverain-prêtre l'est à jamais, il est celui qui vit de la vie même de Dieu (VII, 3, 8, 16, 17).

C'est surtout en ce trait que se marque la précellence de Jésus : vivant éternellement, il est en possession d'un sacerdoce incessible, il peut accomplir son office, offrir un sacrifice unique, ayant valeur définitive (VII, 24, 25 ; IX, 25, 26 ; X, 11-14). Cela est aussi indiqué par le serment qui singularise sa consécration sacerdotale (VII, 20, 21, 28). Enfin, « ressortissant, non à une loi charnelle, mais à la puissance d'une vie indissoluble », il peut présenter des oblations purificatrices (VII, 16 ; IX, 13, 14).

Éternel, divin par conséquent, il l'emporte sur les prêtres lévitiques : étant sans péché, il n'a pas à sacrifier pour lui-même (VII, 27, 28 ; V, 3) ; bien plus, il est le souverain-prêtre saint, élevé au-dessus des cieux (VII, 26), capable d'exercer un sacerdoce céleste.

(*A suivre*).

Enghien. Joseph BONSIRVEN, S. I.

LES BASES SPIRITUELLES D'UNE ŒUVRE THÉOLOGIQUE

M. J. Scheeben (1835-1888)

II

Après avoir montré, dans un article précédent (*Nouvelle Revue Théologique* de Mai), l'idée inspiratrice de l'œuvre de Scheeben, nous allons examiner maintenant, dans une brève esquisse, comment il développe cette idée et poursuit son étude à travers les *Mystères du Christianisme.*

1. *Le mystère du christianisme en général.*

« Le christianisme est apparu dans le monde comme une religion pleine de mystères. Il s'annonça comme le « mystère du Christ », comme le « mystère du royaume de Dieu ». Ses idées, ses doctrines étaient inconnues, insoupçonnées, — et devaient rester impénétrables, insondables » (§ 1) ([18]).

Ces mystères devaient constituer un scandale pour certains, une folie pour d'autres ; d'autres aussi, ennemis moins découverts, mais ennemis cependant, s'efforceraient d'ôter le voile qui couvre ces mystères, et de tout réduire à la raison.

Ils ne se trompaient pas moins que les premiers. Plus le christianisme est grand et beau, plus il sera impénétrable, mystérieux, et, disons-le d'un mot, divin. L'essence du christianisme est un mystère, le mystère de Dieu. Ce mystère n'est pas obscur en lui-même, loin de là ! C'est parce qu'il est trop élevé et parce que notre œil est trop faible, qu'il reste pour nous obscur.

Etre chrétien, c'est être initié de façon réelle au mystère de Dieu.

« Comment éveiller en nous la conscience de cette dignité, ce saint orgueil ? Pas en niant le côté obscur des mystères,

---

(18) Il existe différentes éditions des *Mysterien.* Comme la pagination diffère, nous nous contenterons d'indiquer les paragraphes d'où les citations sont tirées. La traduction est faite sur le texte original.

caché même à l'œil de l'initié, mais en montrant que la faible lumière jaillie de cette obscurité est assez forte pour révéler, au moins d'une façon approximative, la merveilleuse grandeur des mystères. Nous voulons fournir ici cette preuve et contribuer ainsi à relever la connaissance et la vie chrétienne » (§ 1).

Dans tous les domaines la science humaine se heurte à un moment donné à des limites, à l'impénétrable ; elle se bute en un certain sens au mystère.

Ce n'est pas encore là le mystère chrétien. Le mystère chrétien est un mystère absolu, « dont l'existence ne peut être connue par aucun homme en dehors de la foi à la parole de Dieu ; dont le contenu ne peut être représenté et compris qu'indirectement, par comparaison avec des objets de nature différente ; » ce mystère est proposé au monde par la révélation divine dans le Verbe Incarné.

Pour avoir un vrai mystère chrétien il faut d'abord que la raison par elle-même ne puisse y atteindre ; il faut ensuite qu'elle ne puisse en saisir le contenu que par des concepts analogiques.

Toutes les vérités du christianisme ne sont pas des mystères au sens absolu (par exemple l'existence de Dieu, abstraction faite de la Trinité). C'est la partie supérieure, mystérieuse du christianisme, qui le distingue de tout autre système et qui constitue son essence proprement dite. Un des premiers buts de ce livre est de distinguer nettement dans le christianisme les vérités surnaturelles.

Cette distinction a pour objet de montrer les mystères du christianisme dans leur grandeur *surnaturelle,* de les ordonner ensuite comme un système harmonieux, indépendant.

« Les études qui suivent sont développées dans ce sens. Nous avons choisi neuf mystères, comme étant les principaux auxquels se ramènent tous les autres. Pour chacun d'eux nous nous sommes efforcé de prouver et de déterminer son sens surnaturel et mystérieux, afin d'élaborer une représentation aussi claire que le permettent l'obscurité qui environne le mystère lui-même d'une part, et nos faibles moyens d'autre part. La lumière que nous puisons dans la contemplation de chaque mystère se répand alors d'elle-même sur la connexion étroite et sur la merveilleuse harmonie qui les gouverne tous ; les

différents tableaux se groupent ainsi en une galerie bien ordonnée, renfermant tout ce que la théologie a de beau et de grand en propre, tout ce qui la distingue en somme des autres sciences, en particulier de la philosophie » (§ 4).

2. *Le mystère de la Sainte Trinité.*

Après avoir montré l'essence du mystère de la Sainte Trinité, telle que la Révélation nous permet de la connaître, Scheeben s'efforce d'en montrer toute la signification. Cette signification n'intéresse pas uniquement la raison. Elle n'est pas philosophique au sens strict. Elle est théologique, surnaturelle.

Ce mystère nous est révélé pour des motifs surnaturels. Par un acte d'amour et de condescendance, Dieu veut honorer et béatifier la créature d'une manière surnaturelle, et par là se glorifier lui-même surnaturellement. Le christianisme apporte au monde un amour nouveau, qui n'est autre que l'amour par lequel le Père se donne entièrement au Fils, amour dont procède une troisième Personne en qui les deux premières s'étreignent. La communication extérieure de cet amour concourt à l'honneur de Dieu autant qu'à l'enrichissement de la créature.

La manifestation de la Sainte Trinité s'accomplit dans les œuvres surnaturelles de l'Incarnation et de la grâce. Dieu devient surnaturellement présent à l'âme, en la faisant participer à sa propre nature.

« Seule la doctrine de la génération du Fils de Dieu nous donne la clef de notre élévation à la dignité d'enfants de Dieu. Il ne faut donc pas craindre d'affirmer que Dieu a révélé le mystère intérieur de la Trinité pour nous glorifier en nous élevant au-dessus de notre condition naturelle. Il ne se fait pas seulement connaître comme Dieu, mais comme Père, afin que nous connaissions comment et pourquoi il peut et veut être aussi notre Père ; s'il désire que nous confessions par la foi qu'il est le Père de son Fils premier-né, il veut que nous reconnaissions en même temps qu'il est notre Père ; s'il désire que nous croyions à son Fils, il veut que nous nous considérions également comme ses enfants » (§ 25).

L'Esprit-Saint lui, personne qui achève le mouvement d'amour dans la Sainte Trinité, fruit de l'union du Père et du Fils, apparaît avant tout comme celui qui communique à la créature

l'adoption divine et reproduit en elle le Fils de Dieu ; il est le divin vivificateur.

Ce sont là les missions divines dont parle l'Écriture, prolongement extérieur de l'activité intérieure des trois Personnes divines. Ces missions ne s'arrêtent pas à une assimilation de l'âme à Dieu. Les Personnes divines elles-mêmes viennent substantiellement en nous. Le Saint-Esprit, amour du Père et du Fils, le Fils image parfaite du Père, et par conséquent toute la Sainte Trinité, viennent en nous par la grâce, — dans la foi et d'une façon imparfaite ici-bas, mais de façon réelle, et comme un gage de la jouissance future.

Dans cette sanctification de notre âme par la grâce, le Saint-Esprit joue un rôle spécial, personnel, qui en fait la cause formelle de notre divinisation. Non seulement nous avons reçu la grâce de l'adoption, la similitude avec le Fils de Dieu ; nous possédons aussi en nous son Esprit.

« L'habitation du Saint-Esprit scelle en nous la filiation adoptive, de la même manière que sa procession du Père et du Fils couronne et achève la filiation naturelle en Dieu » (§ 30).

Les missions divines ne s'arrêtent pas à leur terme, la personne envoyée retourne, avec la créature en laquelle elle vient, à la personne qui l'a envoyée ; elle introduit la personne créée dans l'unité de la personne divine dont elle-même procède.

« Tel est le sens que nous donnons ordinairement à la mission d'une personne divine, et que les Pères et l'Écriture appliquent surtout à la mission du Saint-Esprit. D'après les Pères, le mouvement de sortie des personnes divines est un mouvement inverse de celui qui a lieu dans la Sainte Trinité elle-même ; le Saint-Esprit, entrant, demeurant, et opérant dans notre âme, nous unit au Fils, et, par le Fils, au Père. Par la mission et la communication du Saint-Esprit, nous sommes rendus participants de la nature divine, nous sommes introduits dans la communion du Fils de Dieu qui renaît en nous, et entrons ainsi en relation avec son Père. Quand le Fils est envoyé par la régénération, le Saint-Esprit est envoyé en lui, et tous deux nous conduisent au Père qui envoie seulement, mais n'est pas envoyé. L'entrée définitive dans le sein du Père, la pleine communion avec lui, dans laquelle nous le contemplerons face à face avec son Fils naturel, aura lieu quand le Fils

de Dieu sera réengendré en nous, avec toute sa gloire — dans l'éternité. Le repos éternel dans le sein de Dieu est aussi le terme des missions temporelles des personnes divines. Elles n'habiteront plus alors en nous pour nous conduire à l'unité avec celui qui les a envoyées, mais pour nous communiquer, dans la communion avec le Père comme objet de la béatitude, la paix divine de leur unité » (§ 31).

3. *Le mystère divin dans la création originelle.*

Tel était le plan de Dieu quand il conférait à Adam sa dignité surnaturelle, dignité que celui-ci devait transmettre à ses descendants. Ce plan visait directement l'homme, mais englobait par lui toute la création. L'homme est le représentant de la nature spirituelle et de la nature matérielle unies en lui.

« C'est ainsi que le mystère de la grâce embrassait la création toute entière ; le mystère de Dieu la pénétrait et l'animait dans toutes ses parties, il rassemblait celles-ci dans une unité supérieure, surnaturelle. Cette considération plus large ne laisse pas à l'arrière-plan le mystère dans l'homme ; elle lui donne au contraire toute sa signification. Par sa nature, l'homme constitue le chaînon qui unit le monde matériel et le monde spirituel. Dans sa condition surnaturelle, il était comme le foyer de la lumière surnaturelle que Dieu répandait sur toute la création. Le mystère caché en lui était le reflet de la gloire céleste des anges, la source et l'idéal de la glorification céleste de la nature visible. Nous verrons plus tard comment le mystère dans l'humanité est devenu dans le plan divin, et d'une façon supérieure encore, le foyer de tous les mystères ; non dans le premier Adam, mais dans le second qu'il signifiait, le Premier-né de toute créature apparaissant dans la nature humaine avec la plénitude de sa divinité. Cela n'aurait lieu que lorsqu'un autre mystère, un mystère de ténèbres, s'étendant des anges aux hommes et à toute la création, obscurcissant le soleil de la grâce, aurait ravagé en tous sens le jardin mystique planté par l'amour de Dieu, et que, tournant pour ainsi dire en dérision la puissance et la bonté du Créateur, il aurait provoqué un mystère plus grand encore » (§ 37).

4. *Le mystère du péché en général, et du péché originel en particulier.*

Le mystère du péché est un mystère négatif : il est la négation du mystère de Dieu dans la créature et dans ce sens il est lui-même un mystère surnaturel. La créature, se dressant contre son Créateur et contre sa bonté, s'exclut elle-même de sa faveur. « Le pécheur combat l'ordre de la grâce, et, le combattant, pénètre jusqu'au mystère de Dieu lui-même, où le mystère de la grâce plonge ses racines. Le pécheur se révolte contre le Père éternel qui, dans son Fils, est devenu pour lui aussi un Père et l'a adopté avec le Christ dans son sein ; il déshonore en lui-même le Fils de Dieu, dont l'image avait été imprimée en lui, et à l'image duquel il devait garder avec le Père éternel l'union la plus intime et la plus indestructible ; il contrarie le Saint-Esprit qui souffle et habite en lui, qui l'unissait de l'union la plus vivante avec le Père et avec le Fils. Il profane et détruit le sanctuaire profond et sublime de la divinité dans ses rapports les plus intimes avec la créature, et déchire les liens qui l'unissaient à elle. Il ne s'oppose pas seulement à l'ordre de la grâce en lui, mais à l'ordre très saint et immuable des personnes divines entre elles, ordre imité et prolongé en lui » (§ 39).

Le péché originel plongea toute l'humanité dans un pénible désordre, la livrant à la concupiscence et au démon. Ce dernier est à l'origine de notre malheur, et Dieu lui permet de continuer à exercer son empire néfaste sur nous. Mais la révélation de la misère dans laquelle se précipite la créature abandonnée à elle-même devait servir à manifester d'autant plus la grandeur de la restauration de l'homme, et, en lui, de la restauration de l'univers. C'est ce qui aura lieu dans le mystère de l'Homme-Dieu.

5. *Le mystère de l'Homme-Dieu et de son économie.*

Quand il dota le premier Adam d'une condition surnaturelle, Dieu poursuivait, d'une façon surnaturelle, les deux fins qu'il poursuit dans toutes ses œuvres : la communication de sa bonté et sa glorification. Il voulait les voir réalisées d'une façon beaucoup plus parfaite que par la simple nature de

l'homme, c'est pourquoi il devint le Père adoptif de l'homme par la grâce.

Cette communication cependant restait une image de celle qui a lieu dans le sein de Dieu. Quand le Fils s'incarne, cette communication et cette glorification extérieure deviennent infinies. La procession intratrinitaire du Fils est prolongée à l'extérieur. La personne divine du Verbe s'unit à une nature humaine et confère à celle-ci la consécration par excellence. C'est l'amour substantiel du Père qui entre dans le domaine de la création, apportant avec lui et en lui la divine complaisance du Père. L'Incarnation est la manifestation parfaite de la gloire de Dieu. Quant au Saint-Esprit, bien qu'il ne s'incarne pas, il est donné avec le Fils.

Le Christ devient le chef de toute la création, dont sa nature créée est le membre le plus noble. D'une façon plus stricte, il devient le chef du genre humain. Par sa descendance d'un ancêtre unique, celui-ci forme une seule famille, un seul corps. Quand le Verbe assume un membre de ce corps, il entre en contact réel avec tous les autres membres, et, par la force d'attraction infinie de sa personne divine, il s'approprie toute la race dont il devient le Chef. Le genre humain devient pour ainsi dire le corps du Fils de Dieu. Cette union de tous les hommes avec le Christ est déjà contenue virtuellement dans le fait de l'Incarnation. Elle devient vivante par la foi et le baptême, dans l'Église.

En tant que chef de la race humaine, Adam avait attiré sur elle un malheur incalculable. Le Christ, chef du genre humain à un titre beaucoup plus élevé qu'Adam, lui apporte, non seulement la réparation de ce malheur, mais un bien inestimable. Il élève toute l'humanité à la hauteur de sa dignité divine et lui donne le droit de participer à sa glorification.

Le Christ nous donne le Saint-Esprit, son Esprit, ainsi que la grâce divine et tous les biens surnaturels, dont il est devenu pour nous le principe immuable. Le germe de la divinité, déposé dans l'humanité du Fils de Dieu, devient, pour tout le genre humain, le principe de la vie divine. Désormais l'humanité est appelée à glorifier, dans son chef surnaturel, le Père éternel. Tel est « le mystère du dessein de Dieu selon son bon plaisir » (*Eph.*, I, 9).

L'Incarnation ne constitue donc pas une humiliation de Dieu,

rendue nécessaire par le péché des hommes. L'abaissement du Fils de Dieu est glorieux ; c'est volontairement qu'il prend une nature humaine sujette à la souffrance et à la mort ; ces dernières ne sont humiliantes que pour qui les subit à contre-cœur. Volontairement acceptées, elles sont la meilleure preuve d'amour pour les hommes et pour Dieu. Dans son abaissement, le Fils de Dieu fêtait son plus grand triomphe ; sa défaite apparente constituait le plus bel acte de soumission à Dieu ; il humiliait le péché en le faisant coopérer à la glorification de son Père.

A la fin de son « mystère de l'Homme-Dieu et de son économie », Scheeben consacre une page à *la Sainte Vierge* ; il ne fait que signaler ses rapports intimes avec l'œuvre de l'Incarnation, et son rôle de nouvelle Ève, de mère de la naissance céleste du genre humain. Il regrette de ne pouvoir parler plus longuement d'elle ici, parce qu'un exposé développé de sa dignité le mènerait trop loin. Il reparle d'elle à propos des mystères de l'Église et de sa justification chrétienne. Sa « *Dogmatik* », au tome III, contient un remarquable exposé de toute la mariologie.

6. *Le mystère de l'Eucharistie.*

La présence du Fils de Dieu parmi les hommes, son union avec eux est prolongée, parfaite et scellée dans le mystère de l'Eucharistie. L'Eucharistie incorpore les hommes au Christ et les fait participer à sa vie divine ; elle est en même temps le sacrifice parfait et unique de l'Église au Père.

L'existence sacramentelle du corps du Christ est le prolongement de cette union merveilleuse entre le divin invisible et le visible matériel dont nous avons contemplé les prémices dans le mystère de l'Incarnation. L'Eucharistie est le premier membre d'un riche organisme sacramentel, qui sera développé dans le mystère de l'Église et de ses sacrements.

« Nous voyons ainsi les trois mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de l'Eucharistie harmonieusement unis ; ils constituent trois unions surnaturelles, tout à fait réelles : celle des trois personnes divines dans l'identité de nature, celle de la seconde personne avec l'humanité assumée par elle, celle du Christ avec les autres hommes. Les deux dernières unions sont

les organes qui nous élèvent, dans le mystère de la grâce du Saint-Esprit, jusqu'à l'image de la première, dans l'unité de l'Esprit avec Dieu » (§ 73).

7. *Le mystère de l'Eglise et de ses sacrements.*

Aux mystères de l'Incarnation et de l'Eucharistie fait suite le mystère de l'Eglise. Ce mystère constitue pour ainsi dire le sommet et le couronnement de l'économie chrétienne, et ici, plus qu'ailleurs peut-être, — on ne tendait que trop depuis la Réforme à faire de l'Eglise une simple société religieuse — Scheeben insiste sur le côté mystique et surnaturel ; il faut voir dans l'Eglise le prolongement de l'Incarnation du Fils de Dieu.

L'Homme-Dieu, qui a appelé tous les hommes à faire partie de son corps, a aussi fondé une grande société pour les unir, société dont il veut être en même temps le fondement et le chef. Cette société, c'est l'Eglise ; elle est visible dans ses membres, dans son organisation et même dans ses miracles, dans le miracle surtout de sa pérennité. Mais elle a également un caractère invisible, mystérieux. Le lien qui unit ses membres, le but qu'elle poursuit ne peuvent être saisis que par la foi. L'Eglise n'est donc pas simplement une société d'hommes poursuivant le même but religieux, fondée par Dieu. Elle donne à l'homme une nouvelle condition, le soutient, l'affermit vers une destinée nouvelle, surnaturelle. Elle est le corps du Christ et fait participer tous ses membres à la nature et à la gloire de son Chef. Elle est aussi l'Epouse du Christ. Fécondée par sa vertu divine, elle engendre des enfants divins. L'Eglise est l'union la plus réelle et la plus intime des hommes avec le Christ, union qui reçoit dans l'Eucharistie son expression réelle et parfaite.

La foi et le baptême nous introduisent dans l'Eglise parce qu'ils nous préparent à l'Eucharistie. Par la foi l'homme s'attache au nouveau chef de l'humanité ; dans le baptême il reçoit le sceau de son appartenance à son Corps mystique. L'union des membres de l'Eglise avec le Christ est présentée par l'apôtre sous l'image du mariage. Les Pères de l'Eglise présentent déjà l'Incarnation comme un mariage de l'humanité avec l'Homme-Dieu ; l'Incarnation contient virtuellement l'union du Christ avec tous les hommes. Cette union est réalisée par l'Eglise et trouve son achèvement dans l'Eucharistie.

L'Eglise, corps du Christ, est gouvernée par l'Esprit de son Chef ; elle est dans tous ses membres le temple du Saint-Esprit, réellement divinisée par lui. Par son ardeur divine, le Saint-Esprit la transforme à l'image de Dieu, il la remplit de sa propre vie divine. Cette présence du Saint-Esprit dans l'Eglise est un corollaire de sa présence dans l'humanité du Fils de Dieu. L'Esprit du Fils de Dieu appartient également à son humanité et à tout son Corps mystique. L'Esprit-Saint est l'âme de l'Eglise.

Le Christ s'unit d'une manière plus spéciale à une partie des membres de l'Eglise ; il dépose entre les mains de ces membres les biens de l'Eglise et les munit tout spécialement de la force de son Esprit afin qu'ils engendrent des enfants surnaturels et les introduisent dans la communion avec lui. C'est le mystère de la maternité de l'Eglise dans son sacerdoce. Ce mystère est semblable à celui de la maternité divine de Marie qui, par l'opération du Saint-Esprit, conçut le Verbe dans son humanité. Marie est le type de l'Eglise et du sacerdoce. Comme Marie, et par la vertu du Saint-Esprit, le prêtre reçoit entre les mains le corps du Verbe et le dépose dans le sein de l'Eglise. Le prêtre est pour le Corps eucharistique du Christ ce que Marie fut pour le Fils de Dieu incarné.

Le sacerdoce a le pouvoir d'engendrer le Christ dans les cœurs des fidèles par la puissance du Saint-Esprit et de réengendrer les fidèles dans le Christ pour les unir ensuite substantiellement avec son corps, et les nourrir de son corps et de son sang dans leur vie nouvelle, surnaturelle. L'Eglise, dans son sacerdoce, façonne le corps mystique du Christ. La dignité du sacerdoce et de l'Eglise est très grande ; elle consiste à être mère du Christ dans son existence sacramentelle, et mère des hommes dans leur essence supérieure et divine.

Cette maternité est le mystère central de l'Eglise comme société organique. Non seulement elle nourrit ses enfants du pain céleste, mais elle leur procure aussi, dans ce même pain, une offrande au moyen de laquelle ils offrent un sacrifice parfait à leur Père céleste. Elle leur imprime dans la confirmation le sceau du Saint-Esprit, pour les affermir dans la lutte ; elle les purifie de leurs fautes, les réconcilie avec le Père quand ils ont eu le malheur de se séparer de lui ; elle les soigne dans les infirmités du corps et de l'âme, surtout à

l'heure du dernier combat. L'Eglise se réengendre elle-même dans les représentants de sa dignité maternelle, et accompagne de sa bénédiction ceux de ses enfants qui s'engagent à augmenter, par la génération corporelle, le nombre de ses membres.

L'Eglise doit aussi guider et conduire l'activité que ses enfants exercent pour entrer dans cette union avec le Christ et avec son Père céleste, pour la manifester et la poursuivre ; elle doit les enseigner et les éduquer. Pour cela il convient qu'elle soit munie de l'autorité et de l'infaillibilité conformes à la dignité de celle qui représente Dieu comme Epouse du Christ et à la grandeur de la foi qu'elle doit engendrer dans ses enfants.

L'infaillibilité dont jouit l'Eglise dans le représentant du Christ et l'organe du Saint-Esprit, liée à sa maternité dans le sacerdoce, apparaît également comme un grand mystère. Le pape n'est pas seulement le représentant autorisé de la foi universelle, il en est le fondement ; en lui se retrouve la plénitude de ce que Scheeben appelle le *pouvoir pastoral,* c'est-à-dire le pouvoir de juridiction plus le pouvoir de magistère (opposés au pouvoir d'ordre) ; de lui ce pouvoir pastoral se communique aux autres organes de la maternité de l'Eglise. C'est ainsi que, d'une manière surnaturelle et mystérieuse, le Saint-Esprit, qui conférait à l'Eglise sa fécondité, la met aussi en état d'en conserver le fruit dans les fidèles, de le développer, de le rendre utile et salutaire par l'obéissance de la foi.

Dans les pages qui suivent, avant de passer à l'étude de l'essence mystique et de la structure des sacrements, Scheeben développe longuement la notion du « mystère sacramentel » dans l'économie chrétienne ; les sacrements et l'Eglise elle-même sont des « mystères sacramentels », ils renferment un mystère caché sous un signe visible ; ils sont basés sur le grand « *pietatis sacramentum* » (*I Tim.*, III, 16) qui a été manifesté dans la chair, le Christ [19].

---

(19) La traduction de ce chapitre, précédée d'une introduction sur l'auteur et sur les *Mysterien,* reprise en partie de cet article, paraîtra prochainement dans la collection *Unam Sanctam* : *Le Mystère de l'Eglise et de ses Sacrements* par M.-J. Scheeben. Introduction et traduction par Dom A. Kerkvoorde, O.S.B.

8. *Le mystère de la justification chrétienne.*

Le fruit de l'Incarnation et de son économie salvifique, de l'Église et de ses sacrements, est la justification qui conduit les hommes à la gloire et à la béatitude éternelle qui leur a été promise. Cette justification, qu'on appellerait mieux une divinisation ou une régénération divine, consiste d'abord dans le rétablissement de la justice qu'Adam possédait avant le péché, c'est-à-dire la justice surnaturelle de l'enfant de Dieu. Elle consiste aussi dans la destruction de ce qui lui faisait obstacle, le péché dans le caractère souligné plus haut de « mystère surnaturel ».

Mais la justice chrétienne contient plus encore ; elle fait de nous les membres vivants du corps du Christ ; c'est ce qui la rend plus grande que la justice que nous aurions eue en Adam.

« Quand Dieu voit son Fils premier-né uni à nous d'une façon si vivante, il ne peut voir notre péché, pas plus qu'il ne peut voir son Fils séparé de lui ; comme ensuite le Fils premier-né de Dieu vit en nous comme dans ses membres, nous sommes capables de satisfaire à la gloire infinie de Dieu, non seulement d'une façon quelconque, mais d'une façon aussi parfaite que possible ; en union avec le Christ nous lui présentons une glorification qui correspond à sa grandeur. En union avec le Christ, notre justice devient dans un certain sens une justice absolue » (§ 87).

Le Saint-Esprit entre également avec le Fils de Dieu dans le corps de la race humaine ; comme Esprit du Chef, il appartient personnellement et d'une manière toute spéciale à tout le corps. Dans la personne du Saint-Esprit qui nous communique la justice et devient elle-même notre justice, nous participons à la sainteté de Dieu. La justice chrétienne apparaît donc comme l'introduction vivante du mystère de l'Incarnation dans l'humanité. Elle peut paraître moins grande que la justice d'Adam, étant donné que les dons de l'intégrité ne nous sont pas rendus actuellement ; mais la grande loi de la justice chrétienne devient : *virtus in infirmitate perficitur*. La victoire sera d'autant plus belle.

L'auteur de cette justification est Dieu seul. Il nous sanctifie dans son Esprit, au moyen de l'humanité du Christ et des sacrements. Quelle est la signification de la coopération de l'homme?

Elle consiste en ceci : Dieu ne veut recevoir à nouveau une âme que si celle-ci cherche à réparer son injustice, si elle s'approprie le mérite du Christ pour suppléer à sa propre déficience, si elle désire sincèrement la réunion avec lui, la demande et l'espère par le mérite du médiateur. Une telle démarche de l'âme est déjà surnaturelle, parce que liée essentiellement à la grâce pour laquelle elle prépare la place. La préparation de l'âme peut se comparer à l'attitude de Marie au moment où elle devient l'épouse du Saint-Esprit et conçoit de lui le Verbe unique de Dieu : le désir et une humble confiance, la soumission sincère.

Nous prenons conscience de cette justification par la foi. Elle est aussi le principe de notre tendance vers la fin surnaturelle. Toute notre activité devient une accession à Dieu par la foi. Nous n'opérons pas notre justification, nous l'attendons de Dieu par la foi. L'Apôtre attribue la justification à la foi, parce que seule la foi peut nous valoir ce miracle.

Dès ici-bas, la grâce doit porter en nous ses fruits et augmenter elle-même : c'est ce qu'on appelle la *justificatio secunda.* Toute notre vie devient une vie cachée. Son efficacité est cachée à nos propres yeux, mais elle est la préparation de notre vie glorieuse au ciel.

9. *Le mystère de la glorification et des fins dernières.*

Ce mystère consiste dans l'effusion de la nature divine sur la créature, dans l'ouverture des profondeurs de la divinité. La béatitude de l'âme ne consiste pas dans l'épanouissement parfait de sa nature, mais dans sa glorification par la nature divine. L'Incarnation et notre incorporation au Christ en sont le principe.

La vie éternelle promise par le Sauveur comprendra aussi la résurrection et la glorification de notre corps ; les motifs qu'en donnent l'Écriture et les Pères se réduisent à celui-ci : que nous sommes les membres du corps du Fils unique de Dieu. Le mystère de la glorification est le couronnement de tout le perfectionnement surnaturel de l'homme. Les corps et toute la création y participeront, car leur point central est devenu le corps de l'Homme-Dieu.

Au mystère de la vie éternelle s'oppose le mystère du feu éternel. Celui-ci est une glorification négative par le feu consu-

mant de la divinité, humiliation du corps et de l'âme, s'opposant à la béatitude des bienheureux.

10. *Le mystère de la prédestination.*

Il faut considérer ici avant tout le plan qui guida Dieu dans toutes ses œuvres surnaturelles. Ce mystère, source de tant d'émoi, nous sera au contraire une vive consolation.

L'Ecriture rapporte tout à la volonté de Dieu : tout ce qu'il a voulu, il l'a fait dans le ciel et sur la terre. Cette volonté se manifeste principalement dans ses desseins surnaturels. Prédestination équivaut donc à « dessein ». L'objet de ce dessein est un don surnaturel à l'homme. Mais le mystère est placé davantage encore dans la destination proposée à un être en particulier ; il est donc à la source de notre salut.

Cette prédestination s'étend à tous les hommes, et d'une façon efficace. L'élévation de l'homme par une impulsion surnaturelle a lieu dès qu'il se joint à cette impulsion. On a tort de restreindre la gratuité et l'infaillibilité à la prédestination particulière ou effective.

Cette prédestination est infaillible parce que Dieu est fidèle et que, tant qu'il ne se bute pas à l'opposition de notre volonté, il nous pousse vers notre fin.

11. *La science des mystères du christianisme ou la théologie.*

Dans ce dernier chapitre de ses « Mysterien », Scheeben nous donne un magnifique développement de sa conception de la théologie. Les idées qu'il émet ici se rattachent de très près au domaine de la vie spirituelle et même mystique. Nous essaierons d'en donner une analyse aussi brève et aussi fidèle que possible.

1°) *Les mystères sont le domaine propre de la théologie* (§ 104).

Après avoir montré dans tout le livre que les vérités centrales du christianisme sont pour la raison de vrais mystères, Scheeben rappelle ici que ces vérités, considérées et coordonnées à leur point de vue surnaturel, s'éclairent l'une l'autre et s'unissent en un système harmonieux qui révèle la splendeur divine du christianisme. Il veut examiner maintenant jusqu'à quel point une connaissance scientifique des mystères chrétiens

est possible, et quel est le caractère propre de la théologie comme science.

Chaque science a son domaine. Il importe avant tout de distinguer celui de la théologie de celui de la philosophie. Ce domaine de la théologie comporte tous les mystères surnaturels dont il a été question. Il existe une réalité qui dépasse ce que nous pouvons connaître par nous-mêmes ; au-dessus du naturel, il y a le surnaturel dont l'ordonnance est également supra-rationnelle, incompréhensible.

Scheeben trouve que dans les distinctions que l'on fait ordinairement entre la théologie et la philosophie, on ne met pas suffisamment l'accent sur le caractère homogène de l'objet de la théologie ; les vérités surnaturelles forment ensemble un tout bien ordonné. La surnature n'inclut pas quelques éléments isolés ou de nouvelles substances ; elle s'étend à l'ensemble des rapports surnaturels entre Dieu et la créature ; ceux-ci d'une part élèvent la créature au-dessus de sa nature et la font s'approcher de Dieu d'une façon bien plus intime qu'elle ne le peut par sa nature ; d'autre part, ils font apparaître en Dieu ce qui n'était pas visible à la nature créée, son essence dans la Trinité des personnes. Le point culminant de cet ensemble de rapports est l'union parfaite de la créature raisonnable avec Dieu, c'est-à-dire la vision béatifique. Toutes les autres vérités surnaturelles sont ordonnées à cette participation parfaite de la créature à la gloire de Dieu ; elles la communiquent, tendent vers elle ou l'obtiennent.

La nature créée comme telle et ses liens avec Dieu comme Créateur constituent le domaine de toutes les autres sciences. Les vérités surnaturelles se groupent directement autour de la nature divine. Elles ne concernent pas un développement de celle-ci, mais sa communication, sa manifestation et sa glorification. Cette communication surnaturelle comprend trois degrés : la communication totale et substantielle dans la Trinité, l'union hypostatique dans l'Incarnation du Fils, la participation des hommes à la gloire de Dieu par la grâce.

En d'autres termes, on peut dire que l'ordre surnaturel envisage toutes choses dans leurs rapports avec la communication et la manifestation surnaturelle de la nature divine. Il a donc l'ordre naturel pour base et s'édifie sur lui comme une construction supérieure, inaccessible à la simple raison.

2°) *La connaissance scientifique des vérités de la théologie quant à la certitude de leur existence* (§ 105).

La théologie peut-elle être une science du point de vue *subjectif* ? Est-il possible de se rendre compte de la certitude qu'elle nous fournit ? L'objet de la théologie ne peut pas nous être enseigné par la raison ou par les sens, il doit nous être enseigné par Dieu. L'infaillibilité divine sera donc ici la garantie de notre certitude. Établir la certitude de la révélation divine appartient, il est vrai, à la philosophie ; mais s'il n'y avait qu'elle pour l'établir, la théologie toute entière dépendrait d'elle comme science. Scheeben remarque qu'il vaudrait beaucoup mieux en rester à la foi pure et simple, que d'appliquer aux vérités surnaturelles un mode de connaissance qui ne peut s'appliquer qu'aux vérités naturelles.

Pour baser les principes de la théologie, Scheeben fait appel à une certitude qui nous fera admirer la spiritualité de toute sa doctrine : la certitude de la foi surélevée par la grâce. L'évidence rationnelle n'est pas le fondement de cette certitude ; elle n'en est que la condition ; quand nous connaissons l'existence de l'autorité divine, la volonté soutenue par la grâce élève l'intelligence pour la faire reposer dans l'autorité divine et lui faire tirer d'elle sa certitude.

Cette certitude englobe toutes les vérités qui font l'objet de notre foi, soit qu'elles aient été définies comme telles par l'Église, soit que les sources de la foi les renferment. C'est à partir de ces principes que la théologie commence sa construction, au moyen de conclusions qui sont, elles, le travail de la raison, mais d'une raison toujours élevée et soutenue par la puissance de la foi ; le fruit de ce travail sera donc supérieur, et (ceteris paribus) plus sûr que celui de la philosophie. Il s'efforcera de donner à chaque vérité de la foi une garantie aussi large que possible et de les grouper toutes ensemble dans un tout bien coordonné.

3°) *Second élément de la connaissance scientifique des objets de la foi : leur intelligence* (§ 106).

La connaissance, et en particulier la connaissance scientifique, requiert une présentation de son objet qui permette de se rendre compte de son contenu et de sa réalité objective.

Comment pouvons-nous nous représenter les vérités de la foi, inaccessibles à la raison ? Pas immédiatement en elles-mêmes évidemment, comme nous pouvons le faire pour les objets de la raison ou des sens. Nous devons nous les représenter au moyen de concepts naturels, fournis par la philosophie ; c'est ainsi que la Révélation elle-même nous les présente. Mais pour que les vérités de la foi conservent leur caractère surnaturel, il faut que les concepts de la raison soient élevés et transfigurés dans la mesure où l'a indiqué la Révélation.

Nous avons ainsi une intelligence des choses de la foi qui, bien qu'elle ne soit pas claire, nous permet cependant de nous en rendre compte par analogie. L'incompréhensible ne provient pas d'une contradiction interne mais de l'élévation même de l'objet.

La raison pourra encore d'une certaine façon se rendre compte de *la cause* du monde surnaturel, qui n'est autre que Dieu, et de *sa fin* ou de la nécessité des différents mystères. C'est même dans cette dernière tâche que d'après Scheeben la théologie est la plus heureuse ; mais il ne faut pas entendre cette nécessité comme une nécessité absolue, car elle ne dépend que de la fin voulue par Dieu, et nous ne connaissons ce dessein que par la Révélation. La théologie envisagera la cause finale de chaque mystère en particulier et les fera converger toutes en une seule dans le mystère qui a sa cause en lui-même, celui de la Sainte Trinité.

4°) *Unité organique de l'intelligence et de la foi dans la connaissance théologique* (§ 107).

Bien que la raison se fasse donc un certain jugement sur l'objet de la théologie, c'est la foi seule qui jugera de son existence objective. Il n'est possible à la raison de construire avec conviction le système des vérités surnaturelles que pour autant que par la foi elle en admet les fondements ; ces premiers principes échappent au domaine proprement scientifique.

Néanmoins la raison pourra voir en eux une certaine évidence, apprécier leur bonté et leur beauté, ce qui conduit déjà au *pius credulitatis affectus,* source de la foi positive et surnaturelle.

Scheeben explique ici la pensée des grands théologiens du

moyen âge, leur insistance sur la nécessité de la foi en même temps que leur rationalisme apparent. Leur foi était tellement sûre qu'ils voyaient pour ainsi dire ce qu'ils croyaient.

La foi et l'intelligence se complètent et se postulent mutuellement dans la connaissance des vérités révélées par Dieu.

5°) *L'élément surnaturel dans la compréhension rationnelle des vérités de la foi* (§ 108).

La raison ne suffira pas par elle-même à se faire des vérités surnaturelles une conception vivante et actuelle ; il lui faudra pour cela une lumière d'une nature semblable à celle de l'objet surnaturel. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « *L'homme naturel ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles sont une folie pour lui, et il ne peut les connaître, parce que c'est par l'Esprit qu'on en juge. L'homme spirituel, au contraire, juge de tout* » (*I Cor.*, 11, 16).

Il faut que l'Esprit-Saint ouvre notre cœur pour qu'il reçoive la parole de la Révélation, qu'il l'éclaire pour qu'il la comprenne. Scheeben insiste ici sur le rôle de l'humilité et de la pureté de cœur en général ; elles préparent mieux que n'importe quoi à la connaissance des choses célestes. Mais il faut surtout que le Saint-Esprit surélève notre nature par la grâce, pour la mettre en communication intime et réelle avec ces vérités jusqu'à pouvoir les constater comme par expérience. Ce contact s'établit par la charité, par l'assimilation de l'âme elle-même aux objets sur lesquels elle se porte et par toute sa vie surnaturelle.

La foi vivante nous met dans un rapport si direct avec son objet que nous le voyons pour ainsi dire de nos yeux. Ici-bas cependant cette foi ne peut pas être supprimée si l'on ne veut pas tomber dans des extravagances sentimentales ou visionnaires. La grâce, anticipation de la gloire, donne à la foi une lumière surnaturelle répandue en nous par le Saint-Esprit dans les dons d'intelligence et de sagesse ; cette lumière donne aux simples un instinct des choses surnaturelles que souvent nous admirons ; c'est elle aussi qui guidera le savant de la manière la plus sûre et la plus rapide, et qui donnera à ses paroles l'onction céleste qui caractérise les saints Docteurs de l'Église.

6°) *Rapport général entre la raison et la foi dans l'édification de la connaissance philosophique et théologique* (§ 109).

Scheeben examine ici la vieille sentence : *philosophiam esse ancillam theologiae.* Il croit que celle-ci présente le rapport sous sa vraie forme mais qu'elle est à corriger par une autre image qui la présente d'une façon plus large et lui enlève sa brutalité.

Jusqu'à quel point la philosophie est-elle la servante de la théologie, ou plutôt la raison celle de la foi ? La raison est inférieure à la foi, et doit se subordonner à elle quand l'homme devient un croyant. Elle doit préparer la foi, la mettre en lumière et elle est à son tour influencée et dominée par la foi. Elle ne perd pas par là son indépendance naturelle ; elle jouit plutôt d'une liberté supérieure, exerçant son activité dans une sphère nouvelle où elle est protégée par la foi contre toute erreur. Bref elle peut s'appliquer cette parole : *servire Deo regnare est,* et cette autre de Notre Seigneur : « Si vous gardez ma parole, vous connaîtrez la vérité, *et la vérité elle-même vous délivrera* ».

Scheeben compare ce rapport entre la foi et la raison à celui d'une union conjugale, image qu'il a d'ailleurs appliquée aussi à l'union entre la grâce et la nature. Il le compare ensuite à l'union de l'être le plus pur et le plus noble, la Vierge Marie, avec le Saint-Esprit, union qui fit d'elle la Mère de la Sagesse incarnée. La raison éclairée par le Saint-Esprit accomplit vis-à-vis de la Parole de Dieu une œuvre semblable en la reproduisant dans un langage humain ; comme la Sainte Vierge, il convient qu'elle apporte à cette œuvre des dispositions d'humilité et de soumission. On peut admirer ici comment Scheeben, en comparant le travail de la raison à la dignité de la « servante du Seigneur », corrige ce qu'il peut y avoir de choquant dans le *philosophia ancilla theologiae.* Il n'est pas jusqu'à l'Homme-Dieu lui-même qu'il ne compare avec l'union de ces deux principes.

7°) *La théologie comme sagesse humano-divine, image de la Sagesse personnelle de Dieu incarnée* (§ 110).

Dans le dernier paragraphe de son livre sur les mystères du

christianisme, Scheeben s'efforce de montrer l'excellence de la théologie comme science. Elle est la science la plus universelle et la plus élevée. Elle fournit la connaissance la plus simple, la plus sûre et la plus cohérente. C'est à tous points de vue la science transcendantale. La foi, qui aux yeux de certains supprime la science, nous permet au contraire de participer à la science divine, de voir en elle les dernières raisons de toutes choses et de contempler leur harmonie.

La théologie possède tous les attributs de la sagesse elle-même. Elle ne s'occupe pas des choses créées, mais de Dieu ; elle voit tout ce qui existe dans ses principes les plus sûrs, ses motifs les plus profonds, ses dernières fins, elle considère tout en Dieu, tout cela parce qu'elle trouve son origine dans la Sagesse même de Dieu, tout en étant une science vraiment humaine. C'est ainsi que nous pouvons appeler la théologie une science humano-divine, analogue à la Sagesse de Dieu incarnée. « *Le Christ nous est devenu Sagesse de Dieu* » (*I Cor.*, 1, 30) et il contient pour nous « *tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu* » (*Col.*, 11, 3). Par la foi nous le recevons en nous avec sa lumière et il devient mystiquement notre sagesse. Cette sagesse s'incarne pour ainsi dire dans nos pensées et nos représentations humaines ; elle est elle-même l'idéal de notre connaissance et forme le point central de toute la théologie, dont la base est cette Incarnation du Fils de Dieu.

Voilà brièvement comment Scheeben circonscrit la science spécifiquement chrétienne, en la faisant dépendre à tous les points de vue de l'Incarnation ; cette science d'ailleurs souffrira toujours de l'imperfection humaine et ne sera parfaite que lorsque la lumière de la grâce aura fait place à celle de la gloire.

Dom Augustin KERKVOORDE, O. S. B.

L'ÉPOPÉE BABYLONIENNE DE GILGAMESH D'APRÈS LES RECHERCHES RÉCENTES

Les documents.

L'*Epopée de Gilgamesch* se développait sur douze tablettes à écriture cunéiforme. Aucun des documents actuellement connus ne reproduit ce texte en entier ; mais on peut le reconstruire jusqu'à un certain point, au moyen de fragments sumériens, sémitiques-akkadiens, hittites et hourrites, qui s'échelonnent entre le dernier quart du III[e] millénaire et le VI[e] siècle avant J.-C. (1).

Cinq fragments *sumériens* peuvent être attribués à l'époque de Shoulgi, roi d'Our, (patrie d'Abraham), vers la fin du XXIII[e] siècle (2). Ils se rattachent à deux, peut-être même à trois recensions différentes. Le fragment Meissner, en *akkadien*, remonterait à 2000 environ : il se rapporte au contenu de la X[e] tablette du VII[e] siècle. Un fragment *akkadien* de Boghaz-Keuï, de 1400 environ, se relie aux tablettes V[e] et VI[e] du VII[e] siècle. Une douzaine de fragments en hittite et en hourrite (3) se rapportent à des parties diverses. Quelques fragments du VI[e] siècle furent mis à jour par les fouilles récentes d'Our et d'Ourouk (4), au sud de la Mésopotamie. Mais c'est la *copie akkadienne* du VII[e] siècle, du Palais d'Ashourbanipal, qui nous a conservé la majeure partie du texte.

La meilleure édition est celle, toute récente, de Campbell-Thompson (5). Parmi les traductions, celle de Dhorme, parue en 1907 (6), est naturellement un peu vieillie, à la suite des découvertes postérieures ; les deux meilleures sont actuellement celle de Erich Ebeling dans *Altorientalische Texte zum alten*

---

(1) Pour l'attribution des fragments aux dates indiquées ici, nous suivons Alb. Schott, *Das Gilgamesh Epos*, p. 5-8.

(2) Pour cette date rectifiée, voir Albright, dans *Mélanges syriens*, t. I (1939), p. 108, note 4.

(3) Traduction la plus récente : Friedrich, dans *Zeitschr. für Assyriol.*, XXXV (1924), p. 133-140 ; XXXIX (1930), p. 1-82.

(4) C. J. Gadd, dans *Rev. dAssyriologie*, XXX (1933), p. 129-143.

(5) *The Epic of Gilgamesh.* In-fol., Londres, 1930.

(6) *Choix de textes religieux assyro-babyloniens.* Paris, 1907. D. traduisit *Gilg.* I 9-19, dans la *Revue biblique*, en 1930, p. 468.

Testament de H. Gressmann (7) et celle de Albert Schott (8), qu'il faut lire en ayant sous les yeux les notes critiques complémentaires qu'a publiées ce savant dans la *Zeitschrift für Assyriologie* (9). M. Schott a écrit également, dans une petite revue allemande de vulgarisation, une étude que nous utiliserons ici, intitulée *Gilgamesh. Das metaphysische Vermächtnis eines Heiden* (10).

La trame de l'épopée.

Rappelons d'abord la trame de l'épopée. A l'aurore de l'histoire, dans une ville célèbre de la Basse Mésopotamie, à Ourouk, vivait un roi nommé Gilgamesh : « sa beauté ressemblait à celle du soleil » ; il avait un corps de héros, une vaste poitrine ; il était très intelligent et très sage « dieu aux deux tiers, homme par l'autre tiers ». Mais, à l'égard de ses sujets, il se conduisait comme un tyran :

il ne laissait pas le fils à son père,
ni la jeune fille à son bien aimé,
ni la femme à son mari (11)

Et les habitants d'Ourouk faisaient monter vers le ciel leurs gémissements. Les dieux les entendirent, et, afin d'assurer la paix à la ville, ils créèrent et opposèrent à Gilgamesh un rival dont le nom fut *Enki-dou,* c'est-à-dire *créature du dieu Enki.*

Ce héros était bien étrange. Il avait la forme d'un homme, mais il était velu comme une bête et vivait dans la steppe avec les bêtes et comme elles :

il se nourrit d'herbe, comme les gazelles ;
pour s'abreuver, il se presse comme les bêtes (12).

(7) Edition de 1926, p. 150-198.

(8) *Das Gilgamesh Epos,* in-18°. Leipzig s.d. (1934 ?) L'auteur a harmonisé l'ensemble des documents connus à cette date. Cette harmonisation ne s'impose pas dans tous les détails. Nous avons fait des réserves dans notre compte rendu du volume de Schott dont il s'agit ici. Voir *Babyloniaca* XVII (1937) p. 157-159 ; particulièrement p. 158 avec n. 1 et 2. Le texte traduit par le P. Witzel, dans *Orientalia* V (1936) p. 331 et s., ne simplifie pas la question. Ce dernier texte a été repris par Schott, *l.c.,* Fragm. I (p. 81-83).

(9) Vol. XLII (1934), p. 92-144.

(10) Nous remercions à nouveau, ici, M. Schott d'avoir bien voulu nous prêter dans ce but son exemplaire du *Deutschen Volkstum,* 1935, p. 577-583.

(11) Schott, *Gilg. Epos* I, 27-28.

(12) *l.c.,* I 39-40.

Les ennemis des bêtes sont ses ennemis ; aussi les défend-il contre les pièges du chasseur en comblant ses trappes et enlevant ses rets. Le chasseur s'en plaint au roi Gilgamesh qui conseille d'amener au brutal une prostituée de la ville.

Celle-ci le séduisit... Ensuite Enki-dou s'en retourna au milieu des animaux ; mais il n'était plus le même pour eux maintenant, et ils se détournèrent de lui. Son corps était comme paralysé ; et pourtant il sentait grandir son entendement. Il retourna vers la prostituée qui l'exhorta et le décida à abandonner les bêtes, à la suivre à Ourouk et à changer son genre de vie... Sur les conseils de cette femme, Enki-dou consentit à se vêtir, à se nourrir d'aliments cuisinés, à boire du vin, à coucher dans un lit... (13). Désormais, il fut un homme (14).

Cependant le moment était venu où les vœux des habitants d'Ourouk allaient être exaucés. Les dieux commencèrent par opposer au roi-tyran Gilgamesh leur héros Enki-dou. La rencontre eut lieu...

Or, après avoir mesuré leurs forces, les deux adversaires se lièrent d'une très étroite amitié... Ils résolurent d'entreprendre une expédition digne d'eux, héroïque, mais extrêmement périlleuse : il s'agissait d'aller là-bas, bien loin, du côté de l'Occident, à la forêt des cèdres afin d'y tuer le terrible Houmbaba, monstre malfaisant devant qui tremblait toute l'humanité. Gilgamesh exposa son projet à sa mère en ces termes :

J'entreprends un chemin au terme duquel se trouve Houmbaba.
Je vais soutenir un combat dont je n'ai aucune connaissance...
Prie pour moi le dieu Shamash
afin que j'atteigne la montagne des cèdres,
que je tue le géant Houmbaba
et que j'efface du pays tout le mal que hait le dieu Shamash,
que la paix revienne au pays, du Nord au Sud (15).

L'expédition réussit... Le roi d'Ourouk pouvait être fier de sa victoire.

La déesse de l'amour le vit, paré de ses vêtements royaux, serré dans son justaucorps et coiffé de sa couronne (16). Elle le désira :

Viens, Gilgamesh ; sois mon amant ! (17)

(13) Dans Schott, *Gilg.*, II 67 s.
(14) *l.c.*, I, 106.
(15) *L.c.*, III, I, 23 et s., p. 32.
(16) *l.c.*, VI, I, 3 s.
(17) *l.c.*, VI, I, 7.

Mais, au lieu de la suivre, il lui reprocha durement, et en termes particulièrement expressifs, toutes ses amours. Pleine de rage, la déesse envoya du ciel un taureau furieux créé tout exprès à sa demande. Gilgamesh et Enki-dou le tuèrent. Pour se venger, la déesse frappa l'ami du roi d'une maladie dont il mourut.

Gilgamesh passa sept jours à pleurer amèrement sur le corps de son ami ; mais ses larmes ne le réveillèrent pas. Bientôt le cadavre tomba en putréfaction : Gilgamesh en fut épouvanté. Il ne voulait pas subir un sort pareil. Or, le héros du déluge, son aïeul, seul parmi les humains, avait pu survivre à la catastrophe ; les dieux l'avaient rendu immortel et placé à l'embouchure des fleuves. Depuis lors, personne ne l'avait visité. Le roi d'Ourouk décida d'aller lui demander le secret de la vie. Une cabaretière (18) divine, Sidouri, tenta de l'en dissuader : Où cours-tu donc, Gilgamesh ?

La vie que tu cherches, tu ne la trouveras pas.
Lorsque les dieux créèrent (19) l'humanité,
ils assignèrent la mort à l'humanité ;
ils retinrent la vie entre leurs mains.
Toi, Gilgamesh, que ton ventre soit plein !
Jour et nuit, divertis-toi,
chaque jour festoie !
Jour et nuit, danse et joue !
Que tes vêtements soient nets et ta tête lavée,
baigne-toi dans l'eau !
Considère le petit à ta main ;
que l'épouse se réjouisse sur ton sein ! (20)

Ces perspectives ne modifièrent en rien la résolution de Gilgamesh. Il se mit en route, triompha de mille dangers et atteignit aux eaux de la mort ; aidé d'un batelier, il les traversa et fut assez heureux pour arriver enfin auprès de son aïeul, Oumnapishtim. Celui-ci lui narra le drame du déluge dont il fut sauvé par une protection toute spéciale des dieux ; puis il lui remit une plante merveilleuse qui devait lui assurer l'immortalité. Malheureusement, un serpent lui ravit ce trésor, et il dut se résigner à subir le sort normal des humains...

---

(18) Pour ce sens, *sâbîtu* = *cabaretière*, voir les références dans Joh. Friedrich, *Zeitschr.*, *l.c.*, p. 53 note 1.
(19) Littér. : *bâtirent*.
(20) Schott, *Gilg. Epos*, X, III, p. 57 et s.

Quand il fut revenu à Ourouk, la larve de son ami lui apparut et lui révéla ce qu'était la vie de l'hadès.

C'est sur ces perspectives que finit l'épopée. Tout le monde admet qu'il y manque une conclusion. Celles qu'on pourra imaginer demeureront toujours hypothétiques, tant qu'une fouille heureuse ne nous aura pas fourni un texte révélateur.

Gilgamesh.

Ce nom n'a pas encore été définitivement expliqué. B. Hrozný (21) l'interprète ainsi : « *Le-héros-du-feu-(et)-de-la-hache* ».

En dehors de l'épopée, les textes les plus anciens actuellement connus qui nomment au moins Gilgamesh remontent presque au IV^e^ millénaire. Le nom est précédé du déterminatif divin. La question est posée depuis longtemps de savoir *si Gilgamesh fut d'abord un personnage historique* (22) — roi réel d'Ourouk, comme l'affirment les listes royales de l'époque d'Isin-Larsa, au III^e^ millénaire — *divinisé dans la suite et devenu enfin l'objet d'une ou de plusieurs légendes* ; ou bien *s'il aurait été, à l'origine, considéré comme un dieu et transformé plus tard en héros.* En 1937, M. S. Mowinckel (23) se prononça en faveur de la première hypothèse : de même que les souverains qui le précèdent sur les listes royales, Gilgamesh avec ses 126 ans de règne devrait être tenu pour un personnage mythique, héros ou dieu humanisé, dieu de fécondité. En 1935, Schott admettait (24) la seconde hypothèse ; et, d'après lui, sous le roi d'Our Shoulgi, 2276*-2231*, un poète aurait composé, au moyen des légendes populaires, un poème d'une remarquable unité.

Mais comme Gilgamesh fut l'objet d'un culte (25), une nouvelle question est posée par Mad. David : *Quel rapport y a-t-il entre le Gilgamesh des légendes antiques, le Gilgamesh qui reçut un culte et le Gilgamesh de l'Epopée* ?

---

(21) *Compte rendu de l'Acad. des Inscr. et Bel. Lettr.*, Paris, 1938, p. 114-118.

(22) S. I. Feigin s'est prononcé pour l'affirmative, *Analecta Orientalia* 12 (1935), p. 82-100.

(23) *Acta Orientalia* XV (1937) 141-160.

(24) Dans *Kahle Festschrift*, Leiden (1935), 1-14.

(25) *Rev. des Etud. sémitiq.* (1939) p. 44.

Le Poète.

Sommes-nous en droit d'étudier le *poète*? Notre épopée ne représente-t-elle pas, plutôt que l'œuvre d'un homme, une collection de légendes populaires (26), indépendantes à l'origine, l'une rappelant les vexations exercées par un tyran sur la population d'Ourouk ; une autre, l'état de l'homme primitif vivant pacifiquement au milieu des animaux et comme eux ; une troisième, les aventures de deux héros ; une autre encore le long récit du déluge ?

Le texte du VII^e^ siècle était écrit sur douze tablettes ; mais ce texte est une *copie*. A quelle époque remonte l'original ? Pour attribuer tout l'honneur de cette œuvre, à la fois littéraire et philosophique, à un auteur unique, il faudrait être sûr qu'à la date des fragments les plus anciens (les fragments sumériens), c'est-à-dire au XXIII^e^ siècle environ, l'épopée était entièrement composée.

Quoi qu'il en soit, c'est-à-dire qu'il faille attribuer l'œuvre à un (27) ou à plusieurs « poètes » (28), il est incontestable qu'elle témoigne d'une observation pénétrante, vraie jusqu'au détail, d'un désir passionné de découvrir le réel, d'une liberté d'esprit surprenante.

Nous savons, par une multitude d'autres textes que, dès le XXIII^e^ siècle et même aux siècles antérieurs, la société était parfaitement organisée en Basse Mésopotamie. Or, prêtres, savants, artistes, médecins, juges, fonctionnaires, artisans, marchands, paysans, journaliers, gueux, ne jouent aucun rôle dans l'épopée ; toutefois on les sent présents : par exemple les opprimés d'Ourouk, ce sont eux, et, de même, ailleurs les gens étonnés (29). Quant aux Anciens, ils ne font rien de remarquable ; et il faut en dire autant des guerriers, bien que, comme il

(26) Mowinckel (*Acta Orientalia* XVI, 1938, 241-250) reproche précisément à Schott de n'avoir pas assez tenu compte d'un âge de rhapsodes.

(27) Schott attribue l'épopée à un seul auteur. Mad. David (*l.c.*, p. 48) écrit : « On tend à reconnaître (dans l'Epopée de Gilgamesh) une œuvre personnelle, reposant sur un fond très complexe de représentations d'idées et d'élaborations successives ».

(28) Campbell-Thompson admet une combinaison de textes. AOF 1935, p. 84.

(29) Schott, VI, 179, p. 45.

est visible du commencement à la fin, leur fonction et leur sort soient manifestement considérés comme les plus enviables. Quels sont donc les acteurs réels ? Ce sont un roi, un surhomme, les dieux et les brutes, une mère, une fille et quelques autres figures, particulièrement celle du héros du déluge.

Contenu philosophique.

Ce sont en grande partie les idées développées par A. Schott dans *Deutschen Volkstum* que nous exposerons ici ; mais, à la différence de ce savant, nous considérons l'*Epopée telle que pouvaient la lire les lettrés assyro-babyloniens du VI^e^ siècle av. J.-C., c'est-à-dire dans son état intégral et sans doute définitif* ([30]).

L'homme et la nature.

Lorsque Enki-dou ressemblait encore au dieu du bétail ([31]) et que, comme dit le texte, « il ne connaissait ni gens ni pays » ([31]bis), son cœur se contentait d'herbages et d'eau. Il se plaisait à combler les trappes du chasseur, à enlever ses rets, à faire échapper les bêtes de la steppe sans tomber lui-même dans les pièges. Le chasseur, lui, trop faible ou trop couard, n'osa pas affronter le trouble-fête ; il l'acoquina avec une courtisane. Et l'homme inculte, ingénu, se laissa duper.

A ses amours avec cette femme succèdent l'apaisement de sa convoitise, l'abandon du « foyer » ([32]), l'affaiblissement de ses forces, le développement de son intelligence et de sa conscience ; bref, un changement remarquable de toute sa personne : « tu es comme un dieu » ([33]), câline la femme. Enki-dou ne peut plus, désormais, vivre « avec les gazelles », « avec les bêtes », ni « se contenter d'eau ». D'ailleurs, lorsqu'il veut regarder les animaux, ils fuient devant lui, devant son regard d'homme. Il est conduit hors de la steppe, dans un monde tout nouveau pour lui — dans « le pays », dit le texte —. Il doit apprendre des arts dont il n'a aucune idée. Jusqu'à présent, sa nourriture

(30) Peut-être y avait-il une conclusion qui manque aujourd'hui.
(31) *Shakan* (Gir).
(31bis) *l.c.*, I 38, p. 17.
(32) Schott, *l.c.*, VI 42 et s., p. 41.
(33) *l.c.*, I 34, p. 20.

avait été de l'herbe crue ou des fruits ; mais, ici, l'homme avait contraint l'eau et le feu à transformer le grain moulu : on mange du pain. La boisson d'Enki-dou avait été l'eau des sources ou des ruisseaux, ou bien le lait du bétail ; maintenant, on lui offre de la boisson fermentée. Enki-dou trouvait tout son plaisir auprès des bêtes, son corps nu n'avait rien à craindre ; mais, ici, le regard des hommes a été contaminé : des vêtements sont nécessaires.

Maintenant, Enki-dou est à jamais un homme.

La mère.

Plus que toute autre qualité, c'est la noblesse de la mère qui est mise en relief, dans notre épopée. Son portrait n'est pas une sèche ébauche, ni une peinture de détail ; il est matérialisé, pour ainsi dire, dans des scènes vécues. Ce procédé agit sur nous d'une manière à la fois enfantine et émouvante. Nous voyons, en effet, le roi d'Ourouk entourer sa mère de vénération, d'amour, de confiance. Qu'il s'agisse d'un songe, du premier ami ([34]), du départ pour une expédition difficile ([35]), chaque préoccupation, chaque vraie joie, chaque dessein est exposé à sa mère. Et celle-ci sait interpréter l'énigme, conseiller le fils. Elle prie pour lui le dieu Shamash.

A la mère, l'auteur oppose la courtisane ; or, le dernier mot de la malédiction qu'Enki-dou lui jette à la face est celui-ci :

> la femme, la mère de sept enfants,
> à cause de toi, il faut qu'on l'abandonne ! ([36])

D'autre part, aux provocations de la courtisane des dieux Gilgamesh répond en dévoilant ses turpitudes :

> Quel est l'amant que tu aies aimé toujours ?
> Quel est le pâtre qui, à tes yeux, ait été mignon à jamais ? ([37])

Et Ishoullanou, le jardinier de ton père ? Quelles cajôleries et quelles paroles éhontées pour le séduire ! Et tu l'aimas... Tu as aimé même les bêtes... Et à tous tes amants tu as, dans la suite, fait du mal ([38]).

---

(34) *l.c.*, I, ii, 25 s.
(35) *l.c.*, III, i, 23 s., p. 32.
(36) *l.c.*, VII, iv, 10-11, p. 48.
(37) *l.c.*, VI, 42 et s., p. 41.
(38) *l.c.*, VI, i, 65-79, p. 41-42.

Gilgamesh ne hait et ne méprise personne d'une manière aussi absolue que la courtisane des dieux, Ishtar, belle séductrice sans tenue, sans foi, sans pudeur, sans cœur.

La mort.

Les dieux vivent à jamais, mais les jours de l'homme sont comptés. Voilà une des pensées dominantes, sinon le pivot même de toute cette épopée d'une gravité amère.

Sans doute, c'est Enki-dou dans son état premier et son genre de vie qui attire d'abord notre vive attention ; puis c'est Gilgamesh

> dieu pour deux parts,
> homme pour la troisième (39),

roi tyrannique, mais d'une bravoure héroïque et d'une incontestable grandeur d'âme, et, en même temps, doué d'un cœur si tendre pour son ami. Mais, au milieu de l'épopée, il y a une cassure : la mort d'Enki-dou (40).

Auparavant, Gilgamesh pouvait se rire de la mort (41) ; après, non. Banquets, fêtes, danses, jeux, même les plus simples joies quotidiennes telles que les vante la divine cabaretière, Sidouri, Gilgamesh ne les regrette pas ; ses sentiments ne sont satisfaits que par l'impérissable. Or, pour lui, la renommée seule est impérissable, et celui-là mérite la renommée qui remporte la victoire ou qui succombe sur le champ de bataille. Il disait à son ami :

> Tu as peur de la mort !
> Qu'est devenue ta force héroïque ?
> J'irai, moi, devant toi ;
> tu auras beau protester.
> Que je tombe, et mon nom grandira !
> On dira : Gilgamesh est tombé
> contre le héros Houmbaba (42).

Quand les Anciens de la ville lui recommandent de prendre des précautions, il ne s'en préoccupe guère... (43). Pourtant, quand, à l'entrée de la forêt des cèdres, Enki-dou pressent un

(39) *l.c.*, I ii, 1, p. 16.
(40) Fin de VII, vi.
(41) *l.c.*, II, v, 144, 201.
(42) *l. c.*, II, v, 142 s.
(43) *l.c.*, III, 247 s.

malheur, le roi d'Ourouk exprime subitement un sentiment un peu différent : « *Oublie la mort !* » (44) Mais, un peu plus tard, il disait encore :

En tombant, on se fait un nom (45).

Or, après la mort d'Enki-dou, la renommée lui apparut seulement comme un substitut de la vie, en dépit de la mort. La cabaretière dit (46) : Si tu es Gilgamesh, celui qui a abattu Houmbaba qui habite la forêt des cèdres, si c'est toi qui as tué les lions dans les défilés, mis en pièces l'animal tombé du ciel

pourquoi tes joues sont-elles amaigries ? pourquoi abattue ta face,
triste ton cœur, vieillis tes traits ?
Pourquoi du chagrin dans ton ventre ?
Pourquoi à celui qui va par les pistes lointaines ton visage ressemble-t-il?
Pourquoi par le froid et par l'ardeur du soleil ton visage est-il brûlé ?
Pourquoi oublies-tu le pouvoir royal et cours-tu dans la steppe ?

Et Gilgamesh de répondre :

Mon ami que j'aimais sans mesure...
s'en est allé au destin de l'humanité...
Jour et nuit, je l'ai pleuré (47).

Gilgamesh a crié sa douleur ; mais son ami ne lui répond pas. Le silence qui règne désormais entre lui et Enki-dou l'étreint... Et ce n'est pas tout. Par delà la souffrance causée par la mort de son ami, il y en a une autre : tout passe ! La mort arrache la puissance si vous êtes puissant, et brise le désir ; et, si vous êtes petit, très petit, si vous manquez de pain, elle arrache de votre corps les vêtements ; qui que vous soyez, les vers rongent vos yeux et vos reins (48). Cette perspective épouvante Gilgamesh ; et il s'écrie :

O Sabitou, puissé-je ne pas voir la mort ! elle me fait peur (49).

Une autre idée tourmente cette âme endolorie, l'idée d'un sommeil dont on ne se réveille plus jamais (50). Une épouvante sans nom saisit « l'homme qui désire la vie » : le royaume de la mort s'étend partout, et l'homme demeure perplexe et im-

(44) *l.c.*, IV, vi, 36.
(45) *Ibid.*, 39.
(46) X i, 44-49.
(47) X, ii, 1 ; Schott, p. 57.
(48) *l.c.*, p. 60 et 63 = X iii 2 ; v 17.
(49) XI ii 13.
(50) X iii 31-32, *l.c.*, p. 60.

puissant, sans défense contre la contrainte du sommeil éternel. Où aller ? Aucune fuite n'est possible. Le compatissant aïeul devenu immortel lui offre une plante mystérieuse par laquelle « l'homme refait son souffle de vie » (51). Cette plante se nomme : « *Le-vieillard-devient-jeune* » (52). Mais, un jour, tandis que Gilgamesh se baignait, un serpent « sentit la plante » et s'en empara (53). C'en était fait de l'immortalité !...

Gilgamesh revint à Ourouk ; il y fit admirer au batelier qui l'amenait les murs puissants de la ville, son œuvre. Et sa fierté s'exalta : les matériaux sont bons, bien liés, et reposent sur de solides fondations... Son nom pourra donc passer à la postérité.

Mais ce n'est là qu'un sentiment fugitif. Tant que vivait Enki-dou, Gilgamesh pensait peut-être que la renommée posthume ou un monument pouvaient sauver le mort de l'éternel oubli ; mais le sort de son ami l'a remué jusqu'au fond de l'âme, aussi la XII^e^ tablette, la dernière, ramène-t-elle la pensée de l'au-delà. Ce sont les idées de Gilgamesh, ou plutôt celles du scribe, celles de l'époque, que nous y lisons. Elles sont maigres et tristes. Le peuple babylonien avait une instinctive répugnance pour tout ce qui a quelque rapport à la mort ; il s'en occupait le moins possible.

Gilgamesh évoque l'ombre de son ami. Le divin roi de l'Hadès, Nergal, sollicité par le dieu Enki, consent à laisser sortir son prisonnier. Les deux amis se retrouvent, et Gilgamesh accable Enki-dou de questions :

[Gilgamesh] — Dis, mon ami, dis, mon ami ;
dis la loi de la terre que tu as vue (54)
— Mon corps que tu as touché et dont ton cœur s'est réjoui,
comme un vieil habit un ver le dévore (55).
[Gilgamesh] — Celui qui est mort par le feu, l'as-tu vu ? — Je l'ai vu :
sur un lit il est couché, et il boit de l'eau pure.
[Gilgamesh] — Celui qui est tué dans le combat, l'as-tu vu ? — Je l'ai vu :
Son père et sa mère élèvent sa tête, et sa femme est [penchée] sur lui.
[Gilgamesh] — Celui dont on a jeté le cadavre dans la steppe, l'as-tu vu ? — Je l'ai vu :
Sa larve n'a pas de repos dans la terre.

(51) XI, 279 : *i-na lib-bi-šu i-ka-aš-ša-du nap-pi-su.*
(52) XI 281.
(53) *l.c.*, XI, 287 s.
(54) *l.c.*, XII, 90-91.
(55) *l.c.*, 93-94.

[Gilgamesh] — Celui dont la larve n'a personne pour s'en occuper, l'as-tu vu ? — Je l'ai vu :
Les rogatons du pot, les restes jetés dans la rue il mange (56).

Telles sont les idées principales contenues dans notre épopée. Les découvertes du XIX^e siècle, et mieux encore peut-être celles des vingt dernières années (57), attestent que l'agriculture, la chasse et la guerre n'absorbaient pas toute l'activité des Mésopotamiens ; les rois et les princes eurent le goût des belles choses ; et des artistes se trouvèrent capables de les réaliser, à Our par exemple, à Ourouk, à Babylone, à Mari, à Ninive, et ailleurs.

Mais il y eut aussi, dès une époque très ancienne, des hommes dont la pensée allait au delà de la matière et même au delà de l'art, et qui cherchaient l'explication de la vie, de la civilisation, de l'idéal, de l'amour, de la souffrance, de la mort. Leurs écrits — tel, entre autres, l'Épopée de Gilgamesh, — sont moins poétiques que ne le seront beaucoup plus tard ceux d'un Euripide ou d'un Platon, moins abstraits surtout que ceux d'un Aristote, mais ils sont émouvants tout de même.

Paris.

Charles F. JEAN.

(56) *l.c.*, 146-153.

(57) La mission archéologique allemande a recueilli, au cours de la dernière saison d'hiver, à *Warka*-Ourouk, une grande quantité de textes cunéiformes archaïques et néo-babyloniens, et des données intéressantes du point de vue archéologique et architectural. Nous en rendrons compte, quand les résultats seront publiés.

NOTE LITURGIQUE.

Selon quel cérémonial convient-il de baptiser un groupe d'adultes en pays de missions ?

Dans les pays de missions, le baptême est ordinairement conféré à tout un groupe d'adultes à la fois. En théorie, le missionnaire pourrait baptiser chaque jour un ou deux catéchumènes. Dans la pratique, il est forcé de reporter à un seul jour du mois ou du trimestre l'ensemble des catéchumènes qui ont fini leur temps de probation. Des raisons péremptoires d'organisation imposent cette façon de faire.

En effet, même si la cérémonie a lieu dans un poste où un missionnaire se trouve en permanence, il y aurait de graves inconvénients à répéter quotidiennement des mutations par entrées et sorties ; toute l'organisation du catéchuménat en souffrirait : listes d'inscriptions, logement, nourriture, travail, etc. Par contre, fixer un jour unique où tous les catéchumènes seront baptisés à la fois présente de multiples avantages : les familles qui veulent assister à la cérémonie seront ainsi facilement convoquées ; le lendemain fiancés ou fiancées de certains néophytes viendront à la mission pour le mariage ; enfin après le départ des nouveaux baptisés, se fera l'entrée régulière d'un nouveau groupe de catéchumènes.

Si le baptême doit être conféré dans un poste secondaire ou une succursale, il sera évidemment nécessaire de le conférer à beaucoup en une fois, lors du passage du missionnaire.

Ce n'est donc pas par simple raison de commodité mais par quasi-nécessité, que le missionnaire baptise les adultes non pas individuellement, mais par groupes nombreux. Cette remarque est importante, car c'est elle qui justifie l'emploi des rites d'exception dont nous allons parler.

Combien de catéchumènes comprennent ordinairement les groupes ainsi formés ? Le nombre en est naturellement très variable, depuis 10 ou 20 jusqu'au delà de la centaine. En Afrique, même dans les postes de mission où plusieurs prêtres se partagent les catéchumènes, il est assez fréquent qu'un même missionnaire ait à conférer le baptême à 50 adultes à la fois. Nous prendrons donc ce nombre comme une estimation moyenne.

La question qui se pose est donc celle-ci : selon quel cérémonial convient-il de baptiser un groupe d'adultes aussi important ?

Le Rituel admet trois solutions.

Première solution : Le cérémonial du baptême des adultes, tel qu'il est prescrit au chap. IV du Titre II du Rituel, sous le nom de *Ordo baptismi adultorum.* On y a prévu la collation du sacrement à plusieurs sujets à la fois : certaines prières doivent être répétées *singulariter singulis* ; d'autres, les plus longues et les plus nombreuses, ne se diront au contraire qu'une seule fois *in plurali pro pluribus.*

Cette première solution se recommande par la destination même fixée par l'Eglise, par les prières particulièrement belles qui y sont contenues, par le riche symbolisme des cérémonies, et par le grand nombre des sacramentaux.

Malheureusement, lorsque le nombre des catéchumènes atteint la dizaine, la longueur des prières devient absolument prohibitive ; aussi cette première solution est-elle pratiquement inapplicable, et en fait n'est jamais appliquée dans le cas qui nous occupe.

Deuxième solution : Le cérémonial du baptême des enfants, tel qu'il est prescrit au chap. II du Titre II, sous le nom de *Ordo baptismi parvulorum.*

Le Code dit en effet au can. 755 § 2 : « Loci Ordinarius potest gravi et rationabili de causa indulgere ut caeremoniae praescriptae pro baptismo infantium adhibeantur in baptismo adultorum ».

Le canon exige donc une « cause grave et raisonnable ». De nombreux Vicaires apostoliques et de nombreux missionnaires, quand cette faculté leur est déléguée, estiment que le motif exigé est acquis quand le nombre des catéchumènes atteint la dizaine. Certains s'autorisent même de la présence d'un enfant à baptiser avec quelques adultes seulement pour employer le cérémonial des enfants pour l'un et les autres à la fois.

L'avantage de cette solution est évident pour quiconque compare les deux cérémoniaux du Rituel : celui des enfants est beaucoup plus bref, tant en ce qui concerne les prières *singulariter singulis* que celles *in plurali pro pluribus.* On peut donc, grâce à lui, baptiser un groupe important de catéchumènes en un temps raisonnable.

Cependant cette solution ne donne pas encore complète satisfaction. Appliqué à un grand nombre de catéchumènes, le cérémonial des enfants devient absolument fastidieux et peu favorable à la dévotion. Il faut vraiment avoir une maîtrise de soi peu ordinaire — ce que le climat tropical ne favorise guère — ou une conscience scrupuleuse — ce qui n'est jamais souhaitable — pour répéter 50 fois à la suite, sans distraction, sans bredouillement, ni énervement : « Si igitur vis ad vitam ingredi, serva mandata. Diliges Dominum Deum tuum,... » Et non seulement 50 fois cette prière, mais encore 50 fois chacune des 12 autres prières que le cérémonial du baptême des enfants prescrit de répéter *singulariter singulis.*

Aussi apparaît-il très avantageux de pouvoir recourir à une troisième solution, que nous voudrions exposer ici.

Troisième solution : Le cérémonial des adultes simplifié. L'Eglise nous semble avoir prévu les circonstances spéciales dans lesquelles le baptême doit être si souvent conféré dans les pays de missions, et y avoir pourvu par une disposition aussi heureuse que large, qui n'a pas toujours été suffisamment remarquée.

Le chap. IV du Titre II, intitulé *Ordo baptismi adultorum,* contient en sa dernière rubrique, sous le n° 53, la prescription suivante : « Si vero ob baptizandorum multitudinem, ut quandoque contingit, in singulorum Baptismo praescripti ritus ad Baptismi essentiam non pertinentes adhiberi non possint, tunc vel pluribus simul adhibeantur, vel urgente necessitate omittantur ».

Analysons ce texte :

ob baptizandorum multitudinem : Cette *multitudo* ne peut évidemment se composer de deux ou trois catéchumènes seulement. Le mot même indique un nombre assez important, et d'ailleurs le Rituel a expressément prévu pour un petit nombre l'autre disposition — sinon inutile — qui fait mettre au pluriel certaines prières et répéter d'autres *singulariter singulis.*

Mais combien de catéchumènes faudra-t-il compter au minimum pour que la rubrique 53 puisse être appliquée ? La condition posée nous l'indique : *Si vero... in singulorum Baptismo praescripti ritus... adhiberi non possint.* L'impossibilité d'accomplir les rites prescrits est un effet ; la *multitudo baptizandorum* en est la cause. Il faut interpréter la cause en relation avec son effet. Il y aura donc *multitudo* dès que le nombre des catéchumènes aura pour effet que les rites prescrits pour chacun ne pourront plus être raisonnablement appliqués. Or nous venons de voir que le nombre de 10 catéchumènes a déjà cet effet, puisqu'il fait partout abandonner le cérémonial des adultes tel qu'il est prescrit, et constitue une cause grave légitimant la dispense contenue au can. 755 § 2.

Un groupe de 10 catéchumènes nous semble donc constituer, vu le contexte, une *baptizandorum multitudo* ; en tout cas, un ensemble de 20, et a fortiori de 40 ou 50 catéchumènes, fait certainement jouer la rubrique en question.

ritus ad Baptismi essentiam non pertinentes : ces mots indiquent la matière touchée par la concession. Le mot *ritus* doit évidemment être pris dans son sens plénier : gestes et paroles, et non gestes seulement. Le texte en effet ne distingue pas ; de plus, comme nous l'avons vu, toute la difficulté du cérémonial intégral provient de la répétition des prières, et non des gestes. Il s'agit donc ici de tous les gestes et paroles qui ne concernent pas la validité du Baptême, à sa-

voir toutes les cérémonies. Seules l'infusion de l'eau et les paroles sacramentelles *N...*, *ego te baptizo*, etc. ne sont pas touchées par la présente rubrique et continuent à être régies par la rubrique n° 39.

La concession faite par la rubrique n° 53 est double :

1° *vel pluribus simul adhibeantur* : les rites (gestes et paroles) qui, vu le nombre des catéchumènes, ne peuvent être raisonnablement répétés pour chacun, seront exécutés conjointement pour plusieurs. Il s'agit donc bien ici de tous les rites indiqués *singulariter singulis* dans le cérémonial intégral. Les autres prières sont mises *in plurali pro pluribus*, en vertu des rubriques se trouvant dans le corps même du cérémonial.

2° *vel urgente necessitate omittantur* : une nouvelle condition est ici posée : une telle nécessité qui puisse justifier l'omission de certaines ou même de toutes les cérémonies. Si le cas est fort rare, il peut se vérifier cependant, par exemple s'il arrive qu'un seul prêtre doive conférer le baptême en un jour à plusieurs centaines de catéchumènes. Omettant tout le reste, il se contentera de verser l'eau sur chacun et de réciter chaque fois les paroles sacramentelles (1). Mais laissons de côté ces circonstances tout à fait exceptionnelles et revenons-en à la première concession qui, elle, concerne une situation très fréquente dans les pays de missions.

On remarquera que l'expression *pluribus simul adhibeantur* est fort large et permet des applications diverses. Retenons-en trois. Il reste toujours bien entendu que le rite sacramentel est répété pour chacun.

Première application : On partage l'ensemble des catéchumènes en trois ou quatre petits groupes. Le prêtre passe d'un groupe à l'autre, répétant pour chaque groupe les prières indiquées *singulariter singulis* mises au pluriel, et faisant sur le chef de file de chaque groupe les gestes prescrits. Les prières in *plurali pro pluribus* ne sont dites qu'une fois pour tous les groupes réunis. Cette manière de faire s'inspire un peu de la concession accordée par Paul III aux missionnaires des Indes occidentales (2). Elle a cependant l'inconvénient de faire répéter trois ou quatre fois les nombreuses prières *singulariter singulis* déjà mises par ailleurs au pluriel, et de frustrer la plupart des catéchumènes de la participation directe aux rites et sacramentaux.

Deuxième application : Toutes les prières, mises au pluriel, ne sont dites qu'une fois, et tous les gestes ne sont faits qu'une fois sur un

(1) Le cas s'est vérifié il n'y a pas si longtemps dans les missions du Chota-Nagpur. Cfr Josson, *La Mission du Bengale Occidental*, II, p. 154 et note.

(2) « Sal, saliva, capella et candela ponatur duobus vel tribus pro omnibus utriusque sexus tunc baptizandis ». Paulus III in Const. « Altitudo Divini Consilii » pro Indiis occidentalibus, 1 juin 1537.

unique chef de file. Méthode rapide assurément, mais qui reprend un des inconvénients de l'application précédente, et ne semble justifiable que dans des cas d'urgence extraordinaire.

Troisième application : On tâche de concilier la suppression des répétitions fastidieuses avec la participation directe de chaque catéchumène à la cérémonie. Voici donc comment cette formule simplifiée se présente :

1°) omission des psaumes et prières des n^{os} 1 à 4, puisque la rubrique ordinaire dit elle-même : *si temporis ratio ferat* ; omission de 2 ou même des 3 interrogations au sujet du nom (n^{os} 5, 35 et 37) ([3]) et de toutes les apostrophes (n^{os} 5, 6, 9, 10, 15, 29, 35, 38, et 50).

2°) toutes les prières *singulariter singulis* (et a fortiori les autres) sont mises au pluriel ; chacune n'est récitée qu'une seule fois pour tous les catéchumènes ensemble, avant le geste qui l'accompagne.

3°) tous les gestes (signes de la croix sur le front, la poitrine, le corps, etc., exsufflation, inhalation, imposition de la main sur la tête, onctions, rites du sel, de la salive, de la robe blanche, de la chandelle) sont répétés pour chacun, en silence, après la prière correspondante, dite au pluriel pour tous ([4]).

Il est bien entendu que la prière dite, le prêtre passe directement à la signation correspondante répétée sur chacun avant de commencer la prière et les signations suivantes.

4°) comme nous l'avons dit, l'infusion de l'eau et les paroles sacramentelles, précédées du nom et de l'interrogation du nom, sont répétées pour chacun.

Comme on le voit, cette méthode est très simple. En suivant le texte du Rituel, toutes les modifications apportées s'indiquent d'elles-mêmes. La seule légère difficulté pratique est de mettre incontinent au pluriel les textes écrits au singulier. On y pourvoit en préparant dans le Rituel les corrections nécessaires, ou mieux, en fai-

---

(3) Cette omission nous semble implicitement comprise dans la concession du n. 53. Ce serait en effet perdre une bonne part du bénéfice de la dite rubrique, que de devoir interroger trois fois, en latin et en langue indigène, chaque catéchumène, qui, intimidé et désorienté, ne répondrait qu'avec hésitation et lenteur. Cependant pour maintenir un rite ancien qui contribue beaucoup à donner à la cérémonie un caractère très personnel, il serait peut-être bon de faire l'interrogation du n. 37, une seule fois en latin, et *singulariter singulis* en langue indigène, tout juste avant la collation du rite sacramentel. La perte de temps serait minime et un beau rite serait maintenu.

(4) Peut-être l'exsufflation, l'inhalation et le signe de la croix *in toto corpore* pourraient-ils ne se faire qu'une seule fois pour tous à distance, tout comme cela se fait pour l'imposition collective de la main pendant certaines oraisons.

sant préparer un livret ad hoc contenant tout le cérémonial adapté et simplifié.

Cette troisième application du cérémonial simplifié des adultes semble à tous égards plus satisfaisante que les deux premières.

Nous avons présenté les trois solutions admises par le Rituel. Puisque la première, cérémonial des adultes intégral, est inapplicable, le choix ne peut se faire en pratique qu'entre le cérémonial des adultes simplifié et celui des enfants. Auquel des deux convient-il de donner la préférence ? Plusieurs raisons recommandent, nous semble-t-il, le cérémonial du baptême des adultes.

1°) *le cérémonial simplifié des adultes semble plus conforme à l'esprit de l'Eglise.*

L'Eglise ayant composé deux cérémoniaux du baptême, l'un pour les enfants, l'autre pour les adultes, avec des gestes et des paroles adaptés aux conditions respectives des uns et des autres, il entre certainement dans son intention que chacun soit effectivement employé selon sa destination propre. Or, la presque totalité des baptêmes d'adultes ayant lieu dans les pays de missions, l'usage du cérémonial des enfants pour les catéchumènes de ces régions produit cette anomalie que le cérémonial des adultes n'est pas employé dans la plupart des cas pour lesquels il a été précisément composé.

Dans le cas du cérémonial des adultes simplifié, l'application de la rubrique 53 s'avère une *adimpletio legis.* Cette rubrique ordonne en effet que, dans tel cas déterminé, on agisse de telle manière : *Si vero... tunc... adhibeantur.* Le prêtre qui, par suite de la présence de 25 catéchumènes, dit au pluriel les prières indiquées *singulariter singulis,* suit tout simplement les prescriptions liturgiques et se montre tout aussi docile au désir de la sainte Eglise que celui qui, à cause de 3 catéchumènes, dit au pluriel les prières indiquées *in plurali,* au lieu de les répéter pour chacun. Et il ne lui faut même pour agir de la sorte aucune permission (5).

Au contraire, l'application du can. 755 § 2 est une *dispensatio legis* (6), et donc, comme le disent les canonistes, un *vulnus legis* qui,

---

(5) Nous ne parlons pas ici d'une permission disciplinaire, qu'il serait prudent de demander à l'autorité ecclésiastique pour ne pas nuire inconsidérément à l'uniformité des usages reçus.

(6) Cfr Claeys-Boúúaert-Simenon, *Manuale Iuris Canonici,* T. II, n. 37, 4. La présence des mots *dispensatio* ou *dispensare* n'est pas nécessaire pour établir que le can. 755 § 2 contient une dispense et non une simple *licentia* qui, elle, serait une *adimpletio legis.* Par exemple le can. 978 § 2 parle, de l'avis des canonistes, d'une dispense, sans que le nom y soit cependant exprimé. Dans le can. 755 § 2 les termes *gravi* et *indulgere* indiquent suffisamment qu'il s'agit d'une vraie dispense de la loi. Que l'on compare du reste

bien que parfaitement licite lorsque la cause grave et raisonnable est établie, n'en est pas moins en conflit avec l'universalité de la loi ecclésiastique, et exige l'intervention d'une autorité accordant cette dispense qui ne peut être présumée.

On objectera peut-être que, si la rubrique 53 est préférable, le can. 755 § 2 devient superflu. Nous répondons qu'au contraire le dit canon, ayant une portée plus grande que la rubrique 53, vient parfaitement à point dans tous les cas où les motifs de dispense sont autres qu'une cause de nombre. Dans ce canon l'unique motif de la *multitudo* fait place à n'importe quelle *gravis et rationabilis causa.* En voici une application pratique. En Chine, la pudeur s'oppose à ce qu'on emploie le cérémonial des adultes pour baptiser les femmes, à cause du grand nombre d'attouchements qui y sont contenus ; l'Ordinaire du lieu pourra donc en dispenser, même pour une seule femme, en vertu du can. 755 § 2 ; dans ce cas, la rubrique 53 serait inopérante.

On insistera peut-être en disant que, le Code ayant pourvu maintenant d'une manière générale à toutes les difficultés que peut causer l'application du cérémonial intégral, il est désuet d'employer encore une rubrique prescrite plusieurs siècles avant l'élaboration du Code. Il faut répondre que dans les récentes éditions du *Rituale Romanum... ad normam Codicis Iuris canonici accomodatum* la dite rubrique a été expressément maintenue, et non seulement maintenue mais encore adaptée aux nouvelles conditions géographiques des missions catholiques. Les anciens rituels disaient en effet sous le n° 57 : *Si vero ob baptizandorum multitudinem, ut in India et novo Orbe quandoque contingit...* Cette détermination géographique qui correspondait jadis à l'entièreté des terres de missions ne concordant plus avec leur étendue actuelle, les correcteurs du Rituel ont donné à la rubrique la tournure plus générale qu'on a lue plus haut. Il y a là un signe évident de la volonté de l'Eglise que même après le Code la rubrique 53 soit encore bel et bien appliquée.

2°) *Le dit cérémonial est préférable pour les catéchumènes* : D'abord, parce qu'il contient un beaucoup plus grand nombre de sacramentaux que celui des enfants : signes de la croix, impositions des mains, etc. Ensuite, parce qu'il les porte davantage à la dévotion : dans le cérémonial des enfants, chaque catéchumène reste, pendant presque toute la durée de la cérémonie, immobile « sans qu'on s'occupe de lui », le prêtre étant occupé à réciter les prières sur les 49 autres néophytes. Le cérémonial simplifié des adultes au contraire

---

avec les canons qui requièrent seulement la permission de l'autorité ecclésiastique pour agir licitement; par exemple : c. 114, c. 139 § 3, § 4, c. 141 § 1, c. 143, c. 484 § 1, etc.

est beaucoup plus varié et suscite plus d'intérêt : le prêtre va et vient, récite une formule sur tous, puis vient exécuter un rite très court sur chacun ; tous s'agenouillent, se lèvent, récitent des prières en commun, reçoivent plusieurs fois un rite de la main du parrain, etc. Les indigènes, souvent friands de manifestations extérieures, goûtent spécialement cette cérémonie, plus démonstrative.

3°) *Le dit cérémonial porte davantage à la dévotion le ministre lui-même* : nous avons déjà dit que celui-ci ne peut répéter 50 fois avec vraie dévotion et attention les 13 prières du cérémonial des enfants, qui doivent se dire *singulariter singulis*. Au contraire dans le cérémonial simplifié des adultes, toutes les prières ne se disant qu'une seule fois, le prêtre pourra les prononcer tout à l'aise, appliquant son esprit au sens très élevé qui y est contenu. Cette seule considération nous paraît déterminante, et nous connaissons pas mal de missionnaires qui se sont laissé décider par elle.

4°) *Enfin le dit cérémonial est encore plus expéditif que celui des enfants*. Avec celui-là en effet le missionnaire peut baptiser à l'aise une cinquantaine de catéchumènes du même sexe en une petite heure, et la cérémonie ne sera qu'un peu plus longue si le même prêtre doit baptiser hommes et femmes à la fois.

Cette considération n'est pas moins digne d'intérêt que les précédentes. Les jours de baptême collectif, le missionnaire se trouve pressé par des occupations beaucoup plus nombreuses que de coutume, et le gain d'un certain temps peut lui être précieux.

De plus, dans les climats froids il y a avantage à ne pas prolonger outre mesure la cérémonie. En Mongolie, par exemple, où les catéchuménats ne peuvent s'ouvrir qu'en hiver, les baptêmes doivent souvent être conférés dans des églises non-chauffées où règne un froid de 25 degrés sous zéro. Il est très pénible alors, tant pour le missionnaire que pour ses catéchumènes, pauvres et mal vêtus, d'être trop longuement retenus à l'église.

Ces divers avantages ont fait adopter le cérémonial simplifié des adultes par tous ceux qui en ont tenté l'essai.

Scheut (Bruxelles). Albert MAUS, C. I. C. M.

NOTES PASTORALES

L' « Apostolat de l'Assistance aux mourants » aux États-Unis.

En dehors de la prière, est-il impossible de rien faire pour le salut éternel des moribonds non-catholiques qui sont dans la bonne foi et n'ont, par contre, manifesté nulle intention de se convertir ?

Tel est, dans des pays comme les Etats-Unis où les catholiques sont la minorité, le problème auquel se heurtent, quasi quotidiennement, les prêtres, les religieux et les laïques zélés. Pour ne citer qu'un exemple : une enquête récente, menée aux Etats-Unis et au Canada par une commission de la Société des Hôpitaux catholiques, montre que plus de la moitié des malades en traitement sont des non-catholiques. Ajoutons que quantité d'américains ne sont jamais entrés et n'entreront probablement jamais en contact direct avec l'Eglise catholique, et qu'on a tout lieu de croire que la majorité d'entre eux est de bonne foi.

Sans nier qu'un certain nombre ne pratique aucune religion, il reste vrai que le non-catholique moyen désire « être sauvé », surtout lorsqu'il se sent tout près de l'éternité. Un préjugé invétéré ne lui inspire que de la haine pour ce qu'il pense être l'Eglise catholique et néanmoins il désire sincèrement ce que l'Eglise seule, nous le savons, est à même de lui donner. Il va de soi que l'Eglise qu'il hait n'existe que dans son imagination ; il n'en est pas moins certain que ses idées, aussi tenaces que fausses, sur l'Eglise interdisent pratiquement au prêtre l'accès à son lit de mort. C'est par principe qu'il rejette jusqu'à la seule suggestion du Catholicisme, au point qu'en bien des cas il la prend pour une insulte formelle à son intelligence. A supposer même (supposition rarement vérifiée dans les cas dont nous parlons) qu'il possédât le niveau intellectuel suffisant pour reconnaître combien peu son préjugé est fondé en raison, et que la mort consentît au délai suffisant pour l'en convaincre, on se buterait encore, comme à un insurmontable obstacle, même en ce moment tragique, à un refus catégorique du malade de discuter la question.

Parmi ces malades, il en est — c'est en particulier le cas pour ceux dont l'éducation a plus ou moins subi l'influence d'une des multiples sectes du Protestantisme — qui se font une idée très inexacte de la justification et sont convaincus que le *repentir* des péchés, dans le sens catholique de ce terme, n'est aucunement requis pour le salut. D'autres ne sont pas baptisés, du moins, pas validement, ou ne sont pas susceptibles de comprendre la nécessité

du baptême. Pour ceux-ci l'unique moyen de salut consiste apparemment à faire un acte d'amour parfait de Dieu ou de contrition parfaite.

Ce fut la conscience de ce problème et le désir d'y apporter une solution pratique qui décidèrent Mgr Raphael J. Markham de Cincinnati (Ohio, U.S.A.) à fonder l'« Apostolat de L'Assistance aux mourants ». La genèse de ce mouvement, son but, ses méthodes, les motifs qui le légitiment, les résultats jusqu'ici obtenus forment la matière d'une brochure publiée par ce même ecclésiastique sous le titre « Apostolate to Assist the Dying ».

Aussi simple que pratique est la méthode proposée. Elle consiste essentiellement à mettre entre les mains du malade non-catholique une petite carte enluminée dont ni l'aspect ni le contenu explicite ne révèlent l'origine catholique, mais qui contient tous les actes nécessaires et suffisants pour le salut. Le texte original anglais a déjà été traduit en plusieurs langues. Voici la version française utilisée au Canada :

Je crois en un seul Dieu. Je crois que Dieu récompense les bons et punit les méchants.

Je crois qu'il y a trois personnes divines en Dieu : Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit.

Je crois que Dieu le Fils s'est fait homme sans cesser d'être Dieu. Je crois qu'Il est mon Seigneur et mon Sauveur, le Rédempteur du genre humain, qu'Il est mort sur la Croix pour le salut de tous les hommes, qu'Il est mort aussi pour moi.

Je crois, sur l'autorité de Dieu, toutes les choses qu'Il a enseignées et révélées.

O mon Dieu, donnez-moi une foi forte. O mon Dieu, aidez-moi à croire avec une foi vive.

O mon Dieu, qui êtes toute Bonté et toute Miséricorde, j'espère sincèrement être sauvé. Aidez-moi à faire tout ce qui est nécessaire pour mon salut.

J'ai commis beaucoup de péchés dans ma vie, mais maintenant je m'éloigne d'eux et je les hais. Je suis triste, sincèrement triste de tous ces péchés, parce que je Vous ai offensé, mon Dieu, qui êtes toute Bonté, toute Perfection, toute Sainteté, toute Miséricorde et Amabilité, et qui êtes mort sur la Croix pour moi.

Je Vous aime, o mon Dieu, de tout mon cœur. Pardonnez-moi, je Vous en supplie, de Vous avoir offensé.

Je promets, o mon Dieu, qu'avec Votre aide je ne Vous offenserai plus jamais de nouveau.

Mon Dieu, ayez pitié de moi.

L'Imprimatur a été dûment obtenu de l'autorité ecclésiastique en même temps que la permission de ne pas le reproduire. Rien dans la carte qui soit une tentative de supercherie ; tout y convient autant aux non-catholiques bien pensants qu'aux catholiques eux-mêmes. On s'est évertué à en rendre la présentation aussi attrayante que possi-

ble. La profession de foi et les prières, imprimées en caractères agréables et lisibles, sont encadrées d'un motif s'inspirant de l'acanthe, thème ornemental généreusement exploité par l'architecture grecque mais dépourvu de symbolisme religieux. Le seul plaisir des yeux mérite à la carte plus qu'une lecture en diagonale, et on y regarderait à deux fois avant de la jeter. Elle a tout à fait de quoi servir de joli cadeau à offrir à un malade.

L'acte d'attrition a été omis à dessein, en vue de concentrer toute l'attention sur l'acte de contrition parfaite sur lequel en bien des cas doit se limiter l'effort de l'apostolat.

On a émis la suggestion de rédiger pour les juifs et les païens une formule spéciale omettant la mention de la Trinité et de l'Incarnation. Cependant, l'apostolat des mourants, sans ignorer le désaccord des théologiens sur la nécessité pour le salut de la foi explicite en ces deux mystères, a jugé qu'une pareille rédaction serait à tout le moins une tromperie et pourrait occasionner un tort énorme.

La petite carte commença par n'être destinée qu'à l'usage privé. Mais un exemplaire vint un jour à tomber sous les yeux de son Exc. Mgr John T. McNicholas, Archevêque de Cincinnati. Entrevoyant les possibilités ainsi ouvertes et mesurant l'urgent besoin où l'on était de s'attaquer au problème précisément de cette manière, il fit envoyer à tous les hôpitaux catholiques d'Amérique et au clergé de son archidiocèse une circulaire recommandant ce procédé et contenant un modèle de la carte.

Les résultats ont été des plus heureux et au delà de toute attente. On nous certifie qu'un très grand nombre de non-catholiques, gardant au cœur leur haine pour cette Eglise qui n'est qu'une création de leur imagination, sont morts en murmurant en toute ferveur et sincérité la « prière catholique acceptable pour des non-catholiques ».

Son Exc. Mgr Wade, des îles Salomon, déclare que la carte est d'un usage presque général chez les prêtres et les religieux de sa Mission lorsqu'ils ont à préparer au baptême un païen mourant. Chose plus étrange, des ministres luthériens ont traduit la formule en allemand, en suédois, en norvégien à l'usage de leurs hôpitaux ; de leur côté certains pasteurs protestants l'emploient telle quelle pour leurs offices religieux et l'administration des malades et des mourants. Impuissants à donner à leurs fidèles les consolations de la seule vraie Eglise, ils ne peuvent rien faire de mieux que de les aider à produire les différents actes suggérés par la carte. Rappelons en effet que cet « Apostolat » s'adresse uniquement à l'hérétique matériel, au non-catholique de bonne foi auquel il est inutile ou même impossible de proposer l'entrée dans l'Eglise. Ainsi donc, ces pasteurs protestants rendent à cette catégorie de malades à peu près le même service que pourrait leur rendre un prêtre catholique.

Cet « Apostolat » ne cherche en aucune façon à dissimuler cette vérité que l'Eglise catholique est la voie régulière du salut, et que quiconque la tient pour la véritable Eglise tombe sous l'obligation grave d'y entrer. Il n'a donc pas la moindre prétention de fournir un « Ersatz » de la conversion. Pareille tentative serait le négation même de l'hypothèse qui est à la base de l'« Apostolat », son objectif direct étant d'atteindre ceux-là seulement qui, en raison de leur éducation, de malentendus et de préjugés, ne sont pas en état de donner une adhésion *explicite* à la foi catholique.

Pourtant quoique la conversion soit en dehors de ses visées, celle-ci en fut plus d'une fois le consolant contre-coup.

En outre, ces cartes ont été trouvées d'un très précieux appoint dans la préparation régulière d'un converti. Pourvu qu'il soit bien disposé et qu'il désire sincèrement entrer dans l'Eglise, la récitation convaincue et fervente de la prière proposée sera, presque toujours, un acte de contrition parfaite. Dans ce cas, le prêtre aura le grand avantage d'instruire une personne jouissant de l'état de grâce et qui sera sauvée si elle vient à mourir avant d'avoir pu être baptisée.

Enfin, ces cartes peuvent être utilisées avec profit par certains catholiques qui peut-être se soucient assez peu de faire des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition parfaite.

Que répond l'« Apostolat » à ceux qui craindraient, dans la méthode employée, un compromis avec l'hérésie ? Il fait remarquer que les actes suggérés par la carte sont précisément ceux que tout catholique, prêtre, religieux ou laïque, doit en conscience essayer d'obtenir d'un moribond non-catholique qui est de bonne foi, mais se refuse, par suite d'une ignorance invincible ou de préjugés, à entrer dans l'Eglise. C'est l'enseignement commun de l'Eglise qu'une telle personne, baptisée ou non, fait, en s'appropriant les actes que la carte lui propose, tout ce qui est nécessaire à sa justification. Si elle n'est pas baptisée, on suppose, bien entendu, qu'elle ignore la nécessité du baptême. Dans ce cas, l'acte de contrition parfaite ou de parfait amour implique pour elle le baptême de désir. Est-elle baptisée, le prêtre pourra, sous réserve de certaines conditions et après la préparation indiquée, lui donner secrètement une absolution conditionnelle (1).

Bref, « l'Apostolat » cherche à mettre ces moribonds sur le chemin de la vie éternelle en excitant en eux le désir sincère de faire tout ce que Dieu demande pour qu'ils soient dans l'âme de l'Eglise, en obtenant pour eux cette foi, cette espérance et cette charité, nées de la grâce, qui de soi sont catholiques et qui seules ouvrent le ciel.

J. CONWAY, S. I.

(1) Cfr Génicot-Salsmans, Theologia Moralis, 13e éd. 1936, II, n. 298.

Mission générale ou généralisée

A la mission « isolée », dans le cadre d'une seule paroisse, s'oppose la mission « générale » qui atteint en même temps toutes les paroisses d'une grande ville, ou, aussi, la mission « généralisée » qui s'étend seulement à un nombre plus ou moins considérable de ces paroisses selon les possibilités. L'expérience de missions « générales » a été faite à plusieurs reprises en ces dernières années en Allemagne, par exemple à Cologne, à Berlin, à Munich ; cette année une mission générale a lieu à Londres, avec cette particularité cependant qu'elle est donnée *successivement* dans les diverses parties de la ville : une autre combinaison y eût été impossible à cause de l'énorme étendue de la ville et de la difficulté de disposer en même temps d'un si grand nombre de prédicateurs capables. Cette dernière raison impose à plus d'un pays, et au nôtre en particulier, de préférer dans les très grandes villes les missions « généralisées » aux missions absolument « générales » ; il ne faut pas en effet que la « quantité » puisse nuire à la « qualité » d'une mission. L'on ne peut trop exiger des prédicateurs d'une mission moderne de grande ville.

La mission généralisée (ou générale) offre de grands avantages et écarte plusieurs inconvénients et lacunes des missions isolées.

Nouveauté ?

La mission généralisée est un produit de notre temps. Notre époque a fourni à la vie — à la vie religieuse aussi — des cadres nouveaux : l'un des principaux est la « grande ville ». C'est là un fait que nous devons accepter : nous avons à tenir compte non seulement des difficultés particulières qu'il crée, mais aussi des possibilités nouvelles qu'il peut offrir pour l'organisation de la vie religieuse.

La grande ville, dit-on, n'a pas encore trouvé le Christ. Ne devrait-on pas se demander également si les chrétiens ont déjà découvert la grande ville ? Dans ce cadre neuf se développe un esprit nouveau, dont un élément est l'expérience collective, l'esprit de la cité, ce que les Allemands appellent « Massa-erlebnis ». Nous devons accepter ce facteur psychologique et l'utiliser en faveur de la vie religieuse, comme l'ont fait, dans un but profane, les dirigeants politiques et sociaux.

C'est ce but que vise l'effort de la mission généralisée. A Gand, à Courtrai et, dans une certaine mesure, à Anvers, eurent lieu semblables missions. Reste à savoir si celles-ci, en tant que missions généralisées, ont toujours été adaptées et données assez méthodiquement, de telle façon que l'on ait pu utiliser avec le plus grand profit possible tous les moyens offerts par le cadre de la grande ville.

Essayons de dégager de ces expériences tentées en Belgique et ailleurs quelques traits de cette technique nouvelle. Nous ne prétendons pas donner ici de l'inédit, du nouveau ; nous voudrions seulement, en une note très simple, attirer l'attention des prêtres qui nous lisent sur les avantages de ces essais récents.

Avantages de la mission généralisée.

Elle nous offre un premier avantage : celui d'écarter plusieurs fâcheux inconvénients de la mission isolée. Tout d'abord la mission isolée permet difficilement d'établir une statistique fidèle, à cause des « amateurs » d'autres paroisses qui participent régulièrement aux missions de toutes les paroisses qu'ils peuvent atteindre. Ensuite, une mission isolée reste « isolée » ; la paroisse peut être travaillée puissamment, au dehors le mouvement se perd et l'atmosphère se dissipe ; il se fait du reste aujourd'hui que la plupart des paroissiens vivent et travaillent à longueur de journée à l'extérieur de leur paroisse. Le cadre de la grande ville agit dans ce cas comme un étouffoir alors qu'il devrait faire office de résonateur. Ajoutez-y que ce mouvement et cette impulsion doivent être renouvelés pour chaque paroisse, et cela demande beaucoup d'efforts.

Or, dans une mission, ce « mouvement » est un élément spécifique indispensable : c'est ce qui distingue une mission d'une semaine religieuse ou d'une octave. Des choses que l'on considérait, peu de mois auparavant, comme impossibles ou invraisemblables se produisent en temps de mission grâce à cette puissante impulsion collective. Bien des gens — même du dehors — qui ne pouvaient être conquis par le raisonnement sont entraînés par le mouvement général. Cette impulsion n'est pas tout, loin de là ! mais elle est irremplaçable : la préparation visera, par-dessus tout, à lui donner le branle.

Dans une grande ville, où naissent et s'entre-croisent tant de mouvements profanes, il est très malaisé de faire démarrer un mouvement religieux. Ce que l'on parvient à obtenir en un point est noyé dans l'ambiance. Pourtant la grande agglomération nous offre des moyens particuliers de susciter un mouvement de masse, à condition de la travailler dans son entièreté, afin qu'elle agisse comme un résonateur, un haut-parleur.

Quoi qu'en disent certains, il y a de véritables masses de croyants dans nos grandes cités ; il ne leur manque que la mobilisation, le contact, pour que la majorité en prenne conscience. Avant l'activité religieuse et sociale du prêtre Carl Sonnenschein (1876-1929), Berlin comptait déjà, pour une population de 4,5 millions d'habitants, 400.000 catholiques. Cela fait environ 10 %, c'est peu. Ils se sentaient submergés par la masse. Mais du jour où Sonnenschein réussit à ébranler ces groupes et à les mettre en contact, les catholiques berlinois

s'aperçurent qu'ils étaient « très nombreux », ils prirent conscience de leur force, leur fierté s'accrut et en même temps leur influence dans la capitale. Dans ce sens, on peut appeler Sonnenschein un grand « éveilleur de cité ». La mission généralisée offre une excellente occasion de réaliser pareille mobilisation. Cette impression de force, ce sentiment de solidarité, cette fierté catholique et aussi cette conscience de la responsabilité sont certainement un fruit précieux et durable de l'« expérience collective » que donne une mission générale.

L'esprit paroissial est indispensable dans une grande ville bien plus qu'ailleurs. Il ne peut cependant étouffer un sain et non moins nécessaire « esprit de cité ». La « civitas » — l'ancienne « dioecesis » — est, elle aussi, un milieu providentiel, offrant ses moyens pastoraux propres qui concourent effectivement, bien que de façon indirecte, au bien des diverses paroisses. La petite « ecclesiola » ne peut entraver la marche de la plus grande « Ecclesia ».

Parvenues peu à peu à l'âge de la maturité, après l'ivresse de la puberté qui succède à une période de croissance inorganique, nos grandes cités modernes sont à nouveau en quête d'une âme. Nous devons tâcher d'utiliser religieusement cet amour de la cité. L'âme de nos villes flamandes est chrétienne : nombreux seront ceux qui, s'étant égarés dans l'ivresse juvénile des villes grandissantes, retrouveront leur foi, en retrouvant l'âme de leur cité. Les nouveaux quartiers de nos faubourgs se montrent bien quelque peu impertinents et audacieux, pareils à de jeunes filles à peine émancipées, mais bien vite ils retrouvent l'orgueil de la vieille cité dont ils sont issus. Ils ont de clairs appartements, des quartiers ensoleillés, mais le cœur de la ville bat dans l'antique cité, son âme demeure dans la pénombre des cathédrales !

Nous devons nous efforcer de gagner pour notre religion cet amour de la cité. Lorsque nous constatons l'ardeur que déploient les bureaux de propagande de nos villes pour faire connaître et valoir leur cité, ne peut-on qualifier d'étrangement arriérée l'attitude de nos citadins catholiques, qui, fiers de ne rien ignorer de leur ville, de son histoire et de son folklore, ne savent rien de sa vie religieuse ! Ne serait-ce point une excellente préparation à la mission généralisée d'éditer une brochure, ou plutôt un beau livre, richement et élégamment illustré, exposant de façon sobre mais précise la vie catholique de la cité ? N'oublions pas que bien des gens changent fréquemment de paroisse et pourraient employer utilement un « plan catholique » de la ville. Et pourquoi n'organiserait-on pas une grande exposition de la vie catholique à l'occasion de la mission généralisée ? (1)

---

(1) Cfr *N. R. Th.*, avril 1939, L. De Coninck, S. I., *Ut dum visibiliter cognoscimus*, p. 439.

Avantages pour la préparation de la mission.

La propagande d'une mission généralisée — nous avons en vue la propagande externe — gagne en profondeur et en étendue. Le matériel (affiches, tracts, etc.) peut être plus soigné, mieux adapté à la mentalité et aux circonstances locales, et, vu le tirage plus élevé, moins coûteux. Le concours de la presse locale peut être obtenu plus efficacement ; les émetteurs locaux de radio peuvent être mis à profit. Des classes sociales déterminées (les intellectuels, par exemple) peuvent être atteintes, dans des réunions communes, de façon mieux adaptée et plus approfondie. Le contact entre les missionnaires et avec le clergé paroissial est mieux assuré ; les doutes et points controversés peuvent être examinés en commun (exemples : cas de morale conjugale, continence périodique, etc.). Des situations locales peuvent être plus sûrement étudiées et comprises (presse, cinémas, anomalies existantes). Les curés sont stimulés par une saine émulation ; les paroisses plus faibles ou plus déshéritées sont encouragées et entraînées dans le courant général. Les principaux avantages de la préparation peuvent se résumer en deux mots : économie de fatigue et de frais, rendement accru.

En ce qui concerne la propagande personnelle, obtenue par les visites à domicile et l'apostolat d'homme à homme, la formation théorique et pratique des laïcs peut être plus solidement organisée. Les groupements interparoissiaux — Action catholique, gildes, ligues, etc. — peuvent exécuter ensemble les consignes données et y associer toutes leurs forces.

Les facilités, le soutien et l'aide que l'on peut obtenir de la part des autorités civiles ne sont nullement à dédaigner. Même quand l'administration communale serait anticléricale, il lui serait malaisé de méconnaître ou de combattre une entreprise de cette envergure.

Avantages pour l'exécution même de la mission.

La mission elle-même gagnera en puissance d'entraînement, parce qu'elle aura plus d'unité. Le programme quotidien et hebdomadaire, l'horaire, pourront être examinés, arrêtés ensemble d'avance. Un leitmotiv peut être choisi (messe du dimanche, la famille), qui imprégnera tous les exercices.

On pourra organiser des réunions de masse dans les Palais des sports ou en plein air : hommage solennel à la Sainte Vierge pour les femmes, fête du Christ-Roi pour les hommes. L'on peut alors y inviter les plus hautes autorités civiles et ecclésiastiques.

Certaines catégories de personnes obtiendront plus aisément des réunions spéciales : malades, personnel d'hôtels, de tramways, de taxis, police, marins, étrangers.

On se mettra d'accord avec les écoles du soir, du moins avec les écoles libres, éventuellement même avec les écoles officielles ; les diverses sociétés seront averties à temps, afin qu'elles laissent libres dans leurs programmes les semaines de la mission. Les églises de couvents seront naturellement priées de ne pas organiser en ce temps des solennités spéciales, ou du moins de laisser libres les heures d'exercices de la mission. Une croisade générale de prières pourra enfin être demandée dans tous les couvents et écoles de la grande ville.

Avantages pour les résultats de la mission.

Les résultats ne peuvent qu'être intensifiés par l'unité d'action. Le leitmotiv donné par la mission sera largement diffusé et exécuté, à la faveur d'une liaison plus étroite et plus ferme.

Obstacles et dangers.

Première objection : Où trouver un si grand nombre de prédicateurs, pleinement à la hauteur de cette tâche ?

Nous sommes tous d'accord : la quantité ne peut jamais nuire à la qualité. Il faut exiger beaucoup des missionnaires de grande ville. Ils doivent adapter parfaitement le niveau de leur prédication à celui de la culture moderne d'une grande cité.

Toutefois, ne faussons pas les exigences légitimes. Ne nous abaissons pas à un culte de la personne, qui se révèle peu chrétien et encore moins sacerdotal et contre lequel saint Paul protesta avec indignation. Les croyants doivent reconnaître dans le prêtre l'envoyé de Dieu ; nous, prêtres, devons en ce point donner l'exemple et nous opposer à toute recherche déplacée de la sensation et à toute espèce de snobisme. L'histoire et l'expérience quotidienne enseignent que ce ne sont pas toujours les prédicateurs les plus éloquents, moins encore les plus renommés, qui font le plus de bien.

D'autre part, qu'appelle-t-on parfois « le succès » ? Soyons moins préoccupés de l'action en étendue qu'en profondeur. La pratique de la chaire et surtout celle du confessionnal montrent qu'une mission est plus qu'une prédication : c'est une action, une technique, une spécialité. Un conférencier fameux, un brillant orateur ne sont guère pour cela des missionnaires. Il faut y joindre l'expérience, le tact ; il faut connaître la psychologie du peuple et de la masse, et posséder les dispositions requises par la technique spéciale de la mission populaire. Ajoutez-y le « magnétisme » du missionnaire ; il crée une atmosphère par toute sa personnalité. Tous nous l'avons expérimenté ; ce n'est pas toujours le plus éloquent de l'équipe qui est le plus écouté.

Enfin, il n'est nullement nécessaire que les prédicateurs de la mission généralisée soient tous des hommes de première valeur. Une mission ne peut dégénérer en tournoi d'éloquence, ou en « marathon ». Les talents doivent être divers, ils se compléteront mutuellement ; les meilleurs donneront le branle ; les adjoints en seront favorisés et encouragés.

Il arrive, dans des missions isolées, que l'on se présente chez le curé quelques minutes avant l'instruction du soir : « qui prêche ce soir ? » Il ne faut jamais, à mon avis, donner de réponse à une question aussi indiscrète ; elle n'est pas seulement indiscrète envers le prédicateur, mais surtout à l'égard de la parole de Dieu. Nous préférons même que les prédicateurs évitent de se succéder à intervalles réguliers, afin que l'on ne puisse conjecturer d'avance qui parlera à tel moment déterminé. La mission doit rester une œuvre sainte.

Sans doute, dans les missions généralisées, les prédicateurs sont soumis à de plus grandes exigences. Tant mieux ! Puisse la mission généralisée devenir un stimulant, un détecteur d'énergies encore latentes ! Une demande accrue de missionnaires engagera peut-être l'un ou l'autre Supérieur religieux à consacrer plus d'hommes à ce ministère de première importance. Plus d'un orateur de talent, resté à l'écart de la mission populaire, apprendra à la goûter. Des conférences de missionnaires peuvent aussi contribuer à l'amélioration de la technique et du niveau de nos missions.

Deuxième objection : Elle provient de la crainte d'une *uniformité* trop rigide. Les paroisses d'une même ville diffèrent grandement entre elles par la structure, la densité, le caractère ; l'on ne peut les traiter toutes de la même façon. Une règlementation générale sera trop faible pour celle-ci et trop pesante pour telle autre.

Réponse : Les directives générales doivent être communes à la fois et souples, de manière à s'adapter aux circonstances variées tout en demeurant une règle efficace. Les paroisses plus faibles profiteront ainsi du voisinage des plus fortes, ainsi que du mouvement général ; les plus fortes trouveront l'occasion de mettre en œuvre la totalité de leurs énergies. Les charges financières pourront être judicieusement réparties ; le cas échéant, il sera créé un fonds commun de propagande auquel chaque paroisse apportera sa contribution, non d'après ses besoins, mais selon ses moyens ; les paroisses plus riches, mais moins peuplées, viendront par là en aide aux paroisses moins favorisées, quoique plus importantes.

Une objection occasionnelle : Telles paroisses de la ville viennent d'avoir leur mission ; vont-elles encore participer à la mission commune ? En principe, nous répondons par l'affirmative ; sinon ce décalage persistera indéfiniment ; une mission nouvelle d'ailleurs, ne

peut que leur faire du bien. A la rigueur, s'il est impossible de faire autrement, que ces paroisses se contentent d'un solide renouvellement de mission.

Dernière objection : Une telle mission ne provoquera-t-elle pas de *réaction* de la part des anticléricaux ? C'est possible. Nous veillerons pour notre part, au cours de la préparation et de la mission proprement dite, à éviter tout ce qui pourrait y donner prétexte ; nous écarterons scrupuleusement toute cause plausible de désagrément ou d'hostilité. Afin d'empêcher, par exemple, toute apparence de manœuvre politique, il sera utile de ne jamais organiser de mission généralisée au cours des années d'élections communales ou législatives. On peut néanmoins s'attendre à une réaction, même organisée ; mais elle servira de stimulant à une action plus vigoureuse et plus apostolique.

Anvers. L. ARTS, S. I.

VIE PUBLIQUE ET MORALE CHRÊTIENNE

Communauté internationale contre l'agression.

Du point de vue moral, le 15 mars 1939, jour de la suppression brutale de la Tchécoslovaquie et de l'occupation de Prague, fut le point de décadence le plus bas que le monde d'après-guerre ait atteint, le fond de l'abîme de l'injustice internationale. Tout s'unit pour conférer à cet acte la valeur d'un signe, d'un symbole : reniement, après cinq mois seulement, de la parole solennellement donnée aux co-signataires de Munich ; mépris cynique, sans aucun semblant de justification, des promesses les plus sacrées faites à un plus faible ; contradiction radicale du principe même qui avait inspiré toute la campagne en faveur des Allemands des Sudètes ; négation absolue de déclarations cent fois répétées devant l'Allemagne entière que jamais on n'annexerait de races étrangères ; procédés inouïs de contrainte morale et de violence militaire ; tout contribue à donner à cet acte une signification doctrinale éloquente : valeur absolue de la force, qui ne relève que d'elle-même et ignore le droit.

Ce fond de l'abîme fut atteint si brusquement, si brutalement qu'il y eut en Europe un instant de stupeur inouïe : fallait-il donc que l'humanité acceptât de répudier les principes séculaires de la justice, désormais périmés, et de ratifier, comme un progrès inévitable, la morale de la force, seule possible dans un monde sans âme, seule « réaliste » dans une société sans valeur spirituelle ? Qu'en un pareil moment il se soit trouvé un chef d'Etat catholique pour approuver par un télégramme de félicitations ce défi à la morale internationale, c'est un des indices les plus navrants du désarroi moral de cette heure tragique... Heureusement l'hésitation de l'Europe ne fut pas longue. On ne supprime pas en 24 heures un courant de justice supérieure qui, malgré tant de fautes commises, s'est formé et développé durant des siècles. Du reste l'instinct même de conservation des peuples ne pouvait que se raidir contre un acte néfaste, qui, en foulant aux pieds un Etat aujourd'hui, menaçait tous les autres pour demain.

Alors, par un de ces paradoxes dont la vie des peuples a le secret, l'acte qui tendait à briser le ressort moral dans les nations fut ce qui lui fit reprendre sa puissance et sa vigueur ; l'occupation de Prague fut en Europe le signal du relèvement après une longue faiblesse. La morale bafouée se venge en recréant à son service la force qui avait semblé lui manquer. Désormais les pires aveugles sont contraints de voir et l'agression du vendredi-saint contre l'Albanie enlèvera les dernières hésitations et les suprêmes illusions. Dans nos pays, ceux même qui étaient tentés de mépriser la morale comme

inexistante, comme « irréelle » dans les relations internationales, se voient forcés de recourir à elle comme au plus sûr et au plus ferme des « réalismes ». La violation du pays tchèque devient, dans la guerre larvée de 1937 à 1939, ce qu'a été en 1914 la violation de la Belgique : un centre de cristallisation morale. Lentement mais sûrement, par l'union des forces de paix, on remonte la pente qu'on avait rapidement descendue ; les formules de « sécurité collective », de « front commun contre l'agression », qu'on n'avait pas osé maintenir devant les ironies et les sarcasmes de ceux qu'elles gênaient, redeviennent peu à peu les idées-forces dans lesquelles on voit le salut.

Puisse-t-on ne pas s'arrêter en chemin, retrouver de plus en plus et appuyer de façon concrète et efficace les principes essentiels qui commandèrent la formation de la Société des Nations. On a vu maintenant où voulaient nous conduire ceux qui bafouaient l'idéal qui inspira ses fondateurs. Ce n'est pas sur le type de la société animale, sur le principe du droit du plus fort, du plus cruel ou du plus égoïste qu'on bâtira la société de demain. Qu'on le veuille ou non, cela restera toujours la grandeur de la pensée humaine de chercher des principes *universels,* valant pour tous et pour chacun ; l'homme qui réfléchit n'admettra jamais que la liberté des Tchèques soit comptée pour rien, parce que les Tchèques sont faibles, tandis que celle des Allemands des Sudètes passe au-dessus de tout parce que l'Allemagne est forte ; il n'admettra jamais que la liberté des Albanais ou celle des Grecs du Dodécanèse soient négligeables, tandis que les droits des immigrants italiens de Tunisie doivent être sacrés et inaliénables. Et on n'empêchera pas, malgré tous les « réalistes » d'hier, d'aujourd'hui et de demain, les volontés humaines de tendre de toutes leurs forces au progrès d'une organisation internationale des peuples qui puisse maintenir et sanctionner l'ordre et la justice collective au-dessus et, s'il le faut, en dépit des égoïsmes nationaux. Ce sont là vérités banales, et qui, pourtant, sont volontiers ignorées par beaucoup.

Le peuple tchèque, par son malheur, a rendu à l'Europe le sentiment de son devoir en même temps que le sens de son véritable intérêt ; l'Europe ne sera pacifiée dans la justice et l'ordre que lorsque la nation tchèque aura recouvré sa pleine et entière indépendance.

Communauté nationale.

L'union des nations libres contre l'agression violente ne peut être efficace que si, au sein de chacune d'elles, se maintient ou se renforce le lien étroit de la solidarité nationale, le sens éclairé de la « communauté nationale ».

Les Etats totalitaires, qu'ils soient naziste, fasciste ou bolcheviste, ont réalisé leur « communauté nationale » en forçant la « nation »

à coïncider avec le « parti », en livrant aux mains du parti toutes les forces politiques, militaires, économiques, sociales, financières, intellectuelles, et, dans la mesure du possible, religieuses, de la nation, et en supprimant par l'exil, la mort ou la détention les forces qui prétendaient rester indépendantes. Il n'est personne parmi nous qui ne rejette de toute son âme ce totalitarisme d'Etat qui méconnaît radicalement la dignité et la finalité essentielles de l'individu humain. Mais il n'est personne non plus qui ne comprenne l'urgente nécessité, pour le bien de chaque nation comme pour celui des individus, de renforcer dans nos pays libres l'intelligence et l'amour de la «communauté nationale », de la défendre plus efficacement contre les égoïsmes d'individus ou de classes, contre les fantaisies d'un dilettantisme intéressé, contre les manœuvres de l'argent étranger. C'est le devoir spécial des années que nous vivons. La situation présente du monde offre à chaque nation libre une occasion unique de renforcer ce sens de la « communauté nationale », communauté nationale fondée non sur la contrainte, mais sur l'intelligence pénétrante des liens étroits qui nous unissent et de la nécessité urgente de cette union. A la lumière d'un grand danger on voit mieux ce qui rapproche, on appuie moins sur ce qui divise.

Quand on se rappelle l'histoire des dernières années, on est stupéfait de tout ce qui a été mis en œuvre dans nos pays, par des hommes de droite comme de gauche hélas, pour dresser les uns contre les autres les citoyens d'un même pays, pour opposer les classes sociales, les partis, les confessions religieuses. On eût dit que certains organes de presse, même catholiques, considéraient comme leurs tâches principales de diviser les forces actives du pays en suscitant constamment de nouveaux prétextes de défiance mutuelle, d'enlever tout crédit et toute puissance d'action à l'autorité civile en multipliant les critiques de détail et les polémiques personnelles, de décourager tout sain patriotisme en stigmatisant inlassablement ce qui doit être donné à la patrie sans jamais signaler le bien qu'on en reçoit. Et cependant il n'y aura jamais de « communauté nationale » libre sans un effort intense de tous, rapprochés ou distants, pour se comprendre dans une sympathie mutuelle et se rejoindre dans la sincérité d'une volonté commune, sans une attitude de confiance et de collaboration active envers ceux qui ont reçu de la nation la responsabilité du pouvoir et l'exercent sous son contrôle, sans une franche générosité dans l'acceptation des sacrifices nécessaires pour le bien de l'ensemble. Inculquer ce triple devoir d'*union*, de *collaboration*, de *générosité* nous semble la tâche présente de tous ceux qui détiennent, dans nos sociétés libres, quelque part d'influence : la liberté ne dispose pas d'autres moyens pour consolider la « communauté nationale ».

CATHOLICUS.

ACTES DU SAINT-SIÈGE

ACTES DU SOUVERAIN-PONTIFE

Faveurs accordées aux conclavistes des 1-2 mars 1939. — (Motu proprio du 31 mars 1939. — *A. A. S.*, XXXI, p. 141).

Le Souverain Pontife, comme témoignage de sa gratitude à l'égard des prélats et des ecclésiastiques qui ont participé au dernier conclave, leur accorde la faveur de l'oratoire privé. Son intention, toutefois, n'est pas qu'ils usent habituellement de ce privilège, puisqu'il est plus conforme à la nature du Saint-Sacrifice de le célébrer dans les églises publiques ; mais pour un motif raisonnable on pourra faire usage de la faveur. Comme généralement dans l'indult de l'oratoire privé (c. 1195), sont exceptés les jours de fête solennelle (les dix fêtes dont il est question au c. 1247) et ceux que l'Ordinaire estimerait devoir y ajouter. Aux mêmes conclavistes est accordée la faveur de recevoir une fois gratuitement une grâce ou provision de bénéfice et les Lettres Apostoliques les leur concédant. Suit la liste des prélats, maîtres de cérémonie, clercs attachés à la personne des cardinaux, confesseur et autres ecclésiastiques du conclave des 1-2 mars 1939 qui bénéficieront de ces faveurs.

E. B.

S. CONGR. POUR L'EGLISE ORIENTALE

Relation annuelle à fournir par les prêtres orientaux exerçant leur ministère en dehors de leur patriarcat. — (Décret du 16 novembre 1938. — *A. A. S.*, XXXI, 1939, p. 169).

Ce décret rappelle que les prêtres orientaux qui exercent leur ministère en dehors de leur patriarcat, sous la juridiction d'un Ordinaire de rite différent, sont tenus à faire parvenir chaque année à la S. Congrégation un rapport, contresigné par l'Ordinaire du lieu, sur leur activité apostolique et l'état de leur chrétienté (Cfr *N. R. Th.*, 1933, p. 169). Afin de faciliter cette relation annuelle on leur en fournit un modèle-type. La S. Congrégation demande instamment à ces prêtres qui ont charge des fidèles orientaux dans des contrées étrangères de veiller sur leur troupeau avec une sollicitude toute paternelle.

E. B.

A PROPOS DE LIVRES RÉCENTS

LE PRIX DÉCENNAL DES SCIENCES PHILOSOPHIQUES EN BELGIQUE.

Ceux qui s'intéressent au mouvement des études philosophiques en Belgique savent que tous les dix ans un jury de cinq membres, nommés par le gouvernement sur présentation de l'Académie royale de Belgique, est chargé d'étudier la production philosophique belge des dix années écoulées ; il a pour mission principale de désigner le philosophe qui semble avoir, durant la période indiquée, le mieux mérité des études philosophiques en Belgique, et de le proposer en conséquence pour le prix décennal des sciences philosophiques (1). Les cinq membres du jury sont choisis en dehors de toute préoccupation confessionnelle ou d'adhésion à une philosophie déterminée ; universités officielles et universités libres y sont représentées. C'était la 6me fois, en 1938, que le prix devait être décerné ; citons parmi ses bénéficiaires précédents M. Paul Decoster, professeur à l'université de Bruxelles, M. De Wulf, professeur à l'université de Louvain, le cardinal Mercier, ancien président de l'Institut supérieur de Philosophie.

Le jury était composé cette année de Mgr Noel, président de l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain et de MM. Fransen, de l'université de Gand, Decoster, de l'université de Bruxelles, Malgaud, de la société belge de Philosophie, et Devaux, de l'université de Liége. Il a désigné comme lauréat pour la période 1928-1937 le P. Joseph Maréchal, professeur de philosophie au scolasticat de la Compagnie de Jésus à Eegenhoven (Louvain). Nos lecteurs reconnaîtront dans le titulaire du prix décennal un collaborateur habituel de notre revue, membre de son Comité de direction. Quelques-uns de ses articles les plus récents ont paru ici même : « La notion d'extase d'après l'enseignement traditionnel des mystiques et des théologiens » (1937) ; « Le problème de Dieu d'après M. Edouard Le Roy » (1931) ; « La vision de Dieu au sommet de la contemplation d'après saint Augustin » (1930) ; « Sur les cimes de l'oraison. Quelques opinions récentes de théologiens » (1929) ; « Les lignes essentielles du Freudisme » (1925-1926).

Il nous a semblé utile de signaler cette distinction aux lecteurs de notre revue, et, en même temps, de profiter de cette occasion pour rappeler les grands traits d'une œuvre philosophique qui confine en plus d'un point à la théologie.

---

(1) Le prix, décerné le 5 octobre 1938, a été proclamé à la Séance publique de l'Académie royale de Belgique (Classe des Lettres et Sciences morales et politiques) du 2 mai 1939.

Le dernier ouvrage (2) publié par le P. Maréchal (1937) a été : « *Etudes sur la psychologie des mystiques* », (2 volumes ; le 1er en seconde édition, remaniée et augmentée) ; le tome II de ces *Etudes* a fait tout récemment l'objet d'une analyse, publiée par le P. E. Mersch, dans cette Revue (avril, 1938, p. 471). Nous nous permettrons d'y renvoyer le lecteur. Le tome I présente un caractère plus philosophique. Il reproduit trois articles, publiés précédemment dans différentes revues. Le premier, « *Science empirique et psychologie religieuse* », aborde une question de principe très importante : la légitimité et la valeur de la méthode empirique appliquée à l'étude des phénomènes religieux. On y trouve, en quelques pages d'une densité remarquable, toute une philosophie de la science expérimentale, l'application de cette philosophie à la psychologie religieuse, et une critique, large et compréhensive, des essais tentés, depuis environ un demi-siècle, par les différents philosophes non-catholiques qui ont exploré ce terrain.

Le second article, « *A propos du sentiment de présence chez les profanes et chez les mystiques* », étudie le jugement de réalité et le jugement de présence. Cet article présente, à notre avis, un intérêt particulier, parce que le principe de solution auquel le P. Maréchal fait appel pour résoudre le problème posé est celui-là même qui domine son œuvre philosophique proprement dite. Généralement les psychologues considèrent le jugement de présence comme un acte dérivé. La question se pose alors de savoir quel caractère distingue une perception authentique d'une représentation imaginative ou d'une hallucination. Posé de la sorte, le problème paraît insoluble. Le P. Maréchal en renverse les termes : au lieu de chercher comment le réel sortirait de l'irréel ; l'affirmation, du doute ; l'objectif, du subjectif ; il voit s'il ne serait pas plus simple, — et, pour tout dire, plus logique — de poser en fait primitif le *réel*, l'*affirmation* et l'*objectif* et de chercher comment ce fait se désagrège ou se dédouble en *irréel*, en *doute* et en *subjectif*. Ce point de vue n'a pas seulement l'avantage de grouper les faits d'observation sans postuler autre chose que des lois primordiales de l'esprit, il s'harmonise encore en perfection avec les principes d'une psychologie plus générale. La réaction spontanée de l'intelligence humaine sur la donnée sensible, le premier mouvement intellectuel est une affirmation inconditionnée d'*être*, un *jugement de réalité* au sens illimité du mot, et cela, parce que l'intelligence humaine n'est pas un simple miroir reflétant passivement les objets qui passent à sa portée, mais une activité, orientée dans son fond le plus intime vers un terme bien défini, le seul qui puisse l'absorber complètement, vers l'Etre absolu, le Vrai et le Bien absolu. L'esprit humain est une *faculté en quête de son intuition*, c'est-à-dire de l'assimilation avec l'*être*, avec l'être pur et simple, souverainement *un*, sans restriction, sans distinction d'essence et d'existence, de possible et de réel.

(2) Tome I, 2e éd., 1938, X-300 p., Louvain, Museum Lessianum ; Paris, Desclée De Brouwer ; tome II, 1937, X-558 p., ibidem.

Le troisième article, « *Quelques traits distinctifs de la mystique chrétienne* » a pour objet de montrer ce qui distingue, même au point de vue phénoménal, la mystique orthodoxe de toutes ses contrefaçons.

Le jury du concours n'a pas voulu séparer ces *Etudes* de l'ensemble de l'œuvre du P. Maréchal. Outre de nombreuses contributions à des revues, recueils et encyclopédies, cette œuvre comprend deux ouvrages importants : *Le point de départ de la métaphysique* et le *Précis d'histoire de la Philosophie moderne.* Ce précis (3) comportera trois tomes, dont le premier seul *(De la Renaissance à Kant)* a paru. C'est le résumé d'un cours, donné en vue de la Licence en Philosophie (grade des Universités Pontificales). Une longue pratique de l'enseignement a convaincu l'auteur que la surcharge encyclopédique présente infiniment plus d'inconvénients que d'avantages. En conséquence, ce Cours est conçu comme autre chose qu'une nomenclature, aussi complète que possible, d'auteurs, de titres d'ouvrages, de faits biographiques, de « thèses » brièvement énumérées. Il vise à être un instrument de formation pour la pensée. Aussi, la préférence y est-elle généreusement donnée à un petit nombre de « classiques », à ceux-là surtout dont la pensée garde une actualité impérissable. Pour faciliter aux étudiants l'accès des grandes philosophies de la période moderne, elles lui sont présentées sous l'angle qui en assurait le mieux une vue exacte. Le jeune travailleur trouve dans cet ouvrage les cadres d'ensemble dont il a besoin pour s'orienter, et, sur chaque milieu et chaque philosophe, une bibliographie assez large pour lui permettre de pousser ses recherches dans les directions les plus variées.

Quoique le *Point de départ de la métaphysique* (4) se présente comme un ensemble de « Leçons sur le développement historique et théorique du problème de la connaissance », il ne fait pas double emploi avec l'ouvrage précédent. Il va de soi que le problème de la connaissance ne peut pas être complètement détaché de l'ensemble d'une philosophie ; mais, dans l'étude de l'histoire, on peut prendre ce problème et les solutions qui en ont été données comme centre de perspective, et c'est ce que fait ici le P. Maréchal.

Il étudie donc en détail les doctrines de critique de la connaissance

---

(3) *Précis d'histoire de la philosophie moderne.* Tome I. *De la Renaissance à Kant,* Museum Lessianum, Section philosophique. Paris-Bruxelles, Desclée De Brouwer, 1933, 308 pages.

(4) *Le point de départ de la métaphysique.* Leçons sur le développement historique et théorique du problème de la connaissance. Museum Lessianum, Section philosophique. Paris-Bruxelles, Desclée De Brouwer. Cahier I. *De l'antiquité à la fin du moyen âge,* 2e éd., 1927, 218 p. Cahier II. *Le conflit du rationalisme et de l'empirisme dans la philosophie moderne avant Kant,* 1re éd., épuisée (réédition prochaine). Cahier III. *La Critique de Kant,* 1re éd., 1923 (réédition prochaine). Cahier IV en préparation : *Vers l'idéalisme absolu.* Cahier V. *Le thomisme devant la philosophie critique,* 1re éd., 1926 (réédition prochaine). Cahier VI en préparation : *Les épistémologies contemporaines.*

depuis l'antiquité jusqu'à Kant. Elles oscillent, peut-on dire, autour d'une position d'équilibre, qui est celle d'Aristote et de saint Thomas. Ce réalisme critique, c'est ainsi qu'il convient de le caractériser, évite les écueils auxquels se heurtent toutes les philosophies qui, comme le scepticisme, le platonisme, l'empirisme, le rationalisme, accordent trop ou trop peu de valeur à la raison humaine.

Le P. Maréchal insiste davantage sur la Philosophie critique, à laquelle il consacre le 3e cahier en entier. Il nous fait assister à la naissance du problème, puis il analyse le contenu des trois « Critiques ». La part la plus large est faite, cela va de soi, à la « Critique de la Raison pure ». A l'occasion, certaines analogies intéressantes entre scolastique et kantisme, dissimulées sous une différence de terminologie, sont soulignées. Ce n'est pas que le P. Maréchal fasse de Kant un scolastique méconnu. Il dénonce, au contraire, vigoureusement son erreur véritable : l'*agnosticisme*. Kant estime évident qu'une métaphysique, c'est-à-dire une connaissance objective des noumènes, ne pourrait être constituée par la raison spéculative, sans une véritable *intuition intellectuelle* des objets. Le P. Maréchal ne croit pas que la négation de cette intuition entraîne celle de la connaissance des noumènes. Kant lui-même, dans la *Critique de la Raison pratique*, a montré que des noumènes, Dieu, l'être libre, acquéraient une valeur objective, comme conditions de l'exercice de la raison pratique ; « supposons que l'on puisse montrer que les postulats de la raison pratique — tout au moins l'Absolu divin — sont également des « conditions de possibilité » de l'exercice le plus fondamental de la raison théorique, nous voulons dire *de la fonction même par laquelle la raison théorique se donne un objet dans l'expérience* : on aurait alors fondé la réalité objective de ces postulats sur une « nécessité » appartenant au domaine spéculatif. D'autre part, faute de contenu intuitif métasensible, ils ne nous livreraient pas le concept *propre* et *direct* des objets transcendants, dont pourtant, par un biais, ils nous dévoileraient l'existence nécessaire » (5). Or, l'analyse de l'objet de connaissance montre que le donné sensible ne devient objet qu'en s'insérant dans la tendance de l'intelligence vers l'Absolu ; la relation à l'Absolu est donc un élément intrinsèquement constitutif de l'objet comme tel, et n'est pas simplement surajoutée aux objets déjà constitués, comme le pensait Kant. Le dynamisme intellectuel permet donc d'échapper aux conclusions agnostiques de la Critique, sans verser toutefois dans le platonisme.

Nous retrouvons donc ici cette tendance de l'intelligence vers l'Absolu, utilisée déjà (en 1908) comme principe de solution dans le second article des *Etudes sur la psychologie des mystiques*. En même temps que l'objectivité de notre connaissance, elle fonde la possibilité (négative, hypothétique, inadéquate) de l'intuition mystique et de la possession de Dieu en lui-même.

L'exposé qui précède pourrait faire croire que la théorie de la

(5) *Le Point de départ de la Métaphysique.* Cahier III, p. 237-238.

connaissance proposée par le P. Maréchal n'est autre chose qu'une réfutation de l'agnosticisme kantien. Ce serait une erreur. Le 5e cahier du *Point de départ de la métaphysique* est consacré, presque dans son entier, à l'exposé de la théorie thomiste de la connaissance pour elle-même, dans la perspective d'un réalisme critique, et en dehors de toute préoccupation polémique.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de formuler un souhait ; c'est que le P. Maréchal ait assez de force et de loisirs pour achever son œuvre ; qu'il puisse, en particulier, nous donner le cahier IV du *Point de départ (Vers l'idéalisme absolu),* qui ne sera certainement ni le moins intéressant ni le moins important.

A. GREGOIRE, S. I.

« LES SCRIBES INSPIRÉS » (1).

En bien des domaines de la science religieuse, en particulier la théologie dogmatique et l'Ecriture Sainte, il importe aujourd'hui d'établir un contact plus étroit, une intelligence mutuelle plus compréhensive entre spécialistes et chrétiens cultivés. Le P. Hilaire Duesberg est de ceux qui semblent prédestinés à pareille tâche ; il n'a jamais dû, je pense, éprouver d'excessives tentations de s'enfermer dans la tour d'ivoire du technicien inabordable ; intelligence préoccupée de synthèse, largeur d'esprit accueillante et curieuse de tout, compréhension sympathique des besoins intellectuels contemporains, maîtrise exercée de la langue et du style, tout en lui devait le porter à se faire en exégèse le maître de l'élite catholique des prêtres et des laïques, le guide de ceux qui viennent demander à l'Ecriture Sainte non pas les problèmes encore à résoudre afin de collaborer au progrès de la science, mais les solutions déjà acquises pour se les assimiler et pour en vivre. Il y a beaucoup de science dans les deux volumes « Les scribes inspirés » qui viennent de s'achever. Il y a en particulier un art remarquable de présenter les conclusions scripturaires ou, occasionnellement, les vérités dogmatiques, en formules à la fois exactes et intelligibles, nuancées et suggestives, modernes et anciennes en même temps : les pages si denses et si fines de l'Avant-Propos du premier volume (p. 7-12) fournissent dès le début un excellent exemple de la « manière » de l'auteur (citons encore les pages 162 suiv. sur le maschal hébreu, les pages 483 suiv. sur le monothéisme d'Israël, etc.). Il y a aussi une façon pittoresque et concrète de décrire et de raconter qui ressuscite cet antique passé dans sa rudesse et son originalité, sans omettre toutefois de rappeler oppor-

---

(1) H. Duesberg, O. S. B. *Les Scribes inspirés. Introduction aux Livres sapientiaux de la Bible. I Le Livre des Proverbes. II Job et L'Ecclésiaste. L'Ecclésiastique. La Sagesse.* Paris, Desclée De Brouwer, 1938-1939, 24 × 15 cm., 592 et XVI-672 p. Prix : 150 francs les deux volumes.

tunément au lecteur chrétien comment, là où l'homme s'agite, c'est pourtant Dieu qui mène. Nous n'affirmerons pas que, dans ces suggestifs tableaux, brossés con amore, tout soit également indispensable au sujet traité ; mais qu'il s'agisse de la longue et pénétrante étude de la « sagesse égyptienne » ou de la brillante description du règne de Salomon, on ne regrettera jamais que l'auteur ait laissé libre carrière à son don d'évocation, car ces pages seront pour beaucoup de lecteurs une révélation de ce que fut en général le milieu, immédiat ou lointain, de l'Ancien Testament. Durant les 1200 pages de ces deux tomes massifs, l'exégète théologien restera toujours doublé d'un humaniste, qui, selon le sujet, sourira, parfois même ironisera, deviendra grave, s'assombrira par endroits, mais toujours se montrera sympathiquement curieux de cet être intéressant, « l'homme », tel qu'il est dépeint par les auteurs inspirés des livres sapientiaux.

L'ouvrage, se développant selon l'ordre chronologique, comprend deux volumes : I) Le livre des Proverbes (qui pour ses chapitres X-XXXI 9 est daté par l'auteur de l'époque royale et pour ses chapitres I 8-IX 18 — probablement — des débuts de l'exil babylonien). II) Job (postexilien). Ecclésiaste. Ecclésiastique. Sagesse.

Ce qui nous semble faire la valeur essentielle, l'originalité spéciale de ces deux volumes, c'est que, de la première page à la dernière, consciemment ou inconsciemment, l'auteur est toujours préoccupé de résoudre le même unique problème : comprendre et faire comprendre ces livres sapientiaux à la fois comme œuvres profondément humaines, manifestant chacune un moment de l'évolution des idées morales chez les Hébreux, et comme œuvres divines, exprimant à leur façon le message éternel que Dieu adresse à l'humanité. Le moraliste psychologue n'hésite donc pas à retrouver objectivement la signification, souvent savoureuse du reste, de ces aphorismes dans leur milieu historique et intellectuel : il ne cherche pas à se dissimuler ce que garde par endroits de court, de limité, même de « bourgeois », la sagesse de ces auteurs ; sincèrement fidèle à l'interprétation historique, il ne s'obstine pas à rendre l'Ecclésiaste plus spiritualiste qu'il ne l'est, ou l'Ecclésiastique plus proche de l'idéal de la croix ; mais il s'efforce, par l'histoire mieux comprise, de les replacer dans le grand courant progressif qui élève peu à peu l'idéal d'Israël vers ce qui sera un jour l'idéal chrétien; et ainsi il saisit la grande leçon que nous donne, par inspiration divine, la sagesse d'Israël. Il nous semble que ce problème n'avait pas été envisagé jusqu'ici par d'autres exégètes catholiques avec autant de finesse psychologique et de hauteur de pensée. D'autres interprètes ont pu traiter les problèmes philologiques et historiques que posent les livres sapientiaux avec plus de rigueur critique et de précision dans les détails que n'a voulu le faire le P. Duesberg ; ils se sont arrêtés plus longuement que lui aux problèmes de dates, d'auteurs, d'influences. Mais bien peu, pensons-nous, auront fait autant que lui pour faire comprendre et goûter ces maximes de sagesse du double point de vue humain et chrétien.

Une différence assez sensible distingue les deux volumes.

Le premier se présente davantage comme une thèse historique.

L'auteur remarque d'abord (Livre I. La sagesse de l'Egypte et des Fils de l'Orient) que la « Sagesse égyptienne » est œuvre de hauts personnages, rois ou grands vizirs, ou de hauts fonctionnaires du roi dans l'administration, et est destinée à former les jeunes gens qui se préparent à entrer dans la carrière de scribes, de fonctionnaires. Le vieillard, après une longue expérience de vie et de maniement des affaires, veut en transmettre les fruits à la jeunesse qui s'engage dans la même voie administrative. « Ces Sagesses d'Orient sont un Miroir des Scribes » (I, p. 81). Elles auront pour but d'expliquer ce que doit être le « bon fonctionnaire ». Mais « le bon fonctionnaire est aussi bon époux, bon père, bon citoyen ; il doit au prestige de la corporation d'être le modèle des vertus civiques et familiales ; aussi bien possèdent-elles le secret du bonheur » (I, p. 97). Œuvre de laïques, cette Sagesse n'est pourtant « pas laïque au sens moderne du mot ; elle compte franchement avec les puissances surnaturelles » (I, p. 123). Le Livre des Proverbes se présente à nous avec des caractères semblables. « C'est un recueil de sentences dont l'esprit est religieux profondément, mais laïque. Il a, d'ailleurs, des affinités de langage et de pensée avec les Sagesses orientales destinées à former les apprentis-scribes qui seront les fonctionnaires des empires d'Egypte ou de Mésopotamie » (II, p. VIII). C'est avec Salomon, pense le P. Duesberg, que « cette caste internationale des Scribes fit son entrée triomphale en Israël ». De là une longue étude (Livre II : Salomon ou le parangon des scribes) de ce que fut en Israël la sagesse de Salomon : trois chapitres : L'octroi par Yahweh de la sagesse à Salomon — La sagesse administrative de Salomon — L'activité littéraire de la sagesse salomonienne. Ce troisième chapitre est particulièrement intéressant et utile. — Cette sagesse du roi fut continuée après Salomon par les « gens du roi », les « scribes du roi », fonctionnaires de l'administration royale. Leur idéal moral s'exprime dans le Livre des Proverbes. C'est à la lumière de ce que nous savons et de ce que nous pouvons conjecturer de ce milieu historique concret que le P. Duesberg interprète le Livre des Proverbes (auteurs, contenu, destinataires) en quatre chapitres très denses (Livre III. Le miroir des gens du roi : chapitre I. Les gens du roi en Israël et en Juda, p. 191-232 ; ch. II. Introduction au Livre des Proverbes, p. 233-389 : sorte de commentaire synthétique, selon l'ordre des idées essentielles ; ch. III. Les destinataires du Livre des Proverbes, p. 389-459 ; ch. IV. Les influences étrangères dans le Livre des Proverbes, p. 459-500 : étude des rapports entre le Livre des Proverbes et les écrits égyptiens). Nous ne pouvons, dans cette brève note, esquisser en détail ce qu'est pour le P. Duesberg cette sagesse des « scribes du roi ». « Elle se résume, nous dit-il, dans le culte de la justice envisagée sous tous ses aspects, mais se rattachant à celle que Jahweh a établie sur la terre, qu'il sanctionne et qu'il venge au besoin. Cette justice, douce aux faibles et dure aux puissants, elle s'incarne dans la personne du roi » (II, p. VIII). Un dernier chapitre (Des scribes du roi aux scribes de la Loi) achève l'étude de la formation du Livre des Proverbes en collection unique (réunion des di-

verses collections et addition des chapitres I 8-IX 18), en même temps qu'elle forme la transition entre le I^er^ et le II^e^ volume.

On le voit, la thèse des « scribes du roi » est vraiment le fil conducteur, le principe de division et de groupement de tout le volume. On aurait tort cependant de prêter à l'ouvrage la rigidité du schème que nous venons de tracer ; rien n'est plus libre, plus souple, plus facile à lire que cette étude, riche d'exemples et de citations en même temps que d'incessantes comparaisons avec d'autres littératures, antiques ou modernes. Au reste, à notre avis, la valeur du livre ne dépend pas principalement de la vérité absolue, dans tous les détails, de la thèse que nous venons de résumer, bien que celle-ci contienne certainement de nombreux éléments de vérité ; elle nous semble être bien plus dans la remarquable interprétation historico-théologique que nous avons tâché de caractériser ci-dessus.

C'est celle-ci aussi qui fait l'intérêt du second volume. Le fil conducteur est ici l'idée de progrès : l'auteur met en lumière le lent et suggestif progrès des idées religieuses et morales dans la littérature sapientiale du V^e^ au I^er^ siècle avant Jésus-Christ, progrès obtenu soit par simple réaction négative contre la conception aveuglément optimiste du Judaïsme traditionnel (Job et l'Ecclésiaste démontrent l'impossibilité de maintenir cet apriorisme béat en face de la réalité brutale des faits), soit par compréhension meilleure, inspirée de Dieu, de nouveaux éléments de la vérité totale (en particulier : la pleine notion de l'éternité dans le livre grec de la Sagesse). Mais tout cela n'est encore que préparation : la solution complète du problème du bonheur ne se trouve que dans l'enseignement du Nouveau Testament ; c'est l'Epilogue de l'ouvrage, p. 595-636. Nous ne pourrions résumer brièvement ce second volume sans le trahir. Le sujet se fait souvent plus théologique, plus philosophique que dans le premier volume ; il se fait aussi parfois plus délicat et de graves problèmes y sont à résoudre qui intéressent les principes mêmes de l'inspiration scripturaire. Les formules, très nuancées, dont le P. Duesberg a le secret, s'efforcent de faire toujours droit aux exigences complexes de la théologie d'une part et de l'histoire de l'autre. Son livre est le fruit d'une intense réflexion religieuse, tout autant que d'un travail philologique sérieux. C'est ce qui en assurera le succès.

J. LEVIE, S. I.

BIBLIOGRAPHIE D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

INTRODUCTION

Dans notre chronique de l'année dernière (1), nous présentions aux lecteurs les livres parvenus à la section française du Centre Documentaire Catéchétique de Louvain depuis la parution du livre « *Où en est l'enseignement religieux ?* » (2). Mettre à jour cette documentation arrêtée au mois de juillet 1938, tel est le but de ces quelques pages.

Un livre domine toute la production catéchétique de l'année : le « Catéchisme à l'usage des diocèses de France ». L'uniformité du texte est enfin réalisée et la France ne connaîtra bientôt plus qu'un « catéchisme national ». A peine était-il sorti de presse que des commentaires parurent, tels les précieux volumes de Mgr Houbaut pour le maître, tels, pour l'élève, le manuel de M. le Chanoine Quinet et ce très joli catéchisme illustré de M. Laroche, chef-d'œuvre de composition et de présentation. Dans l'un comme dans l'autre, les leçons sont bâties sur le mode inductif et historique et le texte du catéchisme ne sert qu'à polariser l'enseignement concret et vivant reçu au cours. C'est dans cette voie aussi que vient de s'engager résolument le diocèse de Tournai dont le nouveau programme consacre officiellement la méthode de M. le Chanoine Dupont, le grand initiateur du renouveau catéchétique dans le diocèse.

L'enseignement de l'Ecriture Sainte s'enrichit cette année de quelques ouvrages qui s'efforcent de répondre aux exigences actuelles maintes fois formulées ces derniers temps (3). Tandis que les catéchistes puiseront dans le travail de M. l'abbé Devimeux tous les matériaux nécessaires pour expliquer aux enfants l'époque patriarchale de l'Ancien Testament, les professeurs de l'enseignement secondaire trouveront dans « Initiation Biblique » l'instrument de travail indispensable pour un cours sérieux dans les classes supérieures. Les élèves eux-mêmes, du moins ceux de 12 à 14 ans, ne sont pas délaissés.

---

(1) *N. R. Th.* juillet-août 1938, p. 860-896.

(2) Cet ouvrage reste, aujourd'hui encore, l'instrument de travail quasi indispensable de tous ceux que préoccupe l'enseignement de la religion (Casterman, 25 frs).

(3) Voir *Où en est l'Enseignement,* p. 75 et suivantes.

Les Sœurs de Vorselaar viennent d'éditer un manuel qui révèlera aux enfants le sens profond, religieux, de tout l'Ancien Testament.

En vue d'éviter aux persévérants la répétition fastidieuse du catéchisme et surtout afin de préparer le jeune homme aux luttes du lendemain, M. l'abbé Barthélémy découvre aux adolescents leurs obligations familiales, sociales, civiques et apostoliques et les munit d'une apologétique, élémentaire sans doute, mais claire et substantielle.

Le souci d'intégrer la vie religieuse dans la vie « tout court » se manifeste aussi dans le domaine liturgique. Les croisades en faveur de la messe dominicale ont suscité de nombreuses publications. Avec les livres de M. le Chanoine Croegaert et de P. Parsch, des RR. PP. Desplanques et Mistiaen, de M. le doyen Brabant, de M. l'abbé Gruss et de M^me^ Goldie, tous les âges et tous les milieux sociaux sont initiés à prendre leur part « active » au Saint Sacrifice. Quant aux collégiens, nous souhaitons leur voir dans les mains le substantiel livret que le R. P. Haas a composé à leur intention.

Aux côtés de la Croisade Eucharistique dont nous continuons à apprécier les efforts et les progrès, nous présentons, cette année, à nos lecteurs deux œuvres nouvelles qui, par leur développement rapide et leur action profonde, s'assurent une place parmi les « méthodes intégrales » d'éducation chrétienne : ce sont « La Formation Chrétienne des Tout-Petits » (4) et le mouvement « Cœurs Vaillants » (5). Il ne nous est guère possible, dans cette rapide vue d'ensemble, d'esquisser la technique de ces œuvres ni surtout de dire tout le bien qu'elles réalisent avec la grâce de Dieu. En quelques lignes liminaires, nous résumerons l'essentiel dans le corps même de la bibliographie. La J.O.C., elle aussi, s'affirme de plus en plus, sous l'impulsion irrésistible du Chanoine Cardyn, une école de formation complète pour ses membres. A ses aumôniers et militants, M. le Chanoine Glorieux apporte, cette année encore, trois petits livres substantiels et adaptés.

Signalons pour terminer, que pour « se préparer à la vie » les jeunes filles liront avec profit les ouvrages de M^me^ Csaba et que les éducateurs trouveront, dans le dernier ouvrage du R. P. Rigaux, les directives pour guider leurs enfants et les « informer » en temps utile.

Un cordial et fraternel merci à tous les collaborateurs qui ont aidé, au jour le jour, à la mise au point de ces pages.

H. Nimal, S. I.

(4) Secrétariat de la F.C.T.P., 19, rue de Varenne, Paris VII. En Belgique, 2, rue du Lombard, Namur.

(5) Direction à l'O-GE-O, 31, rue de Fleurus, Paris VI.

PREMIÈRE SECTION.

ÉTUDE DE LA DOCTRINE

I. PRÉ-CATÉCHISME ET CATÉCHISME

A. Théorie.

DUPONT, Chan. — *Pour apprendre la Religion aux petits.* Gembloux, Duculot ; Avignon, Aubanel, 3e éd. 1938, 24 × 15 cm., 175 p. Prix : 12 frs.

Nos lecteurs connaissent et apprécient la méthode du Chan. Dupont (voir « Où en est l'Enseignement religieux », p. 5 et ss.). Rappelons brièvement les trois étapes de chaque leçon : 1° comme point de départ, un fait historique, biblique ou évangélique, proposé soit par l'image, soit par le récit ; 2° formules simples et spontanées de la part de l'enfant exprimant les vérités saisies et les sentiments éprouvés ; 3° formules de prière ou de catéchisme à confier à la mémoire. Pour enfants de 6 à 10 ans.

BLOUET, J., Chan. — *Nos obligations pastorales. Sujets d'oraison et d'examen.* Coutances, Grand Séminaire, Paris, Gabalda, 1938, 18 × 12 cm., 376 p. Prix : 14,50 frs fr.

Du seul point de vue catéchétique qui nous intéresse ici, cet ouvrage rendra de précieux services aux prêtres. On ne peut en effet que louer les résolutions pratiques, suggérées par l'auteur dans ses 5e et 6e parties où il traite de la prédication, du catéchisme aux enfants et de la direction des enfants.

LEON, Frère. — *Formation religieuse et méthodes actives.* Essai d'application de la pédagogie nouvelle à l'éducation religieuse. Mont-St-Guibert (Brabant), Procure des Frères Maristes, 1938, 21 × 13 cm., 172 p.

Professeurs et catéchistes consulteront avec profit cette petite méthodologie. Aux chapitres sur la formation pédagogique et religieuse de l'éducateur succède un bref exposé de l'évolution historique des méthodes catéchétiques. L'ouvrage se termine par une partie pratique : syllabus, exercices de lectures silencieuses et de dramatisation, leçons préparées pour les quatre degrés de l'enseignement primaire.

Plans d'enseignement (Deux degrés). Paris, Formation Chrétienne des Tout-Petits, 19, rue de Varenne, 1938, 20 × 26 cm., 83 p. Prix : 14,50 frs fr.

Voir plus loin, p. 745.

Programme et Répartition de l'enseignement de la Religion aux degrés inférieur, moyen et supérieur des écoles primaires du Diocèse de Tournay. Tournai, Casterman, 1938, 26 × 20 cm., 85 p.

Programme pour l'école primaire. Indication des matières à voir et de la méthode à suivre. Deux principes fondamentaux : centrer l'enseignement sur la Personne de N.S.J.C. et éveiller chez l'enfant une vie religieuse profonde et personnelle. — Répartition de la matière d'après la méthode concentrique : trois fois la même matière, mais progressivement développée et approfondie. Quatre pages de directives pédagogiques précèdent, où nous retrouvons la méthode de M. le Chan. Dupont, le grand initiateur du renouveau de la pédagogie catéchétique en Belgique. Son ouvrage mentionné ci-dessus contient d'ailleurs les développements des leçons du premier degré. Au troisième degré, l'enseignement suit l'ordre des leçons du catéchisme de Tournai — ordre rompu très psychologiquement dans les deux premiers degrés — mais garde toujours le mode inductif. Nous relevons avec joie le conseil « d'enseigner l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament plus directement en vue du Christ et de la révélation chrétienne ».

B. Pratique.

1. Enfants de moins de 9 ans.

HOUBAUT, Mgr. — *Catéchisme illustré des petits.* Paris, Lethielleux, 1938, 17 × 10 cm., VIII-88 p. illustr. Prix : 3,50 frs fr.

Excellente petite brochure, dans laquelle l'auteur parvient à prendre l'enfant (environ 7 ans) tout entier : ses yeux par l'image, son intelligence par un texte clair, simple, sa volonté par des résolutions adaptées.

SŒURS DES ECOLES CHRETIENNES (Vorselaar). — *Semence d'amour, germes de vie,* trad. du Néerl., III[e] vol. Après Pâques. Averbode, Bonne Presse, 1938, 25 × 17 cm., 463 p. Prix : 25 frs.

Nos lecteurs connaissent déjà la méthode des Sœurs de Vorselaar (voir compte rendu des deux premiers volumes dans N.R.Th., 1938, juillet, p. 864). Voici le troisième volume de la série destinée à l'enseignement des tout-petits (premier degré). Il contient les matières des douze semaines du troisième trimestre. Adaptant l'enseignement catéchétique et biblique à la liturgie, on parlera aux enfants, dans le style concret qui les captive, de la joie du ciel où nous attendent Jésus et Marie, du Saint-Esprit, de l'Eglise, de l'Eucharistie, des commandements de Dieu et des fins dernières. Même réussite typographique que les premiers ouvrages de la série. Rappelons qu'à ce volume du maître correspond une jolie plaquette destinée à l'enfant : « Mon grand ami », dans laquelle il retrouvera l'essentiel de la leçon.

2. Enfants de 9 à 12 ans.

Catéchisme à l'usage des diocèses de France. Marseille, Publiroc, 1938, 16 × 11 cm., 204 p., illustr. en couleurs de J. Breton. Prix : broché : 6,50 frs ; relié : 7,50 frs fr.

Ce catéchisme, en plus du très grand avantage d'être présenté comme « national », marque un vrai progrès, et pour le fond et pour la

forme. Forme : texte clair, plus concret, bien imprimé et surtout aéré. Des leçons ont été dédoublées, des sous-titres et des questions « vedettes » en caractères gras attirent immédiatement l'attention. Les mots difficiles sont la plupart du temps écartés. Ajoutons que, dans cette édition illustrée, M. J. Breton a réalisé une œuvre de goût, discrète et suggestive. Dans le fond, grandes améliorations aussi ; pas toutes celles, hélas, que l'on aurait rêvées. Si l'on n'a pas voulu toucher à la division traditionnelle des « vérités à croire, devoirs à pratiquer et sacrements à recevoir », on a modifié cependant parfois et très heureusement l'ordre à l'intérieur même de ces divisions. Ainsi, on s'est souvenu au point de départ que les petits chrétiens ont la foi et que les sources de la Révélation sont l'Ecriture Sainte et la Tradition. Dans l'exposé du Credo, les leçons sur l'Incarnation, la Rédemption, l'Eglise et la Communion des Saints ont subi de profonds remaniements. Nous lisons avec joie une vie — résumée — de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge dans laquelle s'insèrent tout naturellement les dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption, termes de la leçon et non plus points de départ. Le point de vue apologétique n'est pas négligé : les fondements de certitude de la foi en la divinité du Christ, en la primauté de saint Pierre, etc., sont évoqués au passage. La morale a pris, dans l'ensemble, une allure plus positive et plus actuelle. Le 4e commandement s'est développé et beaucoup seront heureux d'y trouver nos devoirs civiques et d'y lire la condamnation de l'abstentionnisme électoral. Dans le 7e commandement, en réaction contre les doctrines subversives, on parle de la propriété privée et de son fondement, de la destinée des biens terrestres et l'on cite, au même titre que les voleurs et les usuriers, les patrons qui ne paient pas le juste salaire. L'aspect positif est encore accentué du fait que les vertus sont étudiées avant le péché. Mais l'exposé des 2e, 5e, 6e et 8e commandements ne reste-t-il pas encore trop négatif ?

Dans la troisième partie, l'Eucharistie précède la Pénitence et l'exposé de l'Eucharistie-Sacrifice est remis à la place qui lui convient, c'est-à-dire la première.

Mais on regrettera qu'on ait maintenu l'étude de la grâce sanctifiante dans la troisième partie : à cet endroit elle semble n'être présentée que comme un moyen de garder les commandements. N'est-elle pas cependant l'essence même de la vie chrétienne ?

Catéchisme à l'usage des diocèses de France. Bourges, Tardy, 1938, 18 × 13 cm., 254 p. Illustr. Laroche. Prix : 7,50 frs fr.

Nos félicitations vont aussi bien à l'auteur qu'à l'éditeur de ce livre : au premier, pour les explications claires et vivantes, au second, pour la présentation impeccable, l'illustration délicate et suggestive. Chaque leçon comprend outre la gravure destinée à servir de point de départ ou de complément : 1° un récit emprunté soit à la Bible soit à l'Evangile amorçant, en termes simples et concrets, la leçon. Suit un petit questionnaire ; 2° les questions du catéchisme ; 3° des exercices s'inspirant des méthodes actives. La leçon doit mener l'enfant à prendre une résolution et s'achève sur une prière qui sera lue à haute voix ou chantée. Nous ne saurions trop recommander cet ouvrage.

HOUBAUT, Mgr. — *Mon catéchisme vécu.* T. I : Le dogme (352 p.) ; T. II : La morale (340 p.) ; T. III : Les Sacrements (416 p.). Paris, Lethielleux, 1938, 19 × 12 cm. Prix : 70 frs fr. les 3 vol.

Œuvre ingrate que le commentaire d'un catéchisme ! Mgr Houbaut a osé l'entreprendre et, qui mieux est, il l'a réussie. La simplicité du langage, un choix d'exemples vécus rendent ce catéchisme attrayant. Si les questions de l'Eglise et de la superstition sont traitées assez rapidement, on lira avec un vif intérêt d'heureux développements sur des sujets actuels, comme l'obéissance, le mariage, la question sociale, les devoirs du patriote. Ces trois volumes seront d'une aide réelle aux catéchistes volontaires et autres.

QUINET, Chan. — *Explication simple et pratique de mon catéchisme.* Paris, L'Ecole, 1938, 22 × 14 cm., 340 p., ill. Prix : 14 frs fr.

L'auteur nous avertit lui-même qu'il suit dans ce livre, qu'il présente comme le livre de l'élève, la même méthode que celle du « Carnet de préparation d'un catéchiste » destiné au maître. Ce manuel contient : 1° l'explication simple et complète de la doctrine ; 2° un exercice de réflexion sur cette explication ; 3° la leçon à apprendre par cœur, qui n'est autre que le chapitre correspondant du catéchisme ; 4° des pratiques de vie chrétienne se rapportant à la leçon, et 5° des observations à faire ayant trait soit à la liturgie soit à la vie quotidienne. Typographie soignée, illustration abondante et pédagogique. Nos lecteurs connaissent la méthode de M. le Chan. Quinet (voir « Où en est l'Enseignement religieux », p. 5, 6 et ss.). Tout nouvel éloge serait superflu.

VAN AGT, Abbé. — *Mon catéchisme expliqué.* Livre de l'élève. Paris, Lethielleux, 1938, 19 × 12 cm., 384 p. Prix : 20 frs fr.

Commentaire du nouveau catéchisme national français, destiné aux enfants de 9 à 13 ans. Chaque leçon comprend trois parties : 1° questions du catéchisme, suivies chacune de quelques lignes explicatives ; 2° un vocabulaire qui rend intelligibles les mots les plus difficiles du texte ; 3° quelques lignes de lectures, suivies de références à l'Ecriture Sainte. Une pensée pratique termine la leçon. Au début de l'ouvrage quelques prières et pratiques de piété. Typographie soignée mais classique ; on regrettera surtout l'absence d'illustrations.

3. « Varia » au service du catéchisme.

BRYANT, Miss. S. C. — *Comment raconter des histoires à nos enfants et quelques histoires racontées.* Trad. M^me^ El. Escande. 2 séries. Paris, Nathan, 11^e^ et 8^e^ éd. 1937, 19 × 14 cm., 304, 313 p. Prix : 12 frs fr. le vol.

Le conte avait jadis un rôle éducateur qu'il n'a plus. Les parents en ont perdu l'art : des jouets compliqués, des albums,... la radio doivent suffire aux enfants. Les maîtres le négligent : lire une histoire est tellement plus facile que la revivre pour la conter ! Miss Bryant a retrouvé en Amérique ce vieil art dédaigné ; elle nous le présente ; elle le prétend toujours jeune et nous en convainc : apprenez à le connaître, reconnaissez son prestige unique aux yeux des enfants et son charme pour le conteur même. Quelque cent contes empruntés aux meilleurs folklores permettront à bien des catéchistes de charmer les auditoires les plus turbulents.

MELON, J. — *Une nouvelle gerbe d'épis pédagogiques.* Tamines, Duculot-Roulin, 1939, 21 × 14 cm., 156 p.

De cet ouvrage, écrit pour aider à la formation des bibliothèques scolaires, une partie importante intéresse directement les catéchistes en quête de directives et de documentation pour préparer la fête de Noël. Références abondantes de livres, récits, poésies et films. Voir aussi plus loin, p. 759.

G. Sterken, S. I. et H. Nimal, S. I.

II. DOGME ET MORALE

Instruction religieuse des adolescents.

AUDET, L., Abbé. — *Notre participation au Sacerdoce du Christ. Etude sur le caractère sacramentel.* Québec, Université Laval, 1938, 26 × 16 cm., 61 p.

En cinq chapitres étayés sur une riche documentation, l'auteur, professeur à la Faculté de théologie de l'Université Laval, expose la notion de sacerdoce, le sacerdoce du Christ, le sacerdoce chrétien et le caractère sacramentel, le sacerdoce hiérarchique et le caractère de l'Ordre et enfin le sacerdoce des fidèles et les caractères du Baptême et de la Confirmation. Etude éminemment utile à tous ceux qui, enseignants ou enseignés, désirent approfondir cette notion complexe du caractère sacramentel.

BARTHELEMY, E., Abbé. — *Notions sur l'organisation chrétienne de la société et sur la morale sociale.* Voir plus loin, p. 765.

BOYER, Chan. — *Manuel d'instruction religieuse des adolescents.* 2e fascicule. *L'Eglise.* Paris, Bouasse Jeune, 1938, 18 × 14 cm., 146 p., illustr.

Manuel aux divisions nettes, au style simple et concret ; belle présentation que parfait un beau choix de gravures. L'auteur ne se contente pas de nous parler de l'histoire ancienne de l'Eglise, il nous découvre une société vivante, et combien, à l'heure actuelle. — Si l'on peut regretter la brièveté du chapitre : Eglise, Corps Mystique (remarquons toutefois que c'est un écrit pour adolescents), on ne peut que se réjouir de l'inspiration vraiment chrétienne que dévoilent les « Orientations » ou notes suggérant le sens profond du chapitre. Les « Tâches complémentaires », sous forme d'interrogations, invitent très heureusement les jeunes à ne pas se contenter de leur manuel, mais à étudier plus personnellement les questions d'un intérêt actuel.

DUPLESSY, E. — *Pierre l'Ermite, Apologiste de belle humeur.* Paris, Bonne Presse, 1938, 19 × 12 cm., 46 p. Prix : 3,50 frs fr.

Groupement selon l'ordre des leçons du catéchisme, des articles, anecdotes, tracts, etc., écrits par Pierre l'Ermite. Précieux instrument de travail.

LE BRUN, G.-M. — *In Christo.* Paris, Tournai, Casterman, 2e éd. 1938, 20 × 13 cm., 324 p. Prix : 18 frs.

Livre formatif, ayant pour but d'amener les grands jeunes gens, non seulement à une connaissance sérieuse de leur religion, mais surtout à une pratique intense et vivante de la piété catholique. Le caractère so-

cial de la religion obtient une place de tout premier rang comme étant essentiel au catholicisme. Voir compte rendu dans N.R.Th., mai 1939, p. 631.

MARCEL, L.-E., Chan. — *Dictionnaire de culture Religieuse et catéchétique.* Besançon, Imprimerie Jacques et Demontrond, 1938, 20 × 12 cm., 676 p. Prix : broché : 50 frs ; cartonné : 56 frs fr.

Somme de renseignements qui dépasse toute attente. Les articles sur la Confession, la Messe, la vie surnaturelle, l'Evangile, Jésus, etc., sont de véritables petits traités. Voir N.R.Th., avril 1939, p. 505.

QUINET, C. et MAIRE, E. — *Jésus-Christ et l'Eglise.* Pour les persévérants. Paris, L'Ecole, 1939, 22 × 14 cm., 302 p., ill. Prix : 16 frs fr.

Les notions élémentaires du catéchisme sont groupées autour des deux grandes idées : le Christ, l'Eglise. Chaque chapitre contient, outre l'exposition doctrinale, les questions correspondantes du catéchisme, un petit lexique, un questionnaire et une lecture. Illustrations de bon goût.

La Vérité Catholique en tracts. — Louvain, Oeuvre des tracts, 11, rue des Récollets, 27 × 21 cm., 70 tracts. Prix : 8,50 frs (11 frs fr.) franco.

Sollicitée de toute part, l'Œuvre des tracts a publié la collection complète de ses tracts parus jusqu'à la fin de 1938. Véritable apologétique populaire ; alertes et concrets ; typographie soignée ; impression en deux couleurs ; illustrations. Le succès grandissant qu'ils remportent témoigne de leur valeur. Quelques sujets pris au hasard : grandes fêtes liturgiques, la messe, la famille, le cinéma, la presse, l'école, etc.

G. Sterken, S. I.

III. APOLOGÉTIQUE

A. Manuels.

BARTHELEMY, E., Abbé. — *Cours élémentaire d'apologétique.* Livre I : *Dieu, L'Ame, La Religion.* Livre II : *Le Christianisme. L'Eglise.* Marseille, Union diocésaine des Jeunes Gens, 112, rue Dragon, 1937, 1938, 21 × 13 cm., 100, 180 p. Prix : 5,50, 11 frs fr.

Présentation suggestive de la doctrine par questions et réponses. L'ordre traditionnel de l'enquête est heureusement adapté et rajeuni et mérite à ce titre l'attention des professeurs d'apologétique. Le premier tome s'ouvre sur la preuve de l'existence de Dieu. Deux voies sont présentées : contingence et finalité. Comme toujours, le raccourci de l'exposé semble simplifier la question et l'on peut se demander jusqu'où il est légitime philosophiquement de partir d'une constatation scientifique et d'en poursuivre sans justification les conclusions sur un ordre qui dépasse la science elle-même, l'ontologique : est-il sûr par exemple que le postulat qui nie en physique le mouvement spontané soit une base suffisante pour établir l'existence d'une cause motrice transcendante qui est Dieu ? A l'appui de la démonstration, nous lisons de très bonnes pages sur l'ordre concret de l'univers. Intéressant aussi

l'ensemble des témoignages de savants sur Dieu et l'âme, l'appel à l'histoire religieuse de toute l'humanité. Le problème du mal moral, introduit à propos de Dieu, nous semble un peu minimisé. Cela vient, pensons-nous, de ce qu'il est placé en dehors de ses données complètes, celles de la Révélation : la chute originelle et la Rédemption. Les chapitres sur l'âme sont plus étoffés que d'ordinaire. La définition du vivant, proposée comme point de départ, « l'être qui reste toujours le même, quelles que soient les transformations de ses éléments matériels » reste un peu trop approximative. La partie qui traite de la religion en général peut paraître, malgré sa présentation, un peu longue et touffue pour des jeunes gens catholiques de nos régions. Le second volume a, lui aussi, de grandes qualités. Il suit la méthode historique inductive : les documents, la divinité du Christ, l'Eglise. L'étude de la personne du Christ est très fouillée, peut-être aussi trop peu construite. La preuve de sa divinité s'enrichit de l'argument tiré de la plénitude et des résultats de sa doctrine. Pour l'Eglise, l'enquête se poursuit très heureusement à travers les premiers siècles ; cet aperçu historique complète de façon indispensable une preuve d'ordinaire trop courte. L'étude se termine sur l'Eglise catholique d'aujourd'hui. En bref, malgré les critiques de détail, un sérieux progrès sur les exposés classiques, un souci louable de clarté et de compréhension. La tâche est d'autant plus délicate que l'auteur s'adresse aux persévérants qu'il veut armer pour les luttes toutes prochaines dans le milieu de travail.

VAN DEN BRUWAENE, L. — *L'Eglise Vivante. Manuel de religion.* Première partie. Bruxelles, Edition Universelle, 1939, 13,5 × 20 cm. Les 3 fascicules : 230 p. Prix : 25 frs.

Présenté comme un manuel scolaire, ce livre s'adresse, en fait, à un public plus large et plus formé. Il paraîtra en trois fascicules, donnant successivement l'exposé apologétique, l'exposé dogmatique et l'enseignement actuel de l'Eglise. Le premier nous esquisse en langage simple, dépouillé de termes techniques, l'enquête historique sur la fondation et les débuts de l'Eglise, sur l'origine et la valeur des autres confessions chrétiennes ; suit une rapide démonstration du fait divin de l'Eglise, inspirée surtout de l'œuvre du Cardinal Dechamps.

P. S. — « Nova et Vetera » (1938, 3 et 4) présente un commentaire de l'ouvrage et des lectures à faire aux élèves.

B. Ouvrages complémentaires.

LAUNAY, L. de. — *L'Eglise et la Science.* Paris, Grasset. Coll. « La vie chrétienne », 10e éd. 1936, 19 × 12 cm., 238 p. Prix : 18 frs fr.

L'auteur, à double titre de chrétien et de savant, étudie l'aspect historique et la position actuelle d'un problème fort important en apologétique. Dans une première partie, il parcourt l'histoire et montre que la religion catholique et l'Eglise n'ont jamais eu de conflit réel et foncier avec la science : toute la difficulté s'est trouvée dans la délimitation de frontières de deux domaines parfaitement distincts. Dans la seconde partie, il précise les positions actuelles : la distinction et la compatibilité de l'esprit religieux avec l'esprit scientifique, les limites et la valeur de la science, le champ séparé et primordial de la religion catholique. Exposé fort pertinent, qui tranchera beaucoup de

fausses difficultés. L'analyse de la valeur de la science nous semble la plus suggestive. Par contre, les dernières pages sur la manière d'arriver à la foi religieuse appelleraient des réserves théologiques pour l'imprécision des formules : défaut excusable d'ailleurs de par la brièveté de l'exposé.

MORICE, H. — *Pour trouver Dieu.* Essai d'apologétique expérimentale. Tournai, Casterman, 1937, 20 × 13 cm., 260 p. Prix : 15 frs.

A côté des preuves philosophiques ou historiques, l'expérience humaine concrète peut, elle aussi, corroborer certaines vérités religieuses : telles Dieu, la Providence, la déchéance originelle, la survie. Pour beaucoup d'incroyants, l'efficacité de cette méthode se fera plus directe et plus accessible. L'auteur apporte sur chacune de ces questions les arguments de convergence que nous fournit la vie de tous les jours : ainsi l'existence de Dieu se manifeste dans l'harmonie des vivants, son action apparaît chez les mystiques et les thaumaturges ; le péché originel est la seule explication du déséquilibre humain ; la survie est gravée dans nos désirs et confirmée par les messages d'outre-tombe ; le christianisme est la grande œuvre bienfaisante de l'humanité. A l'appui de toutes ces thèses, s'ajoute un nombre imposant d'observations et de témoignages ; et c'est là peut-être le principal intérêt. Les deux derniers chapitres étudient la voie concrète de l'expérimentation religieuse et de la conversion. Dans l'étude de Dieu, l'auteur quitte pourtant un instant l'expérience pour la philosophie (p. 27) : il démontre, par raisonnement, qu'il est impossible que la chaîne des êtres vivants soit sans termes dans le passé ; car, dit-il, un nombre actuellement infini est une contradiction dans les termes. Mais un raisonnement aussi rigoureux établit que, quelque grand que soit un nombre donné, il est toujours possible de lui ajouter une unité. Ce qui faisait tenir à saint Thomas une position de réserve en la matière... Cet ouvrage restera un précieux complément pour tous les cours d'apologétique.

RAIMOND, J., Abbé. — *Cours synthétique de Religion.* T. II. *Je crois en Dieu* (Son existence). T. III. *Celui qui est* (Nature de Dieu). Paris, Desclée De Brouwer, 1938, 19 × 12 cm., 288, 268 p. Prix : 14 frs le vol.

Après l'introduction, dont nous avons déjà parlé (N.R.Th., juillet 1938, p. 867), l'auteur s'attache à prouver l'existence de Dieu selon les cinq voies de saint Thomas et il encadre sa démonstration d'une étude sur la foi, sur la religion, sur les prophéties et les miracles. Les qualités se maintiennent ; peut-être aussi le danger d'une trop grande assurance qui simplifie problème et solution. Dans la preuve de l'existence de Dieu, le terme est acquis d'avance pour la plupart des esprits ; l'intérêt réside surtout dans la rigueur du processus qui y mène. L'auteur en l'occurrence s'adresse au bon sens et à la science. Il part d'une réaction chimique dans un corps inanimé, de l'action mécanique d'une balle tuant un lièvre, de l'existence d'un grain de sable, des degrés de perfection de l'animal et de l'homme, de l'ordre de ce basmonde ; et, en quelques lignes, il nous amène à Dieu. Fort bien. Mais nous doutons qu'entre le principe et le terme, la route soit si aisée. Pour ne signaler qu'un écueil, n'y a-t-il pas précisément un gros problème philosophique dans ce passage des données de la science et de l'indéfinie succession de causes phénoménales qu'elle révèle, à ce raison-

nement abstrait qui conclut à une cause nouménale transcendante ? C'est en ce sens, peut-être, qu'il faudrait approfondir la recherche pour répondre aux préoccupations actuelles des esprits cultivés. Non point que les voies de saint Thomas ne soient pas probantes. Mais parce que, tout en suivant l'orientation de pensée du Docteur Angélique, nous ne pouvons faire abstraction de l'immense développement des disciplines scientifiques réalisées depuis son siècle.

Avec le troisième volume nous passons à l'étude de la nature de Dieu : essence, attributs, facultés, ces dernières étant divisées en savoir, vouloir, pouvoir.

La vigoureuse clarté de l'exposé rendra plus sensibles parfois les heurts que pourront essuyer les tenants de telle ou telle philosophie. Comme l'œuvre est d'envergure et s'adresse à un public d'élite, nous nous permettons encore d'en souligner l'un ou l'autre. Le panthéisme, par exemple, y est traité d'erreur grossière, stupéfiante pour des esprits intelligents (p. 34). Ailleurs, l'essence est distinguée de l'existence comme le possible du réel (p. 21) ; l'une et l'autre sont unies par un lien souvent fort fragile (p. 22). Nous lisons bien, en passant, qu'il s'agit de la composition métaphysique de l'être fini (p. 50), mais tout cela ne va pas sans équivoque. Enfin, à propos de l'intelligence divine, on s'engage dans le problème de la connaissance qu'a Dieu des futurs libres (p. 138 ss.). L'exposé de la solution « décisive » du thomisme nous semble amener le problème exactement à son point de départ. L'effort moliniste, — « l'invention », dont parle l'auteur, — est précisément un essai de résoudre ou de réduire cette antinomie. Y a-t-il réussi ? C'est à voir. Mais nous ne voyons pas en quoi la liberté humaine est moins sauvegardée chez lui qu'ailleurs ni comment le concours simultané enlève à Dieu sa part dans la détermination libre de l'homme. Au reste, quelle que soit l'interprétation de ce système, l'état actuel de la question échappe à beaucoup des critiques formulées et les considérants ascétiques sur les exercices ignatiens et les répugnances de l'âme thomiste (p. 145) appellent des réserves.

J. Delépierre, S. I.

IV. HISTOIRE SAINTE

A. Enseignement élémentaire.

1. Formation scolaire.

DEVIMEUX, Abbé. — *La Bible du catéchiste.* Paris, Librairie de L'Arc, 1937, 19 × 14 cm., 741 p. Prix : 38 frs fr.

Voici un ouvrage qui apporte du nouveau dans l'enseignement de l'Histoire Sainte. La vieille méthode, qui consistait à raconter simplement l'histoire merveilleuse d'Israël, ne satisfait plus personne. Pour répondre aux exigences actuelles, il faut, semble-t-il, un double exposé. Le premier s'adresserait aux enfants, à l'âge du catéchisme : l'idéal serait de leur expliquer l'Histoire Sainte d'une façon à la fois exacte et édifiante. Le second reprendrait pour les élèves de classes supérieures d'humanité l'étude méthodique du document inspiré et son interprétation authentique. Nous avons ici la réponse à notre premier désir. Ce livre s'adresse aux catéchistes, leur donne tous les matériaux né-

cessaires pour expliquer aux enfants l'Histoire Sainte depuis la création jusqu'à la fin de l'époque des patriarches. Espérons que l'œuvre sera poursuivie. L'auteur dispose son cours en récits séparés ; à chaque fois, il donne le texte exact des livres saints. Et ceci est un premier avantage sur les Bibles à récit continu. De courts résumés font le lien historique entre les chapitres. Suivent, après le texte, les explications historiques, claires, sobres mais suffisantes pour permettre une compréhension saine du contexte. C'est là sans doute que le catéchiste apprendra le plus. Enfin, plus longuement, la partie morale et catéchétique : analyse ; exposition ; enseignements ; applications. Après chaque partie importante vient une récapitulation suggestive. A la fin du livre, une révision générale, et, sous le titre « révision par l'image », un commentaire pittoresque tout indiqué pour des films ou projections. Nous avons déjà laissé deviner les mérites, fort bien soulignés dans la préface du R. P. de Grandmaison : récits choisis et non amputés ; mise au point exégétique ; leçons morales judicieuses et nullement forcées. Certains épisodes, comme la rivalité de Sara et d'Agar, sont peut-être plus délicats à exposer ; mais la matière est surabondante et l'information de l'auteur est telle qu'elle profitera même aux professeurs de religion et d'Ancien Testament dans les classes supérieures.

DEVIMEUX, Abbé. — *Histoire Sainte en images.* Paris, Lib. de l'Arc, 1937, 18 × 22 cm., 64 p., ill. Prix : 14 frs fr.

Narration traditionnelle des principaux faits de l'Ancien et du Nouveau Testament, illustrée de dessins en couleurs. Le chapitre sur l'enseignement du Christ nous semble un peu sommaire, même pour des enfants : si la charité est mise en évidence, on n'y dit pas un mot des béatitudes, de la pauvreté, de la prédilection de Jésus pour les enfants. Un résumé termine chaque chapitre et permet aux impatients une lecture plus aisée. Un souhait pour une édition prochaine : des couleurs plus chaudes et des expressions de physionomie un peu plus réelles, formeront davantage le goût artistique des enfants.

FIDES, F. — *Bible des Enfants.* Namur, Proc., Bruxelles, Proc., 1937, 23 × 15 cm., 80 p.,ill.

Petit livre d'une présentation remarquable. A chaque page, une image polychrome, une histoire de l'Ancien ou du Nouveau Testament, une résolution ou une pensée pieuse. S'adresse aux enfants des premières années de l'école primaire.

PITRAY, P., de. — *Histoire Sainte.* Paris, Hachette, 1938, 32 × 25 cm., 32 p., illustr. Prix : 9 frs.

Simple récit des principaux faits des deux Testaments, agrémenté d'illustrations aux couleurs fondues et aux personnages souvent efféminés.

QUINET, Chan. — *Mon cahier de la vie de Notre-Seigneur.* Paris, Spes, 1938, 22 × 18 cm., 2 cahiers, 32 p. chacun. Prix : 2,50 frs fr. pièce.

Toute la vie de N. S. en ces deux cahiers. L'enfant y trouvera des phrases à compléter, des dessins à expliquer, des questions à résoudre.

2. Formation extra-scolaire.

BESTERFELD, E. de, Mlle. — *La plus merveilleuse des histoires vraies... s'achève.* Paris, Tournai, Casterman, 1938, 19 × 14 cm., 170 p., ill. de M. l'abbé Biot. Prix : 12 frs.

Troisième et dernier volume de cette Histoire de Jésus qui captiva les enfants. Récit tout simple, mais combien prenant, de la Passion ; scènes délicieuses de la Résurrection. Nous souhaiterions cependant à ce beau livre une couverture aux dessins et couleurs plus viriles.

DOMINICAINE, (Une religieuse de Froyenne). — *Les Belles histoires de l'Evangile.* Paris, Alsatia, 1939, 19 × 14 cm., 196 p., illustr. Prix : 13,50 frs fr.

Ce n'est point une vie de N. S., mais simplement le récit de douze paraboles évangéliques racontées dans le style simple, vivant, imagé et concret des enfants. Douze « Histoires » ; et cependant court à travers ces 200 pages une idée maîtresse dont le développement progresse avec chaque récit. C'est que l'auteur interprète toutes les paraboles dans le sens de la vie de la grâce, qui est bien et la petite semence, et le trésor, et la lampe, etc. Présentation typographique très soignée et pédagogique — un résumé en tête et une prière en fin de chapitre — illustrations délicates et fraîches. Livre à donner ou à raconter aux enfants.

B. Enseignement secondaire.

1. Formation scolaire.

Initiation biblique. Introduction à l'étude des Saintes Ecritures, sous la direction de A. Robert et A. Tricot. Paris, Tournai, Desclée et Cie, 1939, 23 × 15 cm., 860 p. Prix : broché 60 frs, relié 70 frs.

Cet ouvrage important méritant une étude particulièrement approfondie, un compte rendu détaillé lui sera consacré dans un prochain numéro de cette revue. Disons, dès maintenant, que les professeurs des classes supérieures des collèges trouveront dans ce volume la somme des connaissances nécessaires à un cours sérieux sur l'Ecriture, présentée sous une forme accessible à tous. Les problèmes multiples que pose l'Ecriture Sainte y sont étudiés par des théologiens exégètes de première valeur.

SOEURS DES ECOLES CHRETIENNES (Vorselaar). — *L'idée messianique à travers l'Ancien Testament. Manuel des élèves pour le 4e degré et les Ecoles Moyennes.* Averbode, Bonne Presse, 1939, 21 × 16 cm., 115 p. Prix : 8 frs.

C'est la première fois, pensons-nous, — du moins en langue française — qu'un manuel destiné à des élèves (ici 12-14 ans) s'applique à faire ressortir de l'ensemble des faits bibliques l'idée religieuse fondamentale du messianisme et l'unité de toute cette préparation providentielle à la Rédemption. Sans doute, MM. Quinet, Bouvet et Delmotte ont-ils tracé la voie les premiers (voir « Où en est l'Enseignement religieux », p. 77 et ss.), mais les Sœurs de Vorselaar n'ont pas hésité à renoncer à pas mal de détails, pittoresques peut-être, mais sans gran-

de portée religieuse, pour donner un relief inégalé jusqu'à présent au travail et à la synthèse religieuse. Le commentaire s'attache surtout au sens typique de l'Ecriture et fait saillir les textes prophétiques et les figures des mystères à venir (Disons en passant que, pour des plus âgés, ce commentaire devrait évidemment être approfondi.) On souhaiterait quelques belles illustrations... Il est vrai que la cinéscopie s'est chargée d'illustrer ce cours par 4 beaux films-fixes (25 frs. pièce ; les quatre films plus le livre, 100 frs.).

2. Formation extra-scolaire.

KUSS, O. et MULLER, L. — *Doctrine du Nouveau Testament à la portée de tous.* Paris, Alsatia, 1938, 20 × 13 cm., 416 p. Prix : 25 frs fr.

L'ouvrage s'adresse à tous les fidèles. Plutôt qu'un manuel d'exégèse, il se présente comme une synthèse de théologie scripturaire. Comme tel, il est très apte à familiariser avec les richesses doctrinales de l'Ecriture Sainte. Après avoir esquissé la situation du monde à l'avènement du Christ, il fait successivement l'exposé doctrinal des évangiles, des actes, des épîtres et de l'apocalypse.

LELONG, O. P. — *Et toi, que penses-tu du Christ ?* Paris, Alsatia, s. d., 19 × 14 cm., 187 p. Prix : 16,50 frs fr.

Adaptation remarquable du message chrétien à l'homme moderne aux différents âges de sa vie : enfance, jeunesse, foyer et pays, vieillesse ; et à différentes classes d'hommes : paysan, ouvrier, intellectuel, artiste et prêtre ! Qu'est le Christ pour chacun, étant donné que, devant Lui, la neutralité est de plus en plus impossible ? (Suite de la « Messe vivante ».)

LORSON, S. I. — *Le visage humain de Jésus. Contemplations évangéliques.* Paris, Alsatia, 1938, 18 × 12 cm., 141 p. Prix : 10 frs fr.

Offrir à la méditation des jeunes filles, ouvrières ou intellectuelles, une image vivante et attrayante du Christ « en chair et en os », comme il apparaissait sur les routes de Galilée, tel est le but de ce petit livre. Le tact, la délicatesse et la sobriété de l'auteur lui ont permis de mener à bien cette tâche. Ces petites études sur le corps, l'âme, l'intelligence, la volonté, le cœur du Christ, sont savoureuses et se présentent comme une introduction, déjà pleine d'enseignements, à la lecture de l'Evangile.

MARMION, Dom Columba. — *Vie de Jésus.* Paris, Flammarion, Coll. « Directives », 1939, 20 × 14 cm., 48 p. Prix : 2,25 frs fr.

L'autorité de l'auteur garantit à elle seule la valeur de cette plaquette qui expose, avec une piété profonde, les dogmes générateurs de la vie divine, rattachés à la figure rayonnante du Verbe Incarné.

3. Traduction de la Bible.

BUZY, R. P. — *Le Nouveau Testament. Traduit sur le texte grec et annoté.* Paris, éd. Ecole et Collège, 16 × 9 cm., 584 p. Prix : 15 frs fr.

Elaborée sur le grec, cette traduction évite mainte obscurité et joint à l'exactitude l'élégance et la clarté de la forme française. Les divisions des sujets sont clairement indiquées. Des notes opportunes, tirées de l'exégèse, de l'archéologie et de l'histoire bibliques, équivalent dans leur brièveté à un commentaire suggestif.

Ch. Pety de Thozée, S. I. et J. Delépierre, S. I.

V. LITURGIE

A. Liturgie en général.

LEFEBVRE, G., O. S. B. — *Liturgie et action catholique.* Abbaye de St André, Apost. liturg., 17 × 11 cm., 44 p. Prix : 2,50 frs.

Le chrétien n'est un isolé ni dans sa prière ni dans son action : sa prière doit être en communion avec la prière officielle de l'Eglise, qui est le culte liturgique ; et son action, si elle veut être vraiment catholique, doit s'intégrer dans le grand mouvement d'apostolat authentiquement organisé par nos derniers Pontifes. Entre ces deux manifestations de la vie chrétienne, il doit y avoir interdépendance complète ; c'est ce que l'auteur de cette petite brochure a voulu montrer.

Le vrai visage de la liturgie. Cours et conférences des semaines liturgiques. T. XIV. Mons, 1937. Louvain, Mont-César, 1938, 22 × 14 cm., 275 p.

Il n'est guère possible de résumer les études de ce volume plein de doctrine. Nous renvoyons le lecteur au compte rendu déjà paru dans la N.R.Th. en février 1939, p. 244.

B. Lieux et objets du culte.

GUARDINI, R. — *Les signes sacrés.* Paris, Spes, 1938, 18 × 12 cm., 96 p. Prix : 7 frs fr.

Deuxième édition de cet excellent petit livre, où l'auteur interprète pour nous le message catholique du signe de la Croix, de la main, de la marche, de la flamme, des cloches, etc. Quiconque enseigne la liturgie ou les sacrements se doit de lire ces pages. Un compte rendu plus détaillé paraîtra dans un numéro prochain de la revue.

JANVIER, R. P. — *Dans votre Eglise...* Paris, Flammarion, Coll. « Directives », 1939, 20 × 14 cm., 48 p. Prix : 2,25 frs fr.

Réflexions religieuses sur l'église (la maison de Dieu, la chaire, les cloches, le sacrifice de la messe, les ministres du Maître), développées d'une manière profonde par l'illustre orateur. Les professeurs y trouveront des suggestions heureuses pour leurs cours et leurs prédications et les plus grands élèves une substantielle lecture spirituelle.

C. Temps liturgiques et liturgie sacramentaire.

DESOMER, R., Abbé. — *Jésus Notre Maître, sa vie, sa parole, son œuvre, présentées par l'Eglise dans sa liturgie.* 3e fasc. Les Diman-

ches après la Pentecôte. Abbaye de St André, Apost. liturg., 1938, 22 × 14 cm., 284 p. Prix : 13 frs.

On connaît déjà la valeur de ce commentaire des évangiles du dimanche et des fêtes. La richesse et la variété de l'exposé en font un bon manuel concret et vivant. Il faut y ajouter que l'illustration est particulièrement bien soignée dans ce 3e fascicule. (Voir « Où en est l'Enseigneemnt religieux », p. 132 et N.R.Th., 1938, p. 875.)

LESAGE, R. — *Le Mariage.* Marseille, Publiroc, 1939, 13 × 10 cm., 62 p., illustr. Prix : 5 frs fr.

Cette 15e brochure de « Ma bibliothèque liturgique » donne une petite somme du mariage chrétien : liturgie, rubriques, us et coutumes, principales prescriptions canoniques. A recommander non seulement au clergé paroissial, aux catéchistes, mais aussi aux fiancés.

MOLIEN, A. — *La liturgie des Saints. Les Anges et les Apôtres.* Avignon, Aubanel, 1939, 19 × 12 cm., 206 p. Prix : 17,60 frs fr.

L'auteur décrit avec compétence, simplicité et vie, les origines et l'évolution historique du culte des Anges et des Apôtres. Il nous renseigne sur tout ce qui a trait aux Anges (S. Michel surtout), à S. Jean-Baptiste, S. Pierre et S. Paul, les autres Apôtres, Evangélistes, Disciples apostoliques. Il relève à propos de chacun l'histoire de son culte, tant en Orient qu'en Occident, les usages populaires et pèlerinages qui s'y rattachent et commente avec bonheur les Propres de la Messe et de l'Office (usage heureux, pour les hymnes, des traductions de Racine, Corneille, etc.).

MONTIER, E. — *Sois liturgiste !* I vol. : *Messe, Vêpres, complies ;* II vol. *Les Sacrements et la vie chrétienne.* Paris, Mignard, 1938, 19 × 11 cm., 160, 176 p. Prix : 10 frs fr. chaque vol.

Avec une émotion communicative, l'auteur nous parle, dans le 1er volume, de l'Angelus, de la Messe, des Vêpres et des Complies ; dans le 2me volume, des Hymnes, des Sacrements et des Sacramentaux (bénédictions diverses). Les grands jeunes gens (ouvriers aussi bien qu'étudiants) y goûteront l'information sûre — et nullement rébarbative —, la piété sincère et vivante, la poésie des belles choses.

D. Liturgie sacrificielle.

1. Enseignement technique.

BRABANT, Abbé. — *Pour comprendre et aimer la Sainte Messe.* Bruges, Beyaert, 1938, 22 × 14 cm., XII-168 p. Prix : 15 frs.

Quarante instructions dominicales qui se recommandent par leur simplicité et leur adaptation à un auditoire « moyen » de paroisse.

Ce qu'est la Sainte Messe. Louvain, Fédération Nationale des Patronages, 52, rue Vital Decoster, 1939, 17 × 12 cm., ill. 26 p. Prix : 1 fr.

Petit catéchisme de la Messe, s'adressant aux enfants des Patronages.

Une leçon préliminaire et 15 leçons développent, en un style vivant et direct, la doctrine de la Messe. Chaque leçon, divisée clairement par des sous-titres en rouge, est suivie d'applications concrètes, de résolutions et d'un questionnaire. Certains mots trop techniques, de pure érudition, gagneraient à être supprimés (par ex. : aemula, scyphus, p. 14) et certaines explications devraient être plus pédagogiques (« Après l'offertoire commence la partie de la Messe la plus importante : le « Canon ». On l'appelle ainsi parce qu'elle est toujours la même. » p. 19). Cette brochure restera un bon aide-mémoire pour les enfants qui auront préparé leur concours annuel. Une brochure du catéchiste, avec pages explicatives supplémentaires, fut éditée séparément mais est déjà complètement épuisée.

CROEGAERT, Chan. — *Les rites et les prières du S. Sacrifice de la Messe.* Plans pour sermons et leçons. I, *La Messe des catéchumènes.* Averbode, Casterman, 1938, 20 × 15 cm., 240 p., illustr. Prix : 30 frs broché, 40 frs relié.

Clarté de l'exposé, sûreté de la documentation, compétence de l'auteur, telles sont les caractéristiques de ce livre très riche, qui rendra les plus grands services, tant aux prédicateurs qu'aux professeurs de religion. L'auteur a voulu en faire « un instrument de travail », « une documentation systématisée, aussi claire, aussi substantielle, aussi pratique que possible ». Ce but a été pleinement atteint dans ce premier volume, consacré à la Messe des Catéchumènes. L'autel, le culte des Martyrs, la liturgie stationnale, la division de la Messe sont l'objet d'aperçus préliminaires. De l'Introït au Credo, chaque cérémonie est traitée en un chapitre distinct, riche d'aperçus historiques, liturgiques, doctrinaux, artistiques et pratiques. Chaque chapitre est précédé de son plan et suivi d'une riche bibliographie du sujet traité, complété enfin par un questionnaire. La présentation très soignée (typographie et illustrations) en rend la consultation aussi aisée qu'agréable.

DESPLANQUES, F., S. I. — *La messe de ceux qui ne sont pas prêtres. L'ordinaire de la messe et... l'ordinaire de la vie. Méditations.* Paris, Spes, 1938, 19 × 12 cm., 256 p. Prix : 12 frs fr.

Quarante méditations qui amèneront les fidèles à prendre une part active à la sainte Messe. Trois grandes qualités : réalisme dans la piété, fermeté de la doctrine, couleur et mouvement du style. Voir compte rendu plus détaillé dans N.R.Th., 1939, avril, p. 512.

GOLDIE, A. — *Notre participation à la messe expliquée aux enfants en 9 réunions de croisade.* Paris, Alsatia, 1938, 19 × 14 cm., 95 p., illustr. Prix : 6 frs fr.

Livre « rare et précieux » que dirigeants et croisés liront avec un égal plaisir. Dans ces dialogues alertes entre mademoiselle et une douzaine de croisés (qui sont loin d'être tous des saints), l'auteur a su intégrer tout l'essentiel de ce que chaque chrétien devrait savoir de la messe. Les explications, bien vivantes, font appel constamment à ce que les enfants connaissent eux-mêmes (faits de la vie quotidienne, histoires, explication de cantiques). Les illustrations excellentes et substantielles ne manqueront pas de faire impression sur les enfants en faisant pénétrer plus profondément dans les cœurs l'enseignement bienfaisant de ce livre.

GRANNY. — *La Messe de Petit Pierre.* Tournai, Casterman, 1938, 19 × 14 cm., 105 p., illustr. Prix : 13 frs.

L'auteur met en scène une bonne grand'mère qui, avec piété, explique à ses petits-enfants le mystère de la Messe. Si le parallèle entre le déroulement de la Passion de N. S. et celui de la Messe ne peut se soutenir du point de vue liturgique, il a l'avantage de se prêter à des applications pieuses et pratiques, qui ne manqueront pas leur effet sur les petits lecteurs. Ceux-ci liront avec plaisir ce livre bien présenté (reliure solide, gros caractères, aimables illustrations) et ils y apprendront à « prier » vraiment leur Messe et à la faire rayonner dans leur vie.

GRUSS, J., Abbé. — *Jésus, le prêtre et moi.* Paris, Alsatia, 1938, 19 × 13 cm., 151 p. Prix : 13,50 frs fr.

Dialogue entre une maman, fort bien informée en liturgie et en théologie, et son petit Paul. Explication vivante, pratique et exhaustive de toute la liturgie de la Messe. Décrivant brièvement prières, rites et ornements dans leur évolution historique, l'auteur en dégage le sens religieux et les leçons « ascétiques ». Ce dont il faut surtout le féliciter, c'est d'avoir révélé la liturgie profonde, tout en restant à la portée d'enfants de 10 à 14 ans. Le titre l'indique en trois mots, dont chacun porte : Jésus, le prêtre et moi. Ce livre rendra service avant tout aux catéchistes, etc.

LIAGRE, Mgr. — *La Messe.* Courbevoie, Secr. J. O. C. F., 2e éd., 1936, 18 × 11 cm., 75 p. Prix : 4 frs.

Voir plus loin, p. 763.

MISTIAEN, E., S. I. — *La Messe dans la vie.* Paris, Tournai, Casterman, 1938, 18 × 12 cm., 80 p. Prix : 7 frs.

Ce petit livre, qu'on sent à chaque page être le fruit d'une conviction profonde, est en même temps le résumé d'une expérience personnelle et un solide exposé théologique. L'auteur a mis en œuvre toute sa vaste culture philosophique et littéraire, et ces pages, bourrées de matière et pourtant écrites en une langue très harmonieuse, doivent moins se lire que se méditer. S'adresse surtout à des lecteurs cultivés.

PARSCH, P. — *La Sainte Messe expliquée dans son histoire et sa liturgie.* Bruges, Beyaert, 1938, 20 × 14 cm., 317 p. Prix : 30 frs.

Le titre de l'ouvrage en explique clairement le but. Sans vouloir faire œuvre proprement scientifique, l'auteur, déjà bien connu par son « Année liturgique », met sa science au service de la piété. Son commentaire détaillé de toutes les prières est d'une sobriété qui satisfera aussi bien le lecteur désireux de précisions historiques que celui qui y cherchera un aliment à sa piété personnelle envers la sainte Messe. Les nombreuses suggestions rendront ce livre particulièrement utile à ceux qui travaillent à rapprocher le peuple fidèle de son sacrifice. Voir compte rendu dans N.R.Th., février 1939, p. 247.

VANDEUR, E., O. S. B. — *La Sainte Messe. Notes sur sa liturgie.* 9e édit. Abbaye de Maredsous, 1937, 20 × 13 cm., 330 p. Prix : 18 frs.

Cette nouvelle édition prouve le succès mérité de ce livre (voir « Où en est l'Enseignement religieux », p. 137). Nous souhaitons que tous y puisent un plus grand amour de la sainte Messe, grâce à la grande érudition qui, ici, ne nuit en rien à la piété. Ce commentaire de l'ordinaire de la Messe est un trésor pour tout éducateur et un modèle d'exposition de la doctrine chrétienne de la Messe.

Votre journée sera une Messe. — Averbode, Bonne Presse ; Paris, Casterman, 1939, 22 × 14 cm., 46 p., illustr. Prix : 2 frs (par 50 ex. et plus : 1 fr.).

Brochure de vulgarisation, visant à familiariser les gens les plus simples avec la signification de la Messe et son application pratique. L'enseignement clair et suggestif, souligné par une mise en page qui fait bien ressortir titres et sous-titres, est complété par de nombreuses illustrations (photographies, reproductions). De lecture facile, ce sera un excellent complément du cours de catéchisme pour adultes et jeunes gens et les engagera à méditer leur Messe.

2. Messe vécue.

a. Assistance individuelle.

Missel. — Aix, Secrét. des Catéchismes, 12, rue Mignet, ou chez M. l'abbé Desthieux, 86, av. Ste Victoire, Aix, 1938, 15 × 11 cm., 32 p., illustr. Prix : 2,25 frs (10 ex. : 2 frs ; 50 ex. : 1,75 fr.).

Contient une petite explication des ornements du prêtre, la prière du matin (Notre Père..., les actes...), l'Ordinaire de la Messe, en adaptation française (avec indication des pauses pour une récitation commune), l'action de grâces après la Communion. Présentation typographique excellente (rouge et noir) et illustrations (qu'on pourrait cependant souhaiter plus substantielles) plairont aux enfants des patros et des cours de catéchisme.

Missel des petits amis de Jésus. Voir plus loin, p. 747.

PLAQUEVENT, J. — *Messe des petits.* Paris, Ed. du Seuil, 1936, 13 × 9 cm., 30 p., illustr. Prix : 2 frs fr.

Petite brochure destinée aux tout-petits qui commencent à suivre la Messe ; se recommande par sa simplicité et sa présentation. Les prières de la Messe y sont bien adaptées aux enfants tout en restant fidèles à l'esprit ; l'illustration aussi les aidera à mieux comprendre le saint Sacrifice.

b. Assistance collective.

CŒUR, J. — *La sainte Messe en chœur parlé.* Voir plus loin, p. 753.
En vacances. Mon livre de prière. Voir plus loin, p. 753.

HAAS, J. P. — *Sacrificium Nostrum. Méditations dialoguées sur la messe à l'usage des collèges.* Tournai, Casterman, 1939, 16 × 11 cm., 128 p., illustr. Prix : 8 frs (réduction par quantité).
Méditations dialoguées, et non pas commentaire ou abrégé de l'or-

dinaire de la Messe. En s'attachant à l'esprit du texte et de l'action liturgique, l'auteur développe, sous forme de prière, le thème fondamental de la Messe en fonction des thèmes particuliers, adaptés aux différentes époques de l'année liturgique. L'opuscule contient, en plus de 10 « messes » divisées chacune en trois ou quatre petites méditations qui soulignent les phases principales du saint Sacrifice, 14 actions de grâces, adaptées, elles aussi, à l'esprit de la liturgie. L'usage de ce livret, de présentation remarquable (ce qui explique son prix un peu élevé), est spécialement indiqué aux Messes qui réunissent des groupes de jeunes gens : congréganistes, Jécistes, Scouts, etc. (Voir encore le compte rendu dans N.R.Th., mai 1939, p. 622.)

Notre Messe. Prières dialoguées pour l'assistance au Saint Sacrifice. Arras, Dir. des Œuvres, 31, Bd Carnot, 2e éd. 1937, 15 × 12 cm., 20 p. Prix : 1 frs fr. (75 frs le cent).

SOLE, J., Abbé. — *Manière de servir la messe.* Anvers, Van Dieren, 1937, 13 × 8 cm., 14 p.

d. Chant liturgique.

DAVID, L., O. S. B. — *La belle part des fidèles dans la prière chantée.* Grenoble, Lib. St Grégoire, 22, rue du Lycée, 1939, 24 × 15 cm., 88 p.

Le chant collectif est certainement un des moyens les plus efficaces pour obtenir une participation active des fidèles, — et surtout des enfants — à la liturgie. L'auteur, avec la compétence qu'on lui connaît, développe ici les moyens d'obtenir cette prière chantée du peuple tant à la Messe qu'aux autres offices paroissiaux (vêpres, complies, salut). Les explications du dialogue liturgique et de l'Ordinaire de la Messe mettent bien en relief le caractère communautaire de la liturgie. Il y a là une mine très riche dont profiteront tous ceux qui ont à être « serviteurs du culte » : clergé, maîtres de tribune, éducateurs. Des directives pratiques permettront surtout à ces derniers de promouvoir — et, si nécessaire, d'introduire — le chant collectif dans leurs groupements ou établissements.

DAVID, L., O. S. B. — *Chants religieux pour les petits.* Grenoble, Libr. St Grégoire, 22, rue du Lycée, ou Abbé Desthieux, 12, rue Mignet, Aix en Provence.

Pour faciliter la diffusion et la manipulation, l'auteur a édité sur feuillets cartonnés, réunis en pochettes, ses chants pour la « Messe basse », pour les saluts au S. Sacrement, pour les catéchismes, etc. (Voir aussi N.R.Th., 1938, p. 865.)

L. Van der Biest, S. I. et J. P. Haas, S. I.

VI. CONFESSION ET COMMUNION

HOUBAUT, Mgr. — *La préparation des tout-petits et leur admission à la Communion.* Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 17 × 10 cm., 16 p. Prix : 1 fr. fr.

L'auteur donne ici d'excellents conseils aux jeunes mamans pour la formation eucharistique de leurs petits enfants. Comment les acheminer et les préparer à leur premier contact avec Jésus-Hostie.

Quand Jésus vient, par l'auteur de «Maman, je voudrais communier». Paris, Alsatia, s. d., 14 × 9 cm., 40 p., illustr. Prix : 10 frs fr.

Livret destiné à être mis dans les mains des enfants à la veille de leur première communion et qui les aidera à diriger leurs pensées et leur cœur vers Jésus. Illustration suggestive.

QUINET, Chan. — *Le beau Souvenir de ma Communion solennelle et de ma Profession de foi catholique.* Paris, Desclée De Brouwer, 1936, 28 × 23 cm., 25 p. Prix : 14 frs.

« Album » richement présenté et illustré, rappelant à l'enfant tout ce que fut pour lui le grand jour de sa Communion solennelle. L'auteur y a prévu la place pour des notes personnelles de l'enfant : les amis qui ont communié avec lui, les intentions pour lesquelles il a prié, une promesse de fidélité à la Communion fréquente, etc... On y a joint deux belles reproductions de la dernière Cène et de l'Assomption de la Sainte Vierge, que l'on pourrait encadrer. Ce genre de souvenir est fort à conseiller : l'enfant le relira fréquemment et y trouvera le rappel utile de ses engagements.

Sacrement de pénitence. Examens. Voir plus loin, p. 746.

M. Robinet, S. I.

DEUXIÈME SECTION.

VIE CHRÉTIENNE INTÉGRALE

I. PÉDAGOGIE RELIGIEUSE

DUNIN-BORKOWSKI, S. I. — *A la conquête des cimes.* T. I. *Esquisses et récits.* T. II. *Principes, applications et objectifs.* Tournai, Casterman ; Mulhouse, Salvator, 1939, 19 × 14 cm., 224, 252 p. Prix : 16,50, 18 frs.

« Aider ceux qui grandissent à se connaître et à se former et cela dans un livre où rien n'est étranger à la vie ». Tel est le but et la réussite de cet ouvrage. Il convient surtout aux éducateurs qui trouveront matière à réflexion et à lecture pour des cercles d'étude et des cours de religion. Voir compte rendu dans N.R.Th., avril 1939, p. 507.

LEFAY-ALAUX, Mme. — *L'éveil de la conscience.* Paris, Ed. familiales de France (A. M. C.), 1938, 18 × 12 cm., 48 p. Prix : 2,50 frs fr.

Dans ce petit livre, remarquable par la clarté de son exposé et l'opportunité de ses réflexions, l'auteur étudie d'abord la nature de la conscience morale et ses manifestations aux différents âges de l'enfant, puis la formation de la conscience et l'importance de l'action des parents.

LEMARIE, O. — *La formation religieuse.* Paris, Ed. familiales de France, 1938, 19 × 12 cm., 128 p. Prix : 9 frs fr.

Dans l'œuvre de l'éducation religieuse, les parents ont un rôle important à remplir et ne peuvent — comme cela se fait trop souvent —

s'en décharger complètement sur le prêtre. Aux parents à veiller à ce que l'enseignement donné par le prêtre pénètre la vie de l'enfant et y devienne le mode chrétien de penser, d'aimer et d'agir. Ce petit livre a pour but d'aider les parents dans cette tâche.

PRADEL, Chan. — *Les lectures des jeunes.* Paris, Téqui, 1938, 18 × 12 cm., 220 p. Prix : 12 frs fr.

Tous ceux, pour qui s'est posé le problème angoissant des lectures, se feront un devoir de chercher de saines directives dans cet opuscule bourré de bon sens et de finesse.

Retraites et récollections. — Paris, J. E. C. F., 19, rue Dareau, 1939, 21 × 13 cm., 64 p. Prix : 5 frs fr.

Sorte de manuel concret et pratique, très utile à tous ceux qui cherchent des suggestions pédagogiques pour l'organisation matérielle et spirituelle des retraites de militants d'Action catholique.

VERINE. — *Délivrez-les du mal.* Paris, Spes, 1939, 19 × 12 cm., 302 p. Prix : 15 frs fr.

Suite de « L'art d'aimer ses enfants », dont nous retrouvons les mêmes personnages, mais vieillis de 10 ans. C'est le problème de l'adolescence et de la jeunesse que l'auteur étudie ici avec ce souci du réel, cette maternelle compréhension, cette fine psychologie, ce zèle catholique éclairé qui donnent tant de valeur à son œuvre d'éducatrice. La forme romancée n'enlève rien à la pertinence et à la clarté des conseils francs et précis, glissés avec infiniment de délicatesse aux bons endroits. Un tel livre ne se résume pas ; il se lit ; il se médite. A recommander aux parents et éducateurs.

J. M. Cardol, S. I. et J. Lemaire, S. I.

II. TROIS MÉTHODES D'ÉDUCATION

A. Formation chrétienne des Tout-Petits (F.C.T.P.).

N. B. — L'œuvre de la F.C.T.P. se propose de remplacer auprès des petits — de 4 à 8 ans — les mamans incapables de donner la première initiation religieuse à leurs enfants. Elle recherche de préférence les enfants des familles les plus indifférentes sinon hostiles. Elle agit par les « mamans d'âmes » qui se chargent de 7 à 8 enfants. La méthode employée s'inspire de celle des jardins d'enfants mais avec tendance spécifiquement religieuse et familiale. La grande originalité de la F.C.T.P. est, nous semble-t-il, le souci constant de jeter dans l'âme des enfants les bases d'une véritable vie intérieure, profonde et intense. Toutes les publications que nous analysons ci-dessous sont en vente au secrétariat de la F.C.T.P., 19, rue de Varenne, Paris VII^{e}, ou 2, rue du Lombard, Namur. L'œuvre s'est introduite ces dernières années en Belgique grâce au dévouement éclairé de Mlle M. Mélot.

Plans d'enseignement (Deux degrés), 1938, 20 × 26 cm., 83 p. Prix : 14,50 frs fr.

Les sous-titres résument bien la portée de ces « plans » : « méthode fondée sur la vie chrétienne, centrée sur la messe, concrétisée par le

chant, les travaux manuels ». Le tout contribue à baigner l'enfant dans une atmosphère chrétienne qui le prendra tout entier et l'amènera rapidement à « vivre » l'enseignement. L'avant-propos nous laisse deviner toute la richesse théologique et psychologique de ce programme. Droit à l'essentiel : découverte de l'amour de Dieu ; du plus beau don du Père : son Fils ; de l'amour de N. S. dans la Croix qui se continue par le sacrifice de la Messe. « Ces grandes vérités de base, données au début, seront ensuite développées, illustrées, renforcées par les récits évangéliques. » L'expérience à prouvé le bien-fondé de ce choix des matières et l'on reste étonné de voir des bambins de 4 à 5 ans (1er degré), hier encore ignorant tout de la religion, vivre profondément déjà des grandes vertus de foi, d'espérance et de charité. Ces plans doivent, pour être bien compris, s'intégrer dans toute la méthode de la F.C.T.P. : travaux manuels, chants, jeux, visite à l'église, etc., sous la direction de la « maman d'âmes ».

Cours développant les plans (dactylographiés). 1er degré : les 3 trimestres : 16 frs ; 2e degré : les 3 trimestres : 20 frs fr.

55 leçons toutes préparées, que les « mamans d'âmes » n'auront qu'à suivre à la lettre pour donner l'excellente initiation chrétienne exposée sommairement dans le programme. L'expression toute spontanée des sentiments éveillés par le récit constitue la grande originalité de ces cours.

Textes d'Ecriture Sainte correspondant aux cours (dactylographiés).

Ces textes sont proposés aux « mamans d'âmes » afin qu'elles puisent à l'esprit même du Christ les vérités qu'elles doivent distiller aux enfants. Bien des catéchistes seraient heureux de posséder un semblable recueil.

Travaux manuels illustrant les cours (dactylographiés). 10 exemplaires du même sujet : 0,60 fr. Série variée de 7 : 1 fr. fr.

L'enfant colorie les dessins à l'Œuvre sous la direction de la « maman d'âmes ». Le soir, il emporte chez lui son travail au verso duquel est inscrite une phrase qui résume l'enseignement. De la sorte, les familles elles-mêmes sont atteintes. Les dessins de la F.C.T.P., en lignes simples, harmonieuses et expressives, rendent parfaitement concrète la leçon de religion dont ils renforcent encore l'idée centrale.

Les Saints du Confiteor (dactylographiés). 10 dessins illustrant cette prière. Prix : 4 frs fr.

Sacrement de Pénitence. Examens (dactylographiés).

4 pages qui expliquent la méthode pour préparer les enfants à leur première confession et 8 pages destinées à faciliter l'examen de conscience des plus grands.

Séances pour les temps liturgiques. Noël. Carême. Passion.

Fardes contenant ce qu'il faut pour préparer de petites séances où les enfants, tout en se récréant et se formant eux-mêmes, se font les apôtres de leurs parents. Une dizaine de chants de Dom David (voir compte rendu dans N.R.Th., juillet 1938, p. 865) forment le programme. On en soigne particulièrement les gestes et les attitudes, l'action. On y ajoute des silhouettes lumineuses, artistiques et expressives.

La légende de Saint Christophe. Tarcisius, l'enfant martyr de l'Eucharistie, par une Religieuse du « Holy Child ». Paris, F. C. T. P., 18 × 11 cm., 24 p. Prix : 1 fr. fr.

Deux pièces en 3 actes pour enfants.

Missel des petits amis de Jésus. Paris, F. C. T. P., 1939, 13 × 10 cm., 66 p., illustr. Prix : 2,50 frs broché ; 6 frs fr. cartonné.

Même richesse théologique et psychologique que dans les « cours » de la F.C.T.P. A chaque page, un dessin en couleur (rouge et sépia), expressif, adapté aux enfants de 5 à 7 ans, et un texte fort heureux, imprimé en grands caractères, amènent l'enfant d'abord à écouter la parole de Jésus (épître, évangile), puis à s'offrir avec Lui et ensuite à Le recevoir. Grâce à cet excellent petit missel, nos enfants apprendront à « vivre » leur messe.

RICHAUD, P., Mgr. — *La Prière, vie de l'enfant baptisé. Pour aider les mamans, les éducateurs.* Paris, F. C. T. P., 1939, 18 × 13 cm., 22 p.

Rapport donné au Congrès de la F.C.T.P. (juin 1938) par son Exc. Mgr Richaud, alors évêque auxiliaire de Versailles. L'auteur y étudie 1° le rôle de la prière dans la vie de l'enfant baptisé et 2° les conditions que la prière doit remplir pour jouer ce rôle dans l'éducation des tout-petits. Ce fascicule est le premier d'une collection « pour faire vivre nos enfants », qui se propose de donner des thèmes de cercles d'études pour des réunions de jeunes mères de famille.

H. Nimal, S. I.

B. Apostolat de la Prière et Croisade Eucharistique.

1. Doctrine et technique.

E. B. — *La Croisade Eucharistique. Méthode d'Education.* Namur, Croisade Eucharistique, rue Pepin, 15, 11 × 17 cm., 12 p.

Adressé aux parents et éducateurs, ce feuillet leur présente le but, l'esprit et les méthodes de la Croisade Eucharistique.

BOISSY, F., Chan. — *Cas de Conscience du Croisé.* Livre de l'Aumônier et de la Zélatrice. Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 15 × 10 cm., 205 p. Prix : 5 frs fr.

Les enfants ne sont pas rares, nous dit l'auteur, qui ont la conscience imprécise ou fausse. Péchés graves, péchés véniels, imperfections, tout se mêle, laissant souvent les âmes inquiètes et ruinant lentement leur délicatesse. Ces « Cas de conscience », fruit d'une longue expérience au contact des enfants, permettront aux prêtres, catéchistes, zélatrices de Croisade, de rendre concret et vivant leur enseignement de la morale chrétienne. Etat de grâce, piété, vertus et défauts, vacances, lectures, amitiés, apostolat, sont les principaux titres de groupement de ces quelque 200 cas et exemples. Les réponses sont indiquées sobrement, mais bien justifiées.

BOISSY, F., Chan. — *Cas de Conscience du Croisé.* Livre du Croisé. Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 15 × 10 cm., 104 p. Prix : 3,50 frs fr.

Comme l'ouvrage précédent, mais ne contient que les questions, dans le même ordre.

CHEVASNERIE, de la, S. I. — *La Clef du Bonheur — Sicut Parvuli...* 21e mille. Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 19 × 12 cm., 246 p. Prix : 12 frs fr.

Un livre à méditer, et non à lire : c'est une retraite de huit jours que nous offre l'auteur. L'ordre est celui des Exercices de Saint Ignace. Les méditations n'ont rien de monotone, rien de banal ; partout, au contraire, on sent une puissante originalité de pensée, quelque chose de vécu. Chaque « journée » comporte trois méditations et une conférence. Cet ouvrage aidera bien des « retraitants » et aussi des prédicateurs de retraite.

« *Fêtes et Jeux* » *de Croisade Eucharistique.* Cahier n° 2. Chœurs Parlés. Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 21 × 14 cm., 32 p.

Une série de sept chœurs parlés pour enfants de 9 à 12 ans. Thèmes : l'Eucharistie, la Charité, l'Apostolat, la Passion, le Prêtre.

Dans la même collection « Fêtes et jeux » : Série rose : Cérémonies et cortèges ; Série verte : Chœurs parlés ; Série jaune : Saynètes, actions scéniques ; Série bleue : Chansons, poésies, cantiques.

Chaque « Cahier » in-8°, 32 p., prix : 2 frs. Voir N.R.Th., 1938, p. 865.

FIDELIS. — *Croisé, aime ta Mère Marie.* Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 15 × 9 cm., 180 p., illustr. Prix : 5 frs fr.

31 lectures à méditer sur la Sainte Vierge : aime Marie, imite-la, honore-la, confie-lui ton âme, ta famille, ta patrie... L'auteur, avec beaucoup de piété et d'onction, étudie les motifs qu'a le Croisé d'aimer sa Mère du Ciel. Chaque méditation est suivie d'une histoire sur « Notre-Dame en France » : apparitions, médailles miraculeuses, pèlerinages célèbres, etc... L'auteur nous demande de n'y point chercher d'arguments historiques, mais un simple aliment de notre piété : les pieuses légendes traduisent si bien les sentiments de la dévotion populaire !

FIDELIS. — *Mois du Sacré Cœur des Croisés.* Toulouse, Apost. de la Prière, 16 × 10 cm., 150 p., illustr. Prix : 5,50 frs fr.

On connaît la manière de Fidelis et son art d'instruire en captivant. Dans ce mois du Sacré-Cœur, l'auteur explique le sens et les leçons qui se dégagent des litanies du Sacré-Cœur. Le style est excellent ; un choix vraiment heureux d'histoires vécues rend la lecture attrayante. Regrettons une présentation typographique un peu « vieux genre » et une couverture trop criarde et enfantine.

La Mise en Activité de la Grâce et la Formation Chrétienne dans la Croisade Eucharistique. (XVIIe Session des Dirigeants de la C. E., Croisés et Cadets du Christ, à Strasbourg, 1938). Toulouse, Apost. de la Prière, 1939, 24 × 15 cm., 238 p. Prix : 15 frs fr.

La Croisade Eucharistique de France continue fort heureusement la publication des cours, conférences et rapports de la Session annuelle de ses dirigeants. La Session de 1938 a été consacrée à l'étude de la grâce et des vertus infuses chez l'enfant. Les vingt-trois leçons que reproduit l'ouvrage sont riches de doctrine et d'expérience ; l'autorité

et la compétence des collaborateurs sont les meilleurs garants de sa valeur. C'est toute la théologie de la grâce, et des vertus infuses, présentée de façon très concrète et dont on découvre de nombreux aspects nouveaux. On y voit surtout combien des âmes d'enfants formés par la Croisade Eucharistique sont capables de vivre ces grandes vérités surnaturelles. Ce livre est à conseiller à tous ceux qui s'occupent de la direction spirituelle des enfants et des jeunes gens.

2. Récits. Biographies.

Almanach du Croisé. Toulouse, Apost. de la Prière, 1939, 20 × 12 cm., 96 p., illustr.

Un grand choix de récits et nouvelles, jeux, devinettes, poésies, chants et fables pour les petits croisés (8 à 12 ans). A noter spécialement : deux saynètes : « Le match et la séance » d'E. Mariémy, et « Noël d'Orphelins » de J. Corot ; ainsi que la page en papier fort à découper : une crèche avec 7 groupes de personnages.

BOHLER, L. — *Une petite croisée eucharistique, Raymonde Feuillade. (1925-1931).* Coll. Parvuli, XI. Paris, Lethielleux, 1938, 20 × 13 cm., 80 p., plusieurs planches. Prix : 6,50 frs fr.

Récit émouvant d'une vie d'enfant illuminée de la grâce eucharistique. Encouragera les « tout-petits » croisés dans leurs efforts pour se donner à Jésus.

BRIFAUT, H. — *Du Sang sur la Neige...* Coll. Roman-Ciné. Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 22 × 14 cm., 68 p., illustr. Prix : 5 frs fr.

Une lecture très bienfaisante pour les jeunes (12 à 16 ans). Un louveteau et un Croisé parviennent par leur esprit de charité, de loyauté et de dévouement à vaincre l'hostilité farouche d'un groupe de compagnons de vacances en Suisse. Une partie de jeu tourne au tragique par la fourberie d'un aîné de la bande qui n'hésite pas à faire retomber la faute sur François, le héros du livre. Celui-ci garde le silence et « offre tout » pour la conversion de son adversaire. Le sacrifice est agréé et l'histoire s'achève sur la réconciliation au seuil de l'Eglise.

N. B. — Ce récit est réalisé en film sonorisé (9,5 et 16 mm.) par la « Ciné-Production » : Apostolat par le septième art, 213 avenue Coghen, Bruxelles.

DEVEZE, de la, S. I. — *Les Foules blanches de l'Ile Rouge.* 3e édit. Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 22 × 14 cm., 128 p., illustr.

Sous forme de récits pleins de vie et de coloris, l'auteur nous fait assister à la naissance et au développement d'une église dans les missions de l'Imerina au centre de Madagascar. Beaucoup d'aspects et très variés de la vie et de l'œuvre des missionnaires et des indigènes. Excellente lecture pour une étude, une classe, adaptée à des jeunes gens de 12 à 16 ans.

DUROY, M. — *Au Pays de Bamboula.* Coll. Fou-Ki-Ri. Toulouse, Apost. de la prière, 1939, 22 × 13 cm. Prix : 2,50 frs fr.

L'histoire des martyrs de l'Ouganda présentée aux enfants sous forme d'un album illustré en couleurs.

GRAND FRERE. — *La devise en images.* Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 22 × 14 cm., 110 p., illustr. Prix : 4,50 frs fr.

Présentation enfantine de la devise des Croisés. Pour enfants de 8 à 10 ans. Regrettons l'absence de souci de formation esthétique dans le dessin.

LEPINTRE, J., S. I. — *Paul Henry. Le Glorieux Défenseur du Pé-T'Ang.* Toulouse, Apost. de la Prière, 1939, 18 × 11 cm., 16 p. Prix : 1 fr. fr.

C'est le récit captivant de la vie et de la mort héroïque de l'officier français pendant la défense tragique de la ville chinoise attaquée par les boxers. Pour enfants.

LHANDE, P., S. I. — *L'Inde Sacrée. Emouvant reportage cinématographique au pays des Castes.* Toulouse, Apost. de la Prière, Bruxelles, Ed. Universelle, 1937, 22 × 14 cm., 62 p. Prix : 3,50 frs.

Mise en récit abondamment illustré du film réalisé et présenté par le Père Lhande. Une suite de narrations qui font comprendre à la fois la grande œuvre des missionnaires et la grande misère des indigènes.

MONCAREY, M., S. I. — *Gonzague de Vivie de Régie. Belle Figure de Jeune.* Toulouse, Apost. de la Prière, 1939, 18 × 12 cm., 64 p. Prix : 2,75 frs fr.

Biographie d'un jeune homme mort à l'âge de 24 ans, alors que tous ceux qui l'ont connu ou approché attendaient de lui de grandes choses... Une vie toute de réponse à la grâce et d'énergie dans la souffrance.

Paul Gignoux. Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 19 × 12 cm., 172 p. Prix : 10 frs fr.

« Paul Gignoux est un personnage », lit-on dans la préface de l'ouvrage, et pourtant il est mort à l'âge de neuf ans (1928-1937). Ce sont les circonstances, à la fois tragiques et providentielles de la mort du petit martyr, lapidé à Lyon par une bande de jeunes communistes, que nous rappelle ce livre. — Lecture émouvante, mais aussi bienfaisante : Paul Gignoux a donné sa vie pour les âmes. Son offrande a eu dès aujourd'hui une réponse divine : on peut dire que la ville de Lyon tout entière a subi les effets bienfaisants de cette mort héroïque.

REYNAUD DE BRULLIARD. — *Micheline.* Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 19 × 12 cm., 245 p. Prix : 10 frs fr.

Roman et étude d'âme très bienfaisante ; une lecture qui donne du courage et stimule à la générosité. Excellent pour jeunes filles de 14 à 20 ans, cet ouvrage ferait beaucoup de bien dans nos Sanatoria.

La T. S. F. du Petit Jésus. Toulouse, Apost. de la Prière, 1939, 23 × 19 cm., 20 p. Prix : 2 frs fr.

Un aimable dialogue qui apprend à dépasser ses horizons pour penser aux autres, se sacrifier et prier pour eux. Très bien présenté et illustré avec beaucoup de talent.

M. Robinet, S. I.

C. Mouvement « Cœurs Vaillants ».

N. B. — Le Patronage est actuellement, en France, une des formules d'œuvre les plus souples ; certainement la plus répandue, elle atteint le plus d'enfants : 12.000 patronages groupent environ 800.000 garçons.

Ce qui a manqué longtemps au patronage, c'est une méthode pédagogique bien adaptée à la psychologie de l'enfant, un programme précis qui prépare progressivement à l'entrée des jeunes gens dans les différents mouvements spécialisés d'Action catholique. Cette méthode et ce programme, le mouvement « Cœurs Vaillants » les présente dans une série de brochures qui, par elles-mêmes déjà, permettent d'augurer d'excellents résultats pour la formation spirituelle et morale des enfants. Habituer l'enfant dès son plus jeune âge à acquérir l'habitude de la « hantise des autres », point de départ de l'apostolat, lui faire faire l'apprentissage de la vie d'équipe orientée vers la conquête de soi et des autres ; c'est là le but du mouvement « Cœurs Vaillants », qui, en plein accord avec l'Action catholique et en liaison étroite avec la Croisade Eucharistique et les mouvements spécialisés, s'organise, en France, depuis quelques années.

Les brochures publiées par le mouvement sont groupées en cinq Collections : Col. « Cœurs Vaillants », col. « Haut les Cœurs », col. « Ave », col. « Vitalis », col. « Feu et Flamme ».

Toutes ces brochures de format identique et facile (16 × 12 cm.) constituent une vraie richesse, non seulement pour des directeurs de patronages ou de groupes « Cœurs Vaillants », mais pour tous ceux qui s'intéressent aux œuvres de jeunesse. Présentation jeune, vivante, alerte.

Nous citons ci-dessous les principales brochures et tout spécialement celles qui présentent l'organisation et les méthodes du mouvement. Quelques-unes sont à mettre au premier plan, par exemple : « Pour réussir auprès des enfants », de G. Courtois, le grand promoteur du mouvement qui s'abrite souvent sous le pseudonyme de Jacques Cœur. Citons encore : « Pour former vos chefs d'équipe », de J. Pihan et « Comment présenter le Christ aux enfants d'aujourd'hui », de M. l'abbé Boyer, déjà analysé dans N.R.Th., 1938, p. 863.

Ajoutons enfin que le mouvement édite ses journaux hebdomadaires : « Cœurs Vaillants » pour les garçons, et « Ames vaillantes » pour les filles.

Aux Dirigeants et Aumôniers, le mouvement communique ses directives par l'organe mensuel : « Le Patronage ».

Brochures, livres et périodiques sont édités à l'O.-Gé.-O., 31 rue de Fleurus, Paris VI^e^.

1. Organisation et méthodes.

CŒUR, J. — *Le Mouvement « Cœurs Vaillants ». Schéma d'organisation.* Coll. Vitalis, 76 p. Prix : 4 frs fr.

On trouvera dans cette brochure les principes directeurs du mouvement et un plan d'organisation qui, tout en se présentant modestement sous le titre de « Schéma », répond aux préoccupations de nombreux directeurs d'œuvres soucieux de « vitaliser » et d'accorder aux besoins actuels des âmes d'enfants leurs méthodes d'apostolat.

COURTOIS, G. — *Le Mouvement « Ames Vaillantes ». Schéma d'organisation.* Coll. Ave, 80 p. Prix : 5 frs fr.

A peine avait-on lancé le mouvement « Cœurs Vaillants » que, de tous côtés, on demanda la création d'un mouvement analogue pour l'enfance féminine. C'est le plan d'organisation du mouvement féminin, avec son but et ses méthodes, que présente cette brochure.

Comment lancer le mouvement « Cœurs Vaillants ». 56 p.

Avec une grande clarté, l'auteur indique les préparations nécessaires à la création d'un groupe de C. V. : préparation éloignée, préparation prochaine, et « entrée en Chrétienté ».

Cérémonial des Cœurs Vaillants. (Edition des Dirigeants). Coll. Vitalis, 88 p. Prix : 5 frs fr.

C'est toute la technique du mouvement qui est expliquée, justifiée et commentée. Fort heureusement, on insiste sur l'« esprit » dans lequel et pour lequel le mouvement adopte cette technique : loi, dénominations (groupes, chrétientés, légions, équipes, aiglons, ardents...).

COURTOIS, G., Abbé. — *Pour réussir auprès des enfants. Quelques conseils de pédagogie pratique.* Préface de S. Em. le Cardinal Verdier. Coll. Vitalis, 156 p. Prix : 10 frs fr.

Le titre de ce recueil est modeste ; trop peut-être. L'auteur, qui a une sérieuse expérience de l'éducation, livre ici, sans prétention mais avec une judicieuse compétence, une mine très riche de pensées, de conseils et d'aperçus spirituels et pédagogiques en matière d'éducation. Citons quelques titres : « Connaissance de l'enfant », « L'art de les faire jouer, de leur parler », « L'éducation de la charité, de la loyauté, de la vaillance ». Ce livre devrait être lu et médité par tous les éducateurs de la jeunesse.

PIHAN, J. — *Pour former vos chefs d'équipe.* Coll. Vitalis, 120 p. Prix : 10 frs fr.

Le mouvement C. V. attache une grande importance au travail par équipes ; c'est le pivot de toute la méthode ; de là, l'importance qu'il attache à la formation des chefs d'équipes.

TAGADA. — « *A toi, Chef d'Equipe* ». 2e édit. Coll. Haut les Cœurs, 96 p. Prix : 5 frs fr.

Exposé original, clair et vivant des devoirs et des obligations du chef d'équipe.

GUESDON, H., Abbé. — *Le Combat de chaque jour.* Coll. Haut les Cœurs, 4 vol., chaque vol. 64 p. Prix : 1e série : 3 frs ; 2e, 3e et 4e séries : 4 frs fr.

Chacune de ces brochures, de présentation vivante, contient une trentaine de méditations, parfaitement adaptées aux jeunes de 12 à 15 ans. On y trouve des histoires vécues, des traits d'un choix heureux, des petits tableaux pris sur le vif dans la vie des enfants, avec, chaque fois, une leçon bien concrète, une résolution pratique pour la journée. Apostolat de l'action, de l'exemple, de la prière, communion des saints,

charité, victoire sur soi-même, foi vivante, en sont les thèmes principaux. On doit souhaiter à ces brochures une large diffusion. Elles conviennent parfaitement à des auxiliaires de patronages, des Croisés et à tous les enfants susceptibles de vie intérieure.

En Vacances. Mon Livre de Prière. Edition notée. Coll. Haut les Cœurs, 196 p. Prix : 10 frs fr.

Ce recueil contient un nombre considérable de conseils, de prières, messes dialoguées et chantées, préparations à la Communion et Actions de grâces, de nombreux cantiques et chants pour le salut, la Messe, etc.

2. Chœurs parlés, chants...

COEUR, J. — *La Sainte Messe en chœur parlé.* Coll. Haut les Cœurs, 32 p. Prix : 2 frs fr.

Une messe dialoguée pour jeunes gens. Présentée avec talent et bon goût, elle peut être utilisée avec profit dans des groupes de patronages, croisades et collèges. La participation des enfants y est sobre mais les paroles en sont très expressives. Quelques remarques judicieuses de l'auteur pour l'emploi du livre aideront prêtres et catéchistes à en tirer tous les fruits souhaitables.

VAILLANT, J. — *Triomphe de la Croix.* Coll. Haut les Cœurs, 32 p. Prix : 2 frs fr.

Chœur parlé représentant l'œuvre de la Rédemption et de la Croix se continuant dans l'histoire du monde et de la France.

Chantons en Chœur. Chœurs parlés et chants C. V., 48 p. Prix : 2 frs fr.

Cinq chœurs parlés sur N.-D. de Lourdes, la joie, la charité, l'unité, suivis d'une dizaine de cantiques adaptés au mouvement C. V. et des chants de marche.

N. B. — Tous les chants « Cœurs Vaillants » sont édités séparément sur feuillets cartonnés (14 × 9,5 cm.). Chaque chant, paroles et musique : 0,20 fr.

COEUR, J. — *Notre Chef, c'est le Christ.* Coll. Haut les Cœurs, 31 p. Prix : 2 frs fr.

Heure Sainte dialoguée et consécration des Cœurs Vaillants au Christ-Roi.

Le Jeu de la Lumière. Coll. Haut les Cœurs, 48 p. Prix : 3 frs fr.

Chœur parlé et jeu dramatique sur le thème : « Le Christ est la Lumière des Hommes ».

3. Biographies et Histoires.

LIENART, A., Abbé. — *Un Lion du Seigneur.* Coll. Haut les Cœurs, 80 p. Prix : 3 frs fr.

C'est l'histoire de S. Marc, contée autrefois à ses enfants de patronage par M. l'abbé Liénart, aujourd'hui Cardinal, Evêque de Lille.

COEUR, J. — *Saint Jean Bosco. Paul, Apôtre de Jésus-Christ.* Illustr. de Pierre Ickx. Coll. Haut les Cœurs, 64, 80 p. Prix : 4 frs fr. le vol.

ICKX, P. — *Le Père Damien, Apôtre des Lépreux.* Coll. Haut les Cœurs, 64 p. Prix : 4 frs fr.

Biographies et vies de Saints en images, pour les petits de 7 à 11 ans. Les dessins de P. Ickx, simples et expressifs, reproduisent les principaux épisodes de la vie et des œuvres du saint. Le texte explicatif de Jacques Cœur est sobre, vivant et émouvant.

MOURRET, M. — *Histoire de l'Eglise.* Première Partie : *Des Origines aux Croisades.* Deuxième Partie : *Des Croisades à Jeanne d'Arc.* Coll. Haut les Cœurs, 64 p., illustr. Prix : 4 frs fr. pièce.

Une Histoire de l'Eglise racontée en images pour les enfants de 7 à 11 ans. Beaucoup d'images suggestives, texte simple et bien adapté.

M. Robinet, S. I.

III. FORMATION A LA VIE INTÉRIEURE

A. Livres de Piété.

N.B. Voir aussi Croisade Eucharistique, Cœurs Vaillants, J.O.C. et Liturgie.

1. Livres de dévotion pour enfants.

BOMBARDIER, L., Chan. — *Pour vivre avec Jésus. Aux jeunes communiants.* Dialogue entre Jésus et l'enfant. Paris, Spes, 1936, 13 × 9 cm., 40 p. Prix : 2 frs fr.

Cette brochure mérite d'être répandue parmi les enfants habitués à la communion fréquente. On doit louer l'auteur du soin qu'il met à éviter les manières de s'exprimer puériles et inexactes, qui trop souvent font sourire et font considérer plus tard la piété comme synonyme d'enfantillages.

COMPAING DE LA TOUR GIRARD, Mme. — *L'Evangile médité par un enfant.* Paris, Spes, 1939, 18 × 12 cm., 302 p. Prix : 18 frs fr.

Je vois, je pense, je promets, telles sont les divisions de ces méditations si simples, si évocatrices et si adaptées aux enfants. Excellente initiation à la vie intérieure et à l'oraison.

MALBOIS, E. — *L'Imitation de l'Enfance.* Avignon, Aubanel Aîné, 1937, 19 × 12 cm., 142 p. Prix : 8,80 frs fr.

Une imitation de l'enfance qui est une préparation à la grande Imitation de l'âge mûr... Sous forme de courtes réflexions et de dialogues, l'auteur adapte avec art à l'enfance l'explication de textes évangéliques. C'est personnel, vivant et vécu. Ce livre pourrait très bien servir — bien qu'il n'en ait ni l'allure, ni la prétention — à la préparation à la Communion et à l'action de grâces pour des enfants de 12 à 15 ans.

La Prière des Petits. Illustrations de J. Hebbelynck. Paris, Desclée De Brouwer, 1935, 13 × 10 cm., 28 p. Prix : 7,50 frs.

Mes Prières, Pater, Credo, Actes. Images de J. Hebbelynck. Paris, Bruges, Desclée De Brouwer, 1937, 14 × 12 cm., 34 p. Prix : 15 frs.

Charmants petits recueils contenant des lithographies de Jeanne Hebbelynck, illustrant les textes des « prières de l'enfance ».

M. Robinet, S. I.

2. Méditations pour adolescents.

CLAUDE, R., S. I. — *Adolescent, qui es-tu ?* Tournai, Casterman, 1938, 16 × 11 cm., 238 p. Prix : 12 frs.

Cent méditations pour jeunes militants d'Action catholique. Directes, dynamiques, comme tout ce qui, dans « Le Blé qui lève », est dû à la plume de Luxembourg. Une courte méthode pour bien méditer et des tables variées en facilitent l'usage.

GOOSSENS, A., S. I. — *Ton grand Ami.* IV vol. *Vie publique de Jésus,* derniers mois . V vol. *Passion, Résurrection.* Paris, Tournai, Rome, Desclée et Cie, 1938, 1939, 16 × 9 cm., 120, 204 p. Prix : 3,25 et 4,50 frs.

Nous avons déjà eu l'occasion de dire tout le bien que nous pensons des ouvrages du R. P. Goossens. Ces nouveaux fascicules s'inspirent du même esprit que les précédents et en gardent toute les qualités. Le 5e fascicule a cependant ceci de particulier qu'il offre, en un résumé lumineux, un récit réellement scientifique de la Résurrection de N. S. Il sera par là d'un grand secours pour les jeunes gens qui, à la simple lecture des Evangiles, pourraient avoir quelque peine à harmoniser les différents témoignages sur les premières apparitions du Christ ressuscité.

GUESDON. — *Le combat de chaque jour.* Voir plus haut, p. 752.

HONORE, H. — *Cinq minutes avec ton prochain. Cinq minutes avec Notre-Dame.* Paris, Spes. Voir *N. R. Th.,* mai 1939, p. 633.

Très bonnes petites méditations pour collégiens.

MARC, P. — *Pages d'Evangile. Méditations.* Paris, Lethielleux, 3e éd. 1937, 17 × 11 cm., 208 p. Prix : 12 frs fr.

17 méditations qui, par leur style direct et vibrant, par leur fond très simple et pourtant très riche, nous semblent convenir particulièrement aux jeunes de 15 ou 16 ans. On regrettera peut-être que l'auteur, pour exprimer l'ardeur de ses sentiments, ait cru nécessaire cette abondance de points d'exclamation et de suspension.

MENDIGAL, L. — *Sur la route, avec le Bon Dieu.* Paris, Spes et J. E. C., 1938, 17 × 11 cm., 191 p. Prix : 10 frs fr.

Ces pages s'adressent au collégien en vacances. Elles lui apprendront à profiter de ses randonnées pour penser à Dieu. De petits chapitres, 40 environ, rassemblent les réflexions de l'auteur sur l'aurore, la source,

le clocher, sur des détails plus humbles, perçus en chemin, comme les ruses du chat attaquant un nid. Du lever au feu du soir, tant d'occasions s'offrent au routier de s'élever vers Dieu. La fin du livre est faite d'un chemin de Croix à l'originalité très heureuse.

POLLOI, C. — *Actes des Apôtres. Commentaire intime.* Tournai, Desclée et Cie, 1938, 16 × 10 cm., 230 p. Prix : 8 frs.

Le but de l'auteur explique la disposition de l'ouvrage : chaque groupe de versets est suivi d'un « commentaire intime » qui, se contentant d'un minimum d'explications critiques ou historiques, s'attache surtout à mettre en relief l'apport moral et ascétique du texte. Beaucoup de piété simple et cordiale, un style volontairement dépouillé font de ces commentaires de véritables schèmes de méditations.

POLLOI, C. — *L'Apocalypse. Commentaire intime.* Tournai, Desclée et Cie, 1938, 16 × 10 cm., 290 p.

Pieuse paraphrase à l'usage des âmes de bonne volonté qui recherchent des aliments pour leur dévotion plus que des arguments ou des explications scientifiques.

J. Lemaire, S. I. et A. Wankenne, S. I.

B. Directives pour les jeunes.

-Aux jeunes gens. Un programme de vie. L'élite, par un Missionnaire de St. Paul. Harissa (Liban), Librairie S. Paul, 1938, 11 × 7 cm., 122 p. Prix : 2 frs.

Recueil de pensées spécialement choisies pour les jeunes gens dans le but de créer dans notre jeunesse une élite éprise du Vrai, du Bien et du Beau. L'auteur a groupé ces maximes en quatre chapitres : 1° L'élite, ce qu'elle est, ce qu'elle veut ; 2° « Voir clair » ; 3° « Aller droit » ; 4° « Entraîner ». Tout petit livre, mais dont chaque ligne est digne d'être longuement méditée.

BAUDRILLART, Mgr. — *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* Paris, Beauchesne, 1937, 18 × 11 cm., 24 p. Prix : 2 frs fr.

Discours prononcé à la Messe du Saint-Esprit de l'Institut Catholique de Paris le 3 novembre 1937.

DILLARD, V. — *Lettres à Jean-Pierre.* Paris, Spes et J. E. C., 1938, 18 × 12 cm., 188 p. Prix : 15 frs fr.

Les aînés de nos collèges liront avec grand profit ces pages alertes et de fine psychologie, évoquant les problèmes, si angoissants parfois, de l'adolescence. Voir compte rendu dans N.R.Th., avril 1939, p. 507.

TÓTH, T., Mgr. — *A la Jeunesse Catholique. L'éducation du jeune homme.* Tournai, Casterman. Mulhouse, Salvator, 1939, 19 × 14 cm., 250 p. Prix : 16,50 frs.

Excellent manuel de politesse chrétienne, où l'on retrouve les qualités de Mgr Tóth, prématurément décédé au mois de mai 1939. Style direct, imagé, vivant. Bon sens et enthousiasme. Amour sincère de la jeu-

nesse. Les jeunes liront ce livre et s'y reconnaîtront, mais ils accepteront la leçon tant elle est faite avec esprit et charité.

H. Rullens, S. I.

C. Lectures édifiantes.

1. Vie de Saints.

BOUVIER, C. — *Kateri Tekakwitha.* Montréal, Messager Canadien, 1961, rue Rachel Est. Coll. « Service de Dieu », 1939, 18 × 12 cm., 152 p.

L'ouvrage a pour sous-titre : « La plus belle fleur épanouie au bord du Saint-Laurent ». Il nous montre la vie très simple mais héroïque d'une jeune fille — peut-être dirons-nous bientôt : d'une jeune sainte — indienne, iroquoise. Si son nom et son pays évoquent le souvenir des cruautés exercées sur les Saints Martyrs du Canada : Brébeuf, Jogues, Garnier..., sa vie est pleine de douceur et de pureté. Pour rester pure, elle souffrira la passion du Christ. Biographie captivante, richement présentée et illustrée de nombreuses photos. Un livre à conseiller à des jeunes filles.

GAUBERT, H. — *Les grandes conversions.* Paris, Spes, 1938, 18 × 11 cm., 255 p. Prix : 12 frs fr.

Premier volume d'une série intitulée : « Histoire anecdotique de l'Eglise ». Cet ouvrage passe en revue quelques-unes des principales vies de convertis : S. Paul, S. Augustin, S. Ignace, Henri IV, Turenne, de Rancé, Louise de Lavallière et Marie-Alphonse de Ratisbonne. Style narratif ; les professeurs le passeront utilement aux aînés des collèges. En appendice, chacune des conversions est représentée par un graphique spécial. Voir N.R.Th., mai 1939, p. 635.

LELONG, O. P. — *La vie de la Sainte Vierge racontée par elle-même.* Paris, Alsatia, s. d., 22 × 15 cm., 95 p., illustr. Prix : 9,50 frs fr.

Première partie de la vie de la Sainte Vierge, de sa naissance à la Noël. La suite en est annoncée sous le titre : « La vie de Jésus, racontée par la Sainte Vierge ». L'ensemble est jeune, alerte, bien attrayant pour les enfants ; parfois pourtant l'auteur confond le sens de l'adaptation avec un sens de l'humour inadapté et assez inutile. Une cinquantaine de dessins illustrent le texte.

MALLIE-GUILLEMIN, G. — *La Vie aimable de St François de Sales, racontée à ses petits-enfants.* Paris, Téqui, 2e éd., 1938, 19 × 12 cm., 130 p. Prix : 8 frs fr.

Une grand'mère, à la campagne se met à intéresser pendant les vacances, la petite Vivette et le petit Louis, à l'histoire du grand saint. C'est bien écrit, bien raconté et très accessible aux enfants (11 à 15 ans). Regrettons la présentation extérieure du livre un peu trop sévère ; l'aimable saint lui-même eût aimé quelque chose de plus riant...

PERREUX, du, M. — *La « petite Sainte » que j'ai connue.* Paris, Tournai, Casterman, 1938, 19 × 14 cm., 176 p., illustr.

Dans ce livre, tout est très bien : présentation typographique des plus soignées, illustration fine et de bon goût, texte vivant, alerte, captivant même. C'est une biographie comme il y en a peu : La « Demoiselle » qui dirige une colonie de vacances raconte, avec un art et un à-propos consommés, la vie si belle d'Anne de Guigné. C'est si bien dit que toutes les « petites » de la colonie ne se lassent pas mais reviennent toujours, pour entendre « la fin de l'histoire »... et ainsi fait aussi le lecteur.

PERROY, H., S. I. — *En route avec Saint Paul.* Paris, Alsatia, 1938, 18 × 11 cm., 184 p. Prix : 8 frs fr.

Découpage de scènes dialoguées à la manière d'une pièce radiophonique. L'auteur se défend de toute prétention scientifique ou scripturaire ; cependant, ses entretiens rapides et bien introduits évoquent avec talent de nombreux personnages cités dans les Actes des Apôtres et situent avec grand esprit d'à-propos chacune des épîtres pauliniennes. Ce livre est susceptible d'enthousiasmer les jeunes pour l'Apôtre.

PLUS, R., S. I. — *Un beau Saint Laïque : Robert Chevallier.* Toulouse, Apost. de la Prière, 1938, 19 × 12 cm., 80 p. Prix : 6,50 frs.

Robert Chevallier, après ses études à Saint-Cyr, comprend que la tâche urgente est de s'occuper du monde ouvrier et se dévoue à la suite du comte de Mun, à « l'Œuvre des Cercles ». Vie de dévouement, de mâle et sainte énergie. A la guerre, il prend service dans les Alpins et meurt à la tête de la compagnie dont il était lieutenant. Un bel exemple pour tous les laïques de l'Action catholique.

WAST, H. — *Les aventures de Don Bosco.* Adapté de l'espagnol par P. de Sèze. Paris, Desclée De Brouwer, 20 × 13 cm., 377 p. Prix : 15 frs.

Les aînés de nos collèges liront avec intérêt cet ouvrage dans lequel l'auteur, romancier argentin bien connu, évoque la physionomie si pittoresque de Don Bosco. La traduction littérale du titre espagnol « Don Bosco et son temps » aurait mieux laissé deviner le souci qu'a eu l'auteur de replacer son héros dans toute l'histoire de l'Italie de cette époque.

M. Robinet, S. I.

2. Lectures diverses.

a. pour enfants.

BARCLAY, V. — *Les belles aventures de Pierre le louveteau.* Paris, éd. du Seuil, 19 × 13 cm., 174 p. Prix : 12 frs fr.

Et revoici les sympathiques frimousses de Pierre et Véronique. La maman qui dirigea leurs belles découvertes est devenue cheftaine ! L'éducation n'est-elle pas, plus que tout, l'art de se faire tout à tous ? Or, Pierre a huit ans : maman, pour lui, fonde une meute ; tous les garçonnets du village profiteront de l'aubaine.

A travers mille aventures pleines de fraîcheur, c'est le véritable esprit louveteau, le véritable esprit d'enfance d'une éminente éducatrice qui toujours, pour guider les petits, a su, avec amour, se mettre à leur école.

BERNARD, P. M. — *Petits Enfants. Histoires récréatives.* Paris, Téqui, 1938, 19 × 12 cm., 172 p. Prix : 9 frs fr.

L'auteur nous fait vivre une tranche cordiale de vie familiale pendant les vacances de Noël. Que de traits variés, que de petits drames aussi entre ces bambins en vacances ! Mais aussi que d'heureuses occasions de former, d'élever les âmes, en profitant des moindres circonstances pour les mettre en contact avec leurs grands modèles : Ste Thérèse de Lisieux, Anne de Guigné et Guy de Fontgalland.

EUGENE, C. SS. R. — *A l'école des tout-petits.* Première série. Paris, Téqui, 1938, 24 × 16 cm., 40 p., illustr. Prix : 1,50 fr. fr.

Recueil d'histoires dont les acteurs sont des petits enfants. Racontées, au cours d'une retraite, par l'auteur lui-même qui les a vécues, ces historiettes doivent présenter un plus grand intérêt qu'à la simple lecture. Illustrations parfois médiocres.

GOLDIE, A. — *Les dix commandements de Dieu.* Paris, Alsatia, 1938, 22 × 16 cm., 20 p., illustr. Prix : 9,50 frs fr.

Délicieux petit livre à mettre dans les mains des tout-petits qui y trouveront pour chaque commandement un joli dessin d'Anker et un commentaire tout simple et pratique pour leur âge.

MAGER, R. P. — *Héros chrétiens.* Paris, Spes, 1939, 18 × 12 cm., 280 p. Prix : 15 frs fr.

Ces 43 courtes biographies, de 3 à 6 pages chacune, montreront aux jeunes auxquels elles s'adressent que le christianisme a été capable de produire des héros et des héroïnes dans tous les pays, à tous les âges, à toutes les périodes de l'histoire. La mise en scène est souvent réussie, le récit est lestement enlevé ; cependant, on souhaiterait parfois une adaptation plus souple et surtout une traduction uniforme des noms propres. L'ouvrage pourra rendre service comme livre de lecture ou comme recueil d'exemples pour professeurs de petites classes (7 à 11 ans).

MELLOY, C. — *L'Ane de Bethléem.* Illustr. J. Hebbelynck. Paris, Desclée De Brouwer, 1936, 23 × 22 cm., 102 p. Prix : 15 frs.

Délicieuses histoires de Noël, contées avec finesse et qui s'accordent très bien avec les délicats dessins de Jeanne Hebbelynck. Présentation riche, sous forme d'album, pour enfants de 10 à 12 ans.

MELON, J. — *Contes, Légendes et vieux chants de Noël.* Lib. A. Melon, Chapelle-lez-Herlaimont, 1939, 28 × 19 cm., 144 p., illustr.

Recueil qui rendra grand service aux catéchistes et éducateurs en quête de récits et chants de Noël. L'auteur les a recueillis avec patience et goût. 57 dessins folkloriques rendent plus savoureuse encore la lecture de cet ouvrage que les enfants eux-mêmes liront avec plaisir.

PIGNAL, M. — *Les Paraboles.* Paris, Desclée De Brouwer, 1937 et 1938, 23 × 21 cm., 16 p., 10 planches. Prix : 7,50 (par 3 ex. : 18 frs). 1. *La Brebis perdue.* 2. *Le Bon Samaritain.* 3. *L'enfant prodigue I.* 4. *L'Enfant prodigue II.* 5. *Le Festin.* 6. *Le grain de sénevé.*

Albums richement illustrés en couleur par l'auteur, avec texte explicatif des Paraboles. Présentation très adaptée et de bon goût, pour enfants de 8 à 11 ans. On doit souhaiter plein succès à cette collection qui fera comprendre merveilleusement aux « petits » le sens profond des paraboles et de l'Evangile. (On sait que ces dessins existent en films-fixes édités par Bloud et Gay.)

PLAQUEVENT, J. — *Le petit Jésus et ses camarades. L'Histoire de la première communion. L'Histoire du vaillant David.* (16 p. 1 fr.). *Sainte Geneviève, Michel et Janot.* (32 p. 2 frs). Paris, éd. du Seuil, 1939, illustr.

Plaquettes édifiantes dont le texte est extrait de l'Imitation du petit Jésus ; à mettre dans les mains des tout-petits.

R. Mols, S. I. et W. van Rijckevorsel, S. I.

b. pour les adolescents.

AUFFRAY, A. — *Le Christ en moi.* Paris, Lyon, Vitte, 1938, 16 × 10 cm., 128 p., illustr. Prix : 7 frs fr.

Ce petit volume, que « l'on peut facilement glisser dans son bleu, dans la poche du veston ou dans son sac à main », s'offre tout spécialement aux jeunes d'Action catholique. Ses 17 chapitres clairs, alertes et dépouillés de tout terme théologique, ont pour but de leur exposer l'essentiel sur la doctrine du Corps mystique, doctrine que l'auteur considère comme étant à la base de tous ces mouvements de jeunesse catholique.

BESSIERES, A., S. I. — *Introibo.* Toulouse, Apost. de la Prière, 11e mille, 1939, 18 × 11 cm., 60 p. Prix : 3 frs fr.

Ce livre a déjà fait trop de bien dans les âmes d'enfants et de jeunes gens pour qu'il soit encore utile de le présenter. Lecture très émouvante, d'autant plus que « c'est vrai et vécu ».

CARITE, M. — *S. S. Pie XII et la France.* Paris, Bloud et Gay, 1939, 21 × 15 cm., 60 p., illustr.

Brochure qui, dans sa première partie, retrace les grandes étapes de la glorieuse carrière du nouveau Pape, et, dans la seconde partie, livre des documents concernant les rapports du Cardinal Pacelli avec la France : Lourdes, Paris, Lisieux. Deux films-fixes illustrent cette brochure.

COCHET, L. — *Regards sur la vie.* Avignon, Aubanel, 1938, 18 × 12 cm., 100 p. Prix : 8 frs fr.

Cet ouvrage rendra de grands services aux directeurs de cercles d'Action catholique et aux prédicateurs à la recherche d'idées nouvelles ou, au moins, présentées d'une façon originale.

GARNIER, A., Chan. — *La vie spirituelle à l'Ecole des Laïques.* Paris, Desclée De Brouwer, 1938, 14 × 9 cm., 194 p. Prix : 8 frs.

Choix de pensées extraites des œuvres de ceux qui, en France, firent de l'action catholique avant même que le nom eût sa vogue actuelle :

Ozanam, Montalembert, de Mun, Bazin, Harmel, Psichari, Maritain, Claudel, etc. L'auteur a groupé ces pensées sous deux chefs principaux : « l'idéal chrétien » et « comment réaliser cet idéal ». Ce petit livre sera une source d'encouragements et de conseils pour tout laïque qui veut pratiquer l'apostolat dans son milieu.

LEBACQZ, G., S. I. — *La Grande Amitié.* Bruxelles, Ed. Univ., 2e éd., 1938, 20 × 14 cm., 334 p. Prix : 18 frs.

Sous une couverture modernisée se présente la 2de édition de « la Grande Amitié ». Le texte a été sobrement corrigé. Il reste spécialement adapté aux jeunes gens, toujours idéalistes.

J. Lemaire, S. I.

3. Pièces ou saynètes.

« *Fêtes et Jeux* » *de la Croisade Eucharistique.* Voir p. 748.

GRALL, H. — *Ressources ouvrières.* Voir plus loin, p. 764.

PINEAU, Abbé. — *Bobo.* Drame Social d'après le roman du P. Rigaux. Paris, Spes, 1938, 19 × 12 cm., 126 p. Prix : 10 frs fr.

Mise à la scène du roman social du Père Rigaux. Les leçons de droiture, d'amour du peuple et de dévouement au Christ sont fortes et bienfaisantes.

J. W. Saatman, S. I.

IV. APPRENTISSAGE DE L'APOSTOLAT

A. Action Catholique.

J. O. C.

a. Livres particulièrement recommandés au point de vue de l'enseignement religieux et de la vie chrétienne intégrale.

ALLARD, P., S. I. — *Méditations sur la Charité.* Courbevoie, Secrét. Gén. de la J. O. C. F., 1938, 19 × 12 cm., 170 p. Prix : 5 frs fr.

Cette série de méditations sur la charité est parfaitement adaptée aux besoins des Jocistes ; l'auteur ne craint pas d'entrer dans les détails de la vie quotidienne et de faire de nombreuses applications à des cas concrets. Peu de doctrine, mais substantielle ; nombreuses citations de traits évangéliques.

BORDET, C. — *Regards Jocistes sur l'Evangile.* Paris, Lib. J. O., 3e éd., 1936, 15 × 11 cm., 200 p. Prix : 6 frs fr.

Méditations vivantes et bien adaptées. Par manière d'introduction, l'auteur indique l'attitude active à posséder quand on veut étudier l'Evangile et suggère une manière simple de méditer. Présentation coquette et claire : titres en grandes lettres rouges soulignées de gros

traits ; réflexions plus importantes et aspirations suggérées, en caractères gras qui attirent davantage l'attention.

BORDET, C., Abbé. — *Les Sacrements Chrétiens. Divinisation de toute notre vie. Questionnaires pour cercles d'études jocistes.* Paris, Lib. J. O., 1938, 15 × 12 cm., 82 p. Prix : 2 frs fr.

Questionnaire et non exposé doctrinal ; par de multiples questions, le jociste est amené à pénétrer le sens et le rôle des sacrements dans sa vie pratique de tous les jours. Peut aider les professeurs eux-mêmes à entrer en plein réel.

CARDIJN, J., Chan. — *Les Jeunes Travailleurs en face du Mariage.* Paris, lib. J. O., 1938, 17 × 11 cm., 118 p. Prix : 5 frs fr.

Le titre de cette brochure résume bien l'ensemble. M. Cardijn y expose, avec la netteté et le concret qui lui sont propres, la doctrine du mariage chrétien et la réponse aux objections habituelles. Il est à souhaiter que se répande cette brochure qui étudie avec tant de vie les conquêtes à réaliser et la beauté de la famille et du mariage chrétien. Spécialement à recommander « à ceux qui ont 20 ans » et à leurs directeurs.

COURTOIS, Abbé. — *Nos frères les premiers chrétiens.* Enquête sur l'apostolat du premier siècle. Paris, Lib. J. O., 1938, 17 × 11 cm., 144 p. Prix : 7 frs fr.

Grâce à S. Luc, S. Paul, aux Pères Apostoliques, évocation de l'Eglise primitive, dans son milieu païen, avec son recrutement dans les classes modestes et laborieuses. Ces humbles, ces méprisés sont des militants d'action catholique. L'auteur, plus vrai que beaucoup, ne cache pas les déficiences des communautés chrétiennes mais la valeur de l'élite ne s'en trouve qu'accrue. Leçon stimulante pour les chrétiens du XX^e^ siècle.

GLORIEUX, Chan. — *Pour mieux servir. Consignes de vie sacerdotale. — Dans le Prêtre unique. Consignes de vie sacerdotale.* Paris, Lib. J. O., 1937-1938, 17 × 11 cm., 190 p. Prix : 6 et 10 frs fr.

Le problème étudié est celui de la sainteté personnelle, requise du prêtre qui s'occupe des Jocistes. Comment tirer le maximum de profit spirituel de « notre » Messe, de « notre » bréviaire, se demande l'auteur, qui traite ensuite du rôle de l'ascèse, de la lecture spirituelle, de l'étude, du sacrement de pénitence, du devoir de la collaboration. Contenu riche et bienfaisant, où prêtres et religieux voués au ministère trouveront lumière et inspiration.

Quelle est la place exacte du prêtre dans l'Eglise ? En d'autres termes, nos frères les hommes deviennent-ils, du fait de notre ordination, nos enfants, nos sujets ou nos collaborateurs ? Cette question si délicate, l'auteur l'éclaire singulièrement en étudiant d'une façon fouillée le sacerdoce du Christ, des baptisés, du prêtre catholique et le problème de la collaboration féconde.

GLORIEUX, Chan. — *Notre Chef, Le Christ. Les 4 évangiles en un seul.* Paris, Lib. J. O., 1938, 17 × 11 cm., 264 p. Prix : 10 frs fr.

Ce livre n'est pas apologétique ; il ne fait que narrer et c'est son

rare mérite. Récit direct, simple, en langage de notre temps, sans apprêt. Toute la trame évangélique se déroule ; parfois, dans un jaillissement spontané, une réflexion fuse, qu'on attendait et qui n'interrompt pas l'histoire.

LETOUZEY, A. — *L'Evangile.* Paris, Lib. J. O., 1937, 19 × 12 cm., 300 p., illustr. Prix : 10 frs fr.

L'auteur a réuni en une partie centrale toute la doctrine de Jésus afin d'en faire ressortir l'unité et la progression. Les deux autres parties qui l'encadrent exposent les faits de la vie de N. S. Un questionnaire, très bien fait, qui accompagne chaque chapitre rendra le livre très utile tant aux cercles d'études qu'aux professeurs de religion.

LIAGRE, Mgr. — *La Messe.* Courbevoie, Secr. J. O. C. F., 2e éd., 1936, 18 × 11 cm., 75 p. Prix : 4 frs.

Sous forme de questions et réponses, l'auteur nous donne dans cette brochure l'explication détaillée quoique simple des prières de la Messe. Sans entrer dans des détails historiques, il parcourt les prières et les rites afin d'en faire saisir la beauté et le symbolisme. Ce livre complète heureusement le beau missel édité par la Joc l'an passé.

MAZIOUX, Abbé. — *Dans le champ du Père...* Paris, Lib. J. O., 1938, 17 × 11 cm., 215 p. Prix : 9 frs fr.

« Bréviaire d'une foule d'apôtres » (Card. Gerlier), l'ouvrage contient la moëlle de bien des livres ; il rend à la Paternité divine la place qui lui revient. La vie intérieure du militant et l'aide qu'il doit trouver près de Marie sont parmi les principales préoccupations de l'auteur. Doctrine et sens des réalités foisonnent dans ce livre.

La Vocation à l'apostolat laïc. Paris, Lib. J. O., 1939, 19 × 12 cm., 80 p. Prix : 6 frs fr.

Quatre rapports sur la vocation qui tiennent compte du milieu moderne et plus spécialement de la J.O.C. Les auteurs, sans rien diminuer de la valeur du sacerdoce et de la vie religieuse, mettent en relief le rôle de levain que peuvent avoir dans leur sphère immédiate des foyers chrétiens d'élite.

b. Biographies.

ARNAC, M. Fr. — *Inconnus.* Paris, Lib. J. O., 12, Av. Sœur-Rosalie, 2e éd., 1938, 17 × 11 cm., 142 p., illustr. Prix : 8 frs fr.

Dans ces 19 histoires, l'auteur fait rayonner dans un cadre très simple une merveilleuse bonté toujours humaine, parfois plus explicitement chrétienne. L'auteur a un très réel talent psychologique, mais se permet quelques grosses incorrections de style. L'ouvrage est agrémenté de dessins à la plume.

FORGET, H. — *Un Jociste : Maurice Rabillard.* Paris, Lib. J. O., 1938, 17 × 11 cm., 76 p. Prix : 5 frs fr.

Biographie attachante d'un Jociste qui a réalisé son idéal. Fera beaucoup de bien dans tous les milieux.

ROBBERECHTS, M. — *Charles Bouchard.* Paris, Lib. J. O., 1938, 19 × 11 cm., 132 p., illustr. Prix : 8 frs fr.

Splendide biographie d'un jociste malade, qui montre ce que la J.O.C. a fait d'un enfant abandonné dans les milieux les plus bas. Cette vie de joie et d'apostolat héroïques devrait être méditée non seulement par tous les malades jocistes, mais par tous les chrétiens. A recommander et à répandre à profusion.

THIRIET, J. — *Un témoignage : Elie Quercy, Jociste.* Paris, Lib. J. O., 1938, 17 × 11 cm., 102 p. Prix : 5 frs fr.

Ce témoignage prouve à l'évidence l'élévation morale qu'a provoquée la J.O.C. De tels exemples sont à faire connaître partout.

c. Brochures diverses.

Avant le départ. Préparation à la vie de caserne. Paris, lib. J. O., 1938, 15 × 11 cm., 96 p. Prix : 4,50 frs fr.

Admirable brochure pour préparer les jeunes ouvriers à ne pas gaspiller le temps du service militaire. Excellente méthode d'apostolat et d'éducation.

Comment lancer une section. Paris, Lib. J. O., 2e éd., 1938, 15 × 11 cm., 94 p. Prix : 4 frs fr.

Croisade Ouvrière. J. O. C. Rome, 1939. Paris, Lib. J. O., 1939, 30 × 23 cm., illustr.

Album jociste, préparant le grand pèlerinage de septembre 1939 à Rome. Illustration riche, abondante, ingénieuse, suggestive.

GRALL, H. — *Ressources ouvrières.* Paris, Lib. J. O., 1939, 17 × 11 cm., 62 p. Prix : 4 frs fr.

Scènes ouvrières illustrant le tragique d'un salaire insuffisant pour le salarié aux divers moments de sa vie : les fiançailles, la mise en ménage, l'alimentation et les vacances des enfants, les restrictions douloureuses de la natalité et enfin les vieux jours.

Le jeu des quatre saisons. Petits Pierre. Le jeu des apprentis. Face au travail. Assemblée générale du 18 juillet 1938.

Cinq chœurs parlés, exécutés dans des manifestations jocistes.

La J. O. C. dans les petites villes. Paris, Lib. J. O., 1938, 15 × 11 cm., 102 p. Prix : 4,50 frs fr.

Loisirs en foule. Reportage à travers les manifestations jocistes de l'été 1938. Paris, Lib. J. O., 1938, 30 × 19 cm., illustr. Prix : 5 frs fr.

Cet album de photographies brièvement commentées sera, en même temps qu'un beau souvenir, une preuve de la grande conquête jociste en France.

Manuels des Loisirs. Paris, Lib. J. O., 1938, 17 × 11 cm., illustr. Prix : 9 frs fr. I vol. *Jeunesse forte,* 160 p. II vol. *Loisirs artistiques,* 160 p. III vol. *Pour notre culture,* 145 p.

Ces trois volumes forment une véritable encyclopédie dont il est impossible d'énumérer les richesses. « Le but de ces manuels est de donner un arsenal de moyens pour distraire et surtout former ses membres dans et par les loisirs ». Loisirs corporels, par la pratique d'une hygiène et d'un sport adaptés ; des centaines de suggestions pratiques pour les excursions, etc.

Loisirs artistiques, par la culture du goût dans toute sa vie. Richesse immense de documentation pratique.

Loisirs culturels de l'intelligence et de la vie spirituelle. La présentation vivante et fraîche et la richesse surprenante de ces trois volumes les font chaudement recommander à quiconque veut être homme complet.

Les Sections des malades. Paris, Lib. J. O., 1938, 15 × 11 cm., 93 p. Prix : 2,50 frs fr.

En quelques pages d'une précision admirable, la J.O.C. présente l'organisation de l'apostolat des malades au Sana surtout. Modèle d'une méthode de conquête par la joie. Qu'on en lise les résultats dans la biographie de Charles Bouchard par M. Robberechts.

L. van der Biest, S. I. et J. W. Saatman, S. I.

B. Action Sociale.

BARTHELEMY, E., Abbé. — *Notions sur l'Organisation Chrétienne de la Société et sur la morale sociale.* Marseille, Publiroc, 7e mille, 1937, 19 × 11 cm., 54 p. Prix : 3,50 frs fr.

Cette brochure mérite les mêmes éloges que les livres d'apologétique du même auteur (voir plus haut). Sous forme d'un questionnaire, où demandes et réponses s'enchaînent, l'auteur offre aux adolescents — l'ouvrage est destiné aux persévérants — un exposé clair et méthodique de la doctrine catholique sur les grandes questions actuelles : famille, patrie, société, profession, action sociale, action catholique, vie économique. Nos cercles d'études et nos militants jocistes y trouveront une doctrine sûre, en formules simples et précises. Un modèle du genre.

J. M. Cardol, S. I.

RIGAUX, M., S. I. — *Social parce que chrétien.* Paris, Spes, 1937, 18 × 11 cm., 120 p. Prix : 8 frs fr.

Excellent opuscule à placer dans les mains de nos grands collégiens. Les idées exprimées sont celles qui fondent le sens social dans un monde envahi par la grâce. Car c'est bien l'Incarnation, la Justification et l'union dans le corps mystique qui font de tous les chrétiens des frères. La disposition typographique met en vedette les formules essentielles. En guise d'« annexes », maintes citations qui peuvent même servir aux prédicateurs.

A. Wankenne, S. I.

C. Action Missionnaire.

CHARLES, P., S. I. — *Les dossiers de l'Action Missionnaire. Manuel de missiologie.* Bruges, Desclée De Brouwer, 1939, 21 × 14 cm., 2 vol., en 10 livraisons. Prix : 100 frs.

La réédition de ces dossiers, épuisés depuis plusieurs années, était réclamée par tous les amis des missions. L'auteur a retouché, mis au point, augmenté le nombre des dossiers qui s'élèvera à 200. Chaque dossier traite en quatre pages une question concernant la doctrine générale des Missions, leur histoire ou les moyens de leur apostolat. Bref, une somme missiologique que toute bibliothèque de collège, d'œuvres, etc. se doit de posséder. Quatre livraisons (80 dossiers) ont paru à ce jour. Cfr N.R.Th., mars 1939, p. 353.

MASSON, J., S. I. — *Bombardements.* Louvain, Pro Apostolis, 1939, 17 × 12 cm., 48 p., illustr. Prix : 2 frs.

Nul collégien catholique ne peut ignorer cette brochure. Il y puisera, fût-il « tête en l'air, égoïste, empoté » ou « généreux » (ce sont les quatre cibles bombardées par l'auteur), un nouvel enthousiasme pour le splendide travail missionnaire auquel son nom de « chrétien » lui fait un devoir de s'associer. Illustrations délicates et suggestives de R. Krack.

H. Nimal, S. I.

V. FACE A LA VIE

A. Vocation.

CHASSANG, P. — *L'avenir des Jeunes.* Paris, Spes, 1939, 18 × 11 cm., 173 p. Prix : 10 frs fr.

L'ouvrage se divise en deux parties : l'exposé de la situation angoissante des jeunes et la présentation de quelques remèdes. L'auteur conclut son étude en faisant remarquer que les difficultés auxquelles se heurte la jeunesse moderne proviennent moins de la crise et de l'encombrement des carrières que de la conception « fausse » de la formation intellectuelle contemporaine.

QUILLARD, R. P. — *Aux Jeunes. Beauté et Grandeur du Sacerdoce.* Mulhouse, Salvator, Tournai, Casterman, 3e éd., 1939, 19 × 12 cm., 312 p. Prix : 18 frs.

Une vingtaine d'« entretiens » directs, agrémentés chacun d'une histoire. L'auteur s'adresse aux « jeunes » en général. Mais n'est-ce pas une gageure que de vouloir intéresser en même temps des enfants de 12 ans et des jeunes gens de 18 ou 20 ans ? Le choix des gravures, plus encore que le texte, semble bien autoriser notre scepticisme.

R. Brasseur, S. I.

B. Préparation au Mariage.

CSABA, Marg. — *La vie en fleur.* 1er partie : *Ce qu'une adolescente du XXe s. doit savoir.* 2e partie : *Ce qu'une jeune fille du XXe s. doit savoir.* Trad. du hongrois. Mulhouse, Salvator ; Tournai, Casterman, 1938, 1939, 18 × 12 cm., 227, 269 p. Prix : 15, 18 frs.

En quelques chapitres d'une brûlante actualité, l'auteur, doctoresse hongroise, traite d'une plume alerte et délicate de la vocation féminine, de la pureté, de la modé, du sport... des amitiés, plaisirs, lectures et de la rue. Rien de déplacé dans ces pages de fine psychologie où se

révèlent un ardent amour de la jeunesse, une foi profondément chrétienne et une expérience que seule peut conférer une carrière médicale. A recommander aux jeunes filles de 15-16 ans.

Ce second volume s'adresse aux jeunes filles que préoccupent les problèmes que pose la vie moderne au seuil des fiançailles et du mariage. Les questions les plus actuelles y sont traitées : les enfants, l'amour libre, l'émancipation de la femme, sa modestie et sa dignité, etc., et les solutions proposées s'inspirent toujours de la plus pure morale catholique à laquelle l'auteur ajoute encore les arguments d'ordre médical. Cet ouvrage, qui fera certainement du bien aux jeunes filles, serait encore parfois utile à bien des parents.

FAYOL, A. — *Notes sur l'Amour humain.* Ed. de la Revue des jeunes. Tournai, Desclée et Cie, 1937, 14 × 11 cm., 24 p.

Dans ces notes, c'est un jeune qui s'adresse fraternellement, en toute sincérité, à des jeunes ; mais son langage est étrangement sage, d'une sagesse que ne peut donner l'expérience humaine, mais que procure seule l'attitude de soumission amoureuse à la loi divine. Petit livre fait de réflexion et de pensées détachées dont beaucoup méritent d'être longuement méditées. Pour grands jeunes gens que préoccupe la pensée du foyer à construire.

RIGAUX, M., S. I. — *La formation à la pureté.* T. II : *L'information prudente.* Paris, Spes, 1938, 20 × 13 cm., 33 p. Prix : 22 frs fr.

Livre concret, abondamment documenté, prudent et réaliste, pour parents et éducateurs « seuls », sur un sujet essentiel, délicat, inévitable. L'auteur nous avertit lui-même que « ce volume n'a de sens qu'en liaison étroite avec le précédent : Maîtrise de soi » (voir N.R.Th., 1938, p. 498). Indiquons le plan très clair de cet ouvrage : 1° étude des circonstances concrètes ; 2° choix du moment opportun ; 3° la personne de l'informateur ; 4° la matière et la manière de l'information. L'intérêt du livre est augmenté par l'addition de dossiers annexes et d'une abondante bibliographie sur le sujet. Il permettra aux parents et aux éducateurs de diriger leurs enfants en ces moments critiques dont dépend souvent l'orientation d'une vie.

H. Rullens, S. I.

TROISIÈME SECTION.

OUVRAGES AUXILIAIRES

DORVAL, L., Abbé. — *La prédication par la comparaison.* T. II : Morale. Abbeville, Paillart, 1938, 19 × 12 cm., 308 p. Prix : 12 frs fr.

Recueil de comparaisons choisies très heureusement dans les écrits d'auteurs spirituels anciens et modernes.

FATTINGER, J., Abbé. — *Recueil d'exemples modernes.* Traduit de l'allemand. Mulhouse, Salvator. Tournai, Casterman, 1938, 20 × 13 cm., 320 p. Prix : 19,80 frs.

Choix très varié d'exemples empruntés à l'actualité, classés suivant l'ordre du catéchisme.

MAGAUD, P. — *Les Evangiles du dimanche, expliqués et commentés.* Paris, Téqui, 1938, 19 × 12 cm., 400 p. Prix : 15 frs fr.

Les catéchistes et prédicateurs, soucieux de préparer la Messe du dimanche, trouveront dans cet ouvrage bien fait le « texte » de l'Evangile du dimanche, une « explication historique et littérale » et un « enseignement moral » vivant et parfaitement adapté.

MILLOT, Mgr. — *Histoires pour l'explication du catéchisme à l'usage des diocèses de France.* Paris, Téqui, 3e éd., 1938, 17 × 11 cm., 258 p. Prix : 10 frs fr.

TOTH, T., Mgr. — *Les Dix Commandements* de Dieu. 2 vol. Tournai, Casterman. Mulhouse, Salvator, 3e éd., 1936-1937, 20 × 13 cm., 392-446 p. Prix : 18 et 20 frs.

TOTH, T., Mgr. — *Le symbole des Apôtres. Introduction : Foi. Existence de Dieu.* 4e vol. : *Résurrection, Ascension, La Vierge Marie.* 5e vol. : *Saint-Esprit, Eglise catholique.* 6e vol. : *Communion des Saints, Rémission des péchés, Vie éternelle.* Mulhouse, Salvator, Tournai, Casterman, 1938, 1939, 20 × 13 cm., 238, 356, 340, 352 p. Prix : 20, 22,50, 24,50, 22,50 frs.

Les grandes qualités de Mgr Tóth se maintiennent dans tous ces volumes : profondeur doctrinale, originalité d'exposition, compréhension parfaite des besoins actuels et de la psychologie moderne, coloris du style ; le tout animé par une entraînante conviction apostolique. Les catéchistes trouveront dans ces sermons des exposés et des aperçus qu'ils chercheraient en vain dans les manuels de religion.

G. Sterken, S. I.

N. B. — A la dernière minute, nous parviennent de la librairie Bloud et Gay les ouvrages suivants sur la *Dévotion mariale :*

MORINEAU, B.-M. — *La Souveraineté de Notre-Dame.* 30 frs fr. Cfr *N. R. Th.,* 1939, p. 255. *La Sainte Vierge.* (B. C. S. R.). 15 frs fr.

LIVRAGNE, G. — *Marie, Notre Sœur.* 15 frs fr.

GEGLOT, C. — *La vie de la Vierge dans l'art.* 160 ill. 54 frs fr.

Louange de Notre-Dame. Anthologie de poèmes modernes. Coll. « Ars et Fides ». 18 frs fr.

Ces deux derniers ouvrages, quoique plus anciens, ont gardé toute leur valeur pour les catéchistes qui désirent préparer avec leurs élèves de petites séances en l'honneur de N. D.

En outre, de la librairie O. GE. O. :

PASTEAU, Chan. — *La jeune fille à l'école de Notre-Dame.* 2,50 frs fr.

Les Gérants : ETABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
Administrateur-délégué : LOUIS CASTERMAN, TOURNAI.

Imprimé en Belgique. — *Printed in Belgium*